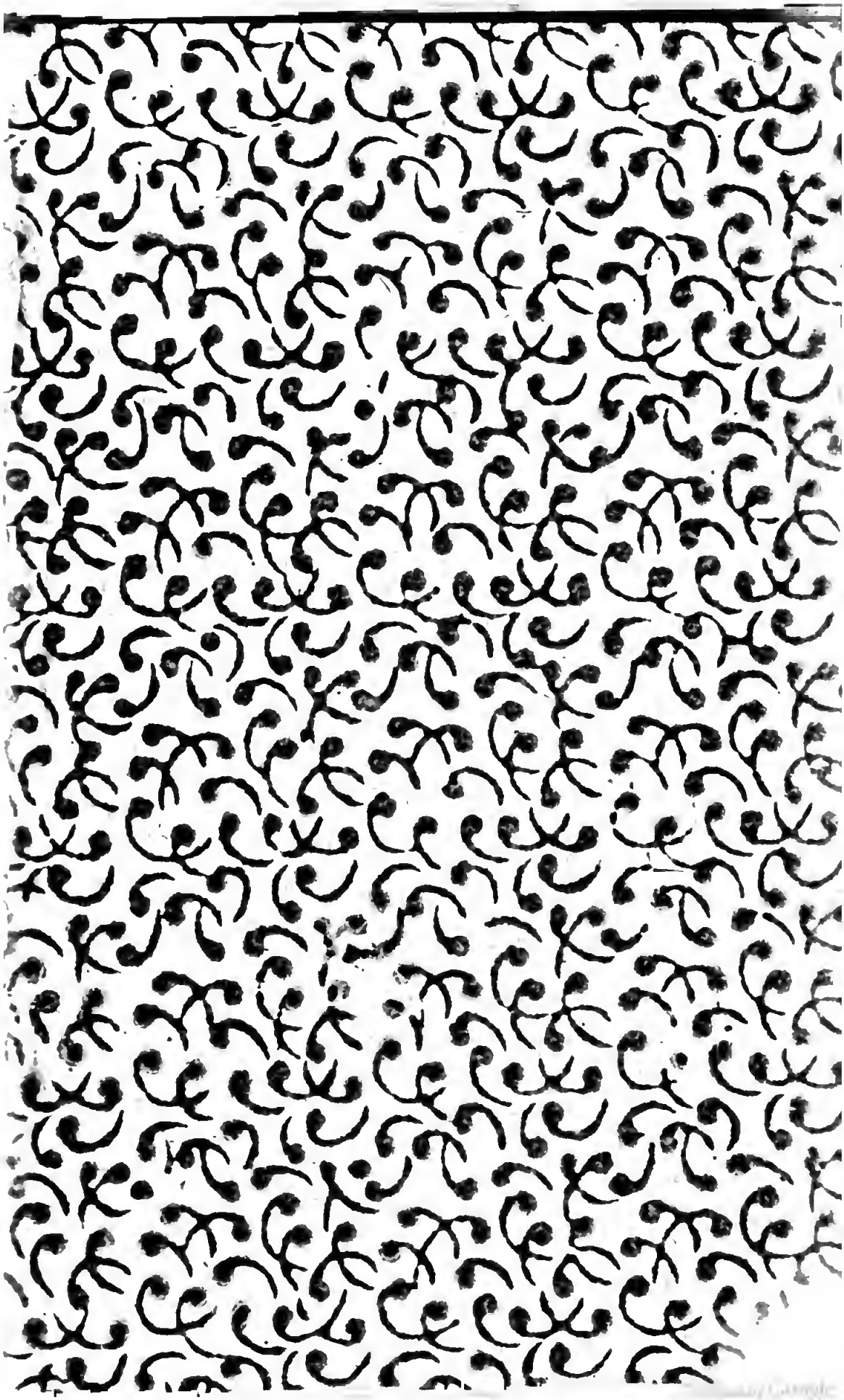
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
64
NAPOLI



II Suppl. Febr. 9 - 64

NOUVELLES LETTRES SUISSES

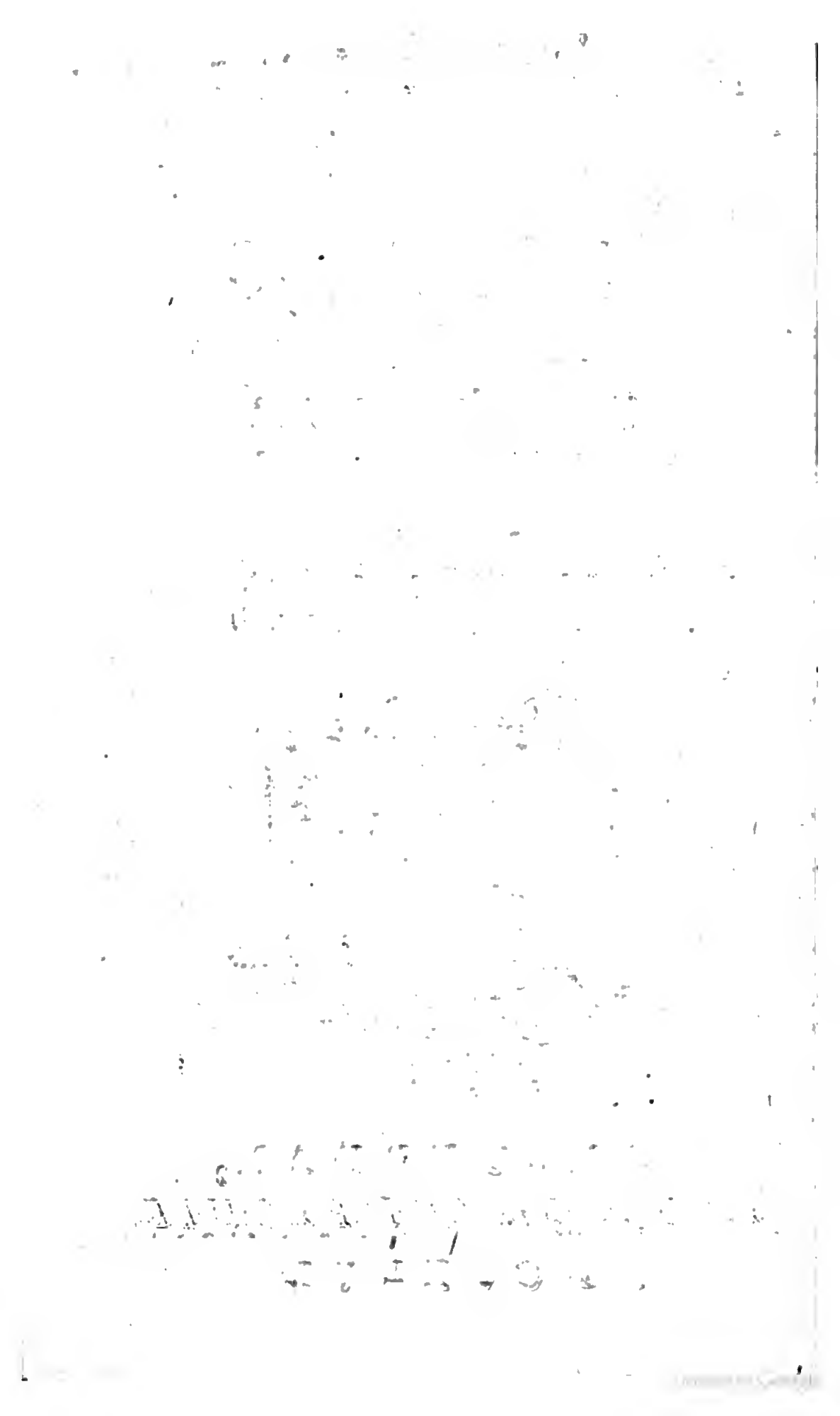
SUR DIVERS SUJETS,

ET SUR-TOUT

Sur les Affaires préſentes de l'Europe.

Negotia nova veteribus accreſcunt.
PLIN. J.

A AMSTERDAM,
Aux Dépens de la COMPAGNIE.
MDCCXLVI.



NOUVELLES LETTRES SUISSES

SUR DIVERS SUJETS, ET SUR-TOUT

Sur les Affaires préſentes de l'Europe.

I. LETTRE.

MONSIEUR,

L'*Europe* eſt dans une criſe des plus violentes. Heureuſement nous n'avons point à craindre d'en être attaqués. Notre Païs eſt trop ingrat, & ſous un ciel trop dur pour qu'il excite l'envie de nous en arracher quelque portion. En tout cas, ce ne ſeroit pas une entrepriſe facile. La Nature nous a fortifiés, vous ne l'ignorez pas, par une

chaîne de montagnes, où une poignée de ſoldats arrêteroit de nombreuſes Armées. D'ailleurs, des hommes accoutumés à ſe faire tuer de ſang froid pour la cauſe d'autrui, je veux dire ſans autre motif que l'intérêt, & l'ardeur guerrière qui leur eſt naturelle, ſauroient bien apparemment mourir pour la défenſe de leurs foyers. Mais, je le répète, nous n'avons rien à craindre. Spectateurs tranquiles des troubles qui nous environnent, mais attentifs toutefois à les empêcher de ſe communiquer chez nous, nous raiſonnons ſans paſſion ſur ce que la renommée nous aprend. Nous politiquons, & d'autant plus ſolidement, que l'eſprit de parti ne prévaut point ſur notre raiſon. La prévention n'entre pour rien dans les jugemens que nous portons. La balance eſt en nos mains dans un parfait équilibre. Ni les ſuccès de la *France* & de ſes Alliés, ni les étonnans efforts de la Reine de *Hongrie* & de ſes Défenſeurs, ni le courage héroïque de cette illuſtre Reine, ni l'élevation du *Grand-Duc* à la Dignité Impériale, ne la font point pancher. Nous peſons tout au poids de l'Equité

&

& de la Raiſon. Le fruit de nos raiſonnemens eſt de bénir le Ciel de l'heureux Gouvernement ſous lequel nous vivons; & leur terme de gémir ſur les maux que la Guerre entraîne après elle.

Vous ne doutez pas que la nouvelle de l'Election d'un Empereur ne faſſe ici le ſujet de toutes les converſations. En général on penſe que, dans l'état où ſont les choſes, c'étoit ce qu'il y avoit de mieux à faire, que de procéder promtement à donner un Chef à l'Empire, & que le choix du *Grand-Duc* eſt un évènement des plus heureux pour la *Maiſon d'Autriche*. Il y en a qui prétendent qu'en mettant ce Prince ſur le Trône, on a fait préciſément ce qu'il faloit pour perpétuer la guerre. D'autres ſoutiennent le contraire. Je n'entreprendrai point aujourd'hui de vous raporter les raiſons ſur leſquelles chacun ſe fonde. Je le ferai peut-être quelque jour. Actuellement j'ai à vous entretenir de mes propres idées. Je commencerai par des réflexions que m'ont fait naître les Affaires préſentes. Vous vous attendez bien que je vous parlerai avec la liberté

Helvétique, & avec toute l'effuſion de cœur qu'on doit à un ancien Ami plein de raiſon, & qui s'eſt mis au deſſus des préjugés du Vulgaire.

Les Conquêtes rapides de la *France* dans la *Flandre Autrichienne*, & le *Brabant* en danger, ſuites néceſſaires de la funeſte Journée de *Fontenoy*; la ſanglante Bataille de *Freyberg*, moins desavantageuſe en apparence, mais en effet auſſi déciſive; le voiſinage inquiétant du Prince de *Conti*; l'impoſſibilité morale de s'oppoſer efficacement en *Italie* aux progrès d'Ennemis de beaucoup ſupérieurs; le Roi de la *Grande-Bretagne* forcé de donner toute ſon attention à l'Affaire d'*Ecoſſe*, & de pourvoir à la ſureté de ſes propres Etats; la *Saxe* menacée par un Roi puiſſant & mécontent; ce ſont-là les coups par leſquels la Fortune a éprouvé la conſtance de la Reine de *Hongrie* depuis l'ouverture de la Campagne. Les diſgraces ont été grandes & coup ſur coup, les ſuccès médiocres & peu fréquens, les pertes réelles, les dédommagemens incertains. Dans une ſituation ſi critique, que reſtoit-il à la Reine de *Hongrie*, que de *ſe conſo-*

ler

ler (a) *dans l'attente que le Sort ſe laſſeroit à la fin de lui être contraire, ou que ſa contrariété même tourneroit à ſon avantage.* Ses eſpérances n'ont point été déçues. Le choix de la Perſonne du *Grand-Duc* pour Chef de l'Empire, en eſt une preuve, & en même tems un renouvellement de l'heureuſe expérience qu'Elle a faite, depuis cinq ans, que les reſſources naiſſent des maux extrêmes.

Cet évènement ouvre ſur le Théatre de l'*Europe* une nouvelle ſcène digne de toute notre attention. C'eſt un grand ſpectacle que le Sceptre Impérial rentré dans la *Maiſon d'Autriche.* Plus on réfléchit, plus on eſt étonné que la *France* ne s'y ſoit pas oppoſée de toutes ſes forces. Renonceroit-elle à ce grand projet, qui lui a couté tant de ſang? Je n'en crois rien. On ne la ſoupçonnera jamais de s'endormir ſur ſes intérêts; & vous ſavez que le Syſtême d'abaiſſement de la *Maiſon d'Autriche* n'eſt pas ce qu'elle a de moins à cœur. C'eſt, ſelon moi, le pivot ſur lequel depuis longtems tourne tout

(a) — *Occaſum Trojæ, triſtesque ruinas*
Solabar, fatis contraria fata rependent.
VIRG.

tout le Plan politique de la *Maiſon de Bourbon*. Je vais eſſayer de vous le prouver.

I. Epoque du Syſtême de la *France* contre la *Maiſon d'Autriche.*

La puiſſance de la *Maiſon d'Autriche*, conſidérable dès ſon origine, devint en peu de tems ſi formidable, qu'aucune autre n'étoit en état de la contrebalancer. Ce fut alors un bonheur pour la *France*, de n'en être pas engloutie. Juſqu'à *François I.* elle réſiſta au torrent, bien moins par les Armes, que par la Politique. Ce Prince, jaloux de l'honneur de ſa Couronne, plus entreprenant que ſes Prédéceſſeurs, connoiſſant mieux ſes forces, plus habile à en tirer parti, & ſur-tout animé par un grand courage, aprit à l'*Europe* étonnée qu'on pouvoit ſe meſurer avec la *Maiſon d'Autriche*. Rival de *Charles V.* il parvint à inſpirer de la crainte à celui que l'Univers entier redoutoit. La perte de la Bataille de *Pavie* arrêta ſes progrès, mais ne lui fit point abandonner le deſſein qu'il avoit conçu, ſinon de diminuer la puiſſance de *Charles*, du moins de mettre des obſtacles à ſon agrandiſſement. Il ne fut pas au pouvoir des quatre (*a*) Rois qui lui ſuc-

(a) *Henry II. François II, Charles IX. & Henry III.*

ſuccédérent, de marcher dans la voie qu'il leur avoit montrée. (*a*) L'un ne fit que paroître ſur le Trône. Les trois autres, plongés dans les délices, furent, ou indifférens pour tout ce qui n'intéreſſoit pas leurs plaiſirs, ou livrés à des conſeils déteſtables. Leur conduite fut plus propre à détruire la Monarchie, qu'à la ſoutenir ou à l'augmenter. Auſſi ſe virent-ils dans l'impuiſſance d'inquiéter la *Maiſon d'Autriche*, quoiqu'alors diviſée en deux Branches, par le partage que *Charles V.* avoit fait de ſes vaſtes Etats (*b*); partage inconſidéré, parce qu'en bonne Politique, diviſer c'eſt affoiblir.

Henry IV. digne du Trône par ſes grandes qualités, quand bien même il n'y auroit eu aucun droit par ſa naiſſance, ſe vit réduit à s'en ouvrir le chemin par la force. D'un côté, la néceſſité indiſpenſable de s'oppoſer à des Factieux, à qui un faux zèle de Religion,

(*a*) *François II.* Il ne règna que deux ans, ou environ.

(*b*) L'Empire & les Etats d'*Allemagne* à ſon Frère *Ferdinand I.* du nom, l'*Eſpagne* & les Païs héréditaires hors de l'*Allemagne* à ſon Fils *Philippe II.*

ligion, & les pratiques de l'*Eſpagne*, avoient mis les armes à la main; de l'autre, ſon autorité encore mal affermie, quoiqu'il les eût domtés, ne lui permirent pas dans les commencemens de ſonger à rendre à *Philippe II.* les maux qu'il en avoit reçus. On prétend qu'il y penſa dans la ſuite. On ſe fonde ſur le projet, qu'on lui attribue, d'établir dans l'*Europe* une Balance qui en aſſurât le repos. Mais ce projet, ſuppoſé réel & praticable, auroit moins eu pour objet d'abaiſſer la *Maiſon d'Autriche*, que de la contenir. C'auroit été une eſpèce d'aſſociation contre une Puiſſance ſeule à craindre, parce qu'elle étoit la plus forte & la plus redoutable. Il me ſemble même que ce projet prouve que *Henry le Grand* n'oſoit ſe commettre ſeul avec la *Maiſon d'Autriche*, dont il connoiſſoit la ſupériorité, & qu'il crut ſe devoir précautionner contre elle, en cas de rupture, en intéreſſant toute l'*Europe* à ſa défenſe. Quoi qu'il en ſoit des deſſeins de ce grand Monarque, une mort tragique les précipita avec lui dans le tombeau. Il périt victime de la fureur & du fanatiſme, & peut-être de l'ingratitude,

tude, au milieu de Favoris qui ne firent aucun mouvement pour le défendre.

Quand on lit l'Hiſtoire depuis *François I.* juſques & compris *Henry IV.*, on eſt effrayé à la vue des terribles ſecouſſes que la *France* eſſuya dans l'eſpace d'environ ſoixante ans, & qui la mirent plus d'une fois à deux doigts de ſa ruine. Et on eſt étonné de voir *Philippe II.* Roi d'*Eſpagne* employer tous les reſſorts de ſa profonde politique, pour fomenter ou faire renaître les diviſions qui avoient ſi ſouvent armé les *François* les uns contre les autres, n'en tirer aucun avantage ſolide pour ſa propre grandeur.

II. Epoque.

Ce ne fut que ſous le règne de *Louïs XIII.* que la *France* éclairée, par la conſidération où *Henry IV.* l'avoit miſe, ſur l'influence qu'elle pouvoit s'acquérir en *Europe*, penſa à l'augmenter, en travaillant ſérieuſement à diminuer celle de la *Maiſon d'Autriche.* Le Cardinal de *Richelieu*, Génie vaſte & profond, né pour commander, & Miniſtre fier, inquiet & ambitieux d'un Prince dont il avoit toute la confiance, en fit une raiſon d'Etat. Depuis

trop longtems la *Maiſon d'Autriche* offusquoit celle de *France*, & fixoit les regards de toutes les Nations : c'en étoit aſſez pour que ce grand Politique jugeât néceſſaire aux intérêts de celle-ci d'abaiſſer l'autre. Animé par la jalouſie de puiſſance & par le deſir d'illuſtrer ſon Miniſtère, autant que par la gloire de venger ſa Patrie, il tourna toutes ſes vues vers ce projet. D'heureuſes conjonctures lui procurérent les moyens de le mettre en exécution. Au dedans la bonne adminiſtration des Finances; un Commerce floriſſant; l'Eſprit de Parti enſéveli ſous les remparts de la *Rochelle*; des Soldats aguerris ; des Généraux expérimentés ; les Grands humiliés; tous les Ordres de l'Etat dans la dépendance; l'Autorité Royale, ſi peu reſpectée ſous les Règnes précédens, rentrée dans tous ſes droits, ou plutôt accrue par un deſpotiſme inconnu juſqu'alors, mais ſeul capable peut-être de prévenir les déſordres paſſés, & de remédier aux abus préſens. Au dehors la Guerre allumée dans l'*Empire*; & l'*Eſpagne* obſtinément apliquée, mais infructueuſement, depuis plus de ſoixante

te ans, à faire rentrer ſous ſa domination par la force la nouvelle *République de Hollande*. C'eſt ainſi que d'un côté la bonne fortune du *Cardinal*, & de l'autre ſon habileté dans l'Art de gouverner, le mirent en état d'oſer & d'entreprendre. Ce n'étoit plus le tems des circonſpections & des craintes. L'audace avoit pris la place des ménagemens politiques. Le Duc *de Weymar*, réduit à toute extrémité par *Galas* Général de l'*Empereur*, puiſſamment ſoutenu; l'invaſion de ce même *Galas* en *Bourgogne* rendue inutile, & ſa retraite précipitée malgré ſa ſupériorité, enhardirent *Richelieu* à porter de plus grands coups. Non content de faire cauſe commune avec les Ennemis que la *Maiſon* d'*Autriche* avoit déjà, il lui en ſuſcita de nouveaux. Tandis que les armes victorieuſes du Grand *Guſtave*, l'inſtrument de l'ambition & des reſſentimens de la *France*, portent l'épouvante juſques dans *Vienne*, *Richelieu*, uni à la *Savoie*, tient les *Eſpagnols* en bride dans le *Piémont*, les attaque en *Italie*, & peu après ſe joint aux *Hollandois* dans les *Païs-Bas*. Les ſuccès préſens encourageoient le Miniſtre

niſtre *François* ; & il s'affermiſſoit d'autant plus dans ſes principes, que la puiſſance de ſon Maître ſe faiſoit déjà beaucoup conſidérer aux dépens de celle de la *Maiſon d'Autriche*. Tout ſembloit concourir à l'agrandiſſement de *Louïs XIII.*, & à la gloire de *Richelieu*, quand la mort les enleva, à quelques mois l'un de l'autre.

Il me ſurvient dans le moment une viſite qui m'oblige à finir précipitamment, en vous aſſurant de ma ſincère & tendre amitié. Je ſuis.

A Berne ce 1 *Octobre* 1745.

II. LETTRE.

J'En étois reſté, MONSIEUR, à l'Époque du Règne de *Louïs XIV*. Elle ſera la matière de cette Lettre.

Permettez-moi de retrancher à l'avenir tous les diſcours par leſquels on eſt dans l'uſage de commencer & de terminer les Lettres. A compter d'aujourd'hui, je reprendrai ſans façon mon ſujet où je l'aurai laiſſé. Mes ſentimens pour vous vous ſont ſi connus, qu'il n'eſt

n'eſt pas beſoin que je vous aſſure tous les jours qu'ils ne finiront qu'avec ma vie. Je vous conjure, une fois pour toutes, d'être bien perſuadé que rien ne ſera capable de les altérer.

La Couronne ſur la tête d'un Enfant d'environ cinq ans ; le Royaume ſous la Régence d'une Femme ; une Minorité, ſource de cabales & de diviſions ; un nouveau Miniſtère incertain dans ſes projets, & lent dans l'exécution ; des Peuples fatigués par de longues guerres ; des Princes inquiets ; des Grands chancelans dans le devoir ; tout l'Etat diſpoſé à une fermentation d'autant plus violente, que l'occaſion ſembloit favorable de ſecouer un joug auquel le Règne précédent avoit aſſujetti, mais non pas accoutumé. Quel enchaînement de circonſtances avantageuſes à la *Maiſon d'Autriche* pour reprendre ſon aſcendant ! Que ne pouvoit-elle pas s'en promettre ? Mais un Ennemi auſſi dangereux au moins que *Richelieu*, & qui étoit dans les mêmes principes, renverſa toutes ces eſpérances. Vous ſentez bien que je veux parler du Cardinal *Mazarin*. Doué de toutes les grandes qualités qui III. Epoque.

qui ſont un grand Miniſtre, il alloit à ſes fins par des voies ſourdes, mais ſures, inconnues à ſon Prédéceſſeur. L'un ſe roidiſſoit contre les obſtacles, & vouloit tout emporter de haute lute; l'autre cédoit au tems, & ſembloit tout attendre des évènemens. *Richelieu* forçoit la Fortune; *Mazarin* l'abandonnoit ſouvent à elle-même, attentif toutefois à tirer parti du moindre avantage qu'il comptoit bien que ſon inſtabilité ne manqueroit pas de lui procurer. D'autant plus près de ſe relever, qu'il ſembloit denué de toute eſpèce de reſſources. D'autant moins aiſé à pénétrer, qu'il paroiſſoit plus ouvert. D'autant plus ſûr de réuſſir dans ſes deſſeins, qu'une certaine foibleſſe de caractère, dont on le ſoupçonnoit, & dont peut-être il n'étoit pas tout-à-fait exemt, faiſoit négliger les précautions, & agir contre lui plus à découvert. Propre à ſe faire des amis par ſon affabilité, par ſon air inſinuant, & par les graces de ſa perſonne, il ſavoit ſe les attacher par un commerce charmant, & ſe les conſerver par des marques effectives d'amitié. Conſommé dans l'Art de connoître

tre les hommes, le jugement qu'il en portoit étoit toujours juſte, le choix qu'il en faiſoit toujours le meilleur, & les Emplois qu'il leur confioit toujours proportionnés à leur intelligence. Cette connoiſſance des hommes (ſcience ſi rare, & pourtant ſi néceſſaire à un Homme d'Etat) jointe à ſes grands talens pour le Gouvernement, donnoit à *Mazarin* dans les Négociations & dans les Traités une ſupériorité que peu de Miniſtres ont eue. Egalement au fait des intérêts des Puiſſances Etrangères, & de ceux de la *France*, il ſavoit, en habile Politique, groſſir & fonder ceux-ci, éluder ou réduire ceux-là. Il excelloit ſurtout à ſe relâcher de ſes prétentions ſi à propos, qu'on ne pouvoit pas ſe diſpenſer de lui en tenir compte, dans le tems même qu'on étoit forcé de lui céder au moins l'équivalent de ce dont il ſe relâchoit. Tel étoit le Cardinal *Mazarin*. Je me flate que vous me pardonnerez de m'être un peu étendu ſur ſon portrait. J'ai cru néceſſaire de vous faire connoître un homme qui forma *Louïs XIV.* au grand Art de régner, & qui donna le branle à cette Puiſ-

Puiſſance formidable qui a ſi longtems allarmé toute l'*Europe*. Revenons à ſon entrée dans le Miniſtère.

Quoique *Louïs XIII.* eût porté la *France* à un haut degré d'élevation, on peut dire cependant que ſa grandeur n'étoit encore que dans l'enfance au moment que le Cardinal *Mazarin* fut mis à la tête des Affaires. Il paroiſſoit même aſſez vraiſemblable, comme je l'ai dit, que la *Maiſon d'Autriche* reprendroit ſon aſcendant, ou du moins qu'il ſeroit mal-aiſé à la *Reine Régente* de ne rien perdre des avantages que le feu Roi s'étoit procurés par tant de ſoins & de travaux. Mais la fameuſe Bataille de *Rocroy*, gagnée par le Grand (*a*) *Condé*, preſque au moment de l'Avènement de *Louïs XIV.* au Trône, contint les Mécontens au dedans, & rompit les meſures des Ennemis du dehors. Les brillantes Campagnes qui ſuivirent, ſur-tout celle de 1648. célèbre par la victoire complette que le même Prince de *Condé* remporta ſur l'*Archiduc* dans la Plaine de *Lens*, achevérent d'enchaîner la fortune au char du

(*a*) Il n'étoit encore alors que Ducd'*Engien*.

du jeune Monarque. Elles furent le prélude des étonnantes conquêtes qu'il fit dans la ſuite, & le préſage de cette vaſte puiſſance, qu'on vit s'élever rapidement ſur les ruïnes de celle de la *Maiſon d'Autriche*. On commença à ſentir l'importance de ces prémiers ſuccès au fameux Traité de *Weſtphalie*, où la *France* joua un ſi grand rôle; & le prémier qui fit éprouver à l'Empereur & au Roi d'*Eſpagne* le déchet de leur crédit & de leur autorité. Si le Cardinal *Mazarin* prévit les troubles qui éclatérent ſur la fin de 1648; (car la nature & l'enchaînement de certains évènemens ſont pour les Grands-Hommes une ſorte de pronoſtic) ſi, dis-je, le Cardinal prévit ces troubles, & que cette prévoyance lui ait fait donner tous ſes ſoins à réduire *Ferdinand III.* par le Traité de *Weſtphalie*, à vivre en paix, il faut convenir qu'il fit un coup de Maître, d'avoir ôté aux Factieux toute eſpérance d'appui de ce côté-là. La *France* fut dans un danger éminent tant que ſubſiſta le Parti de la *Fronde*, & ſa perte eût été inévitable, ſi les *Frondeurs* eûſſent été ſoutenus par les forces de l'*Empire*, com-

me ils le furent par l'*Eſpagne*. Il n'en revint à celle-ci d'autre avantage, que celui de s'attacher des Rebelles, qui lui devinrent bientôt à charge, & dont les Chefs, peu ſatisfaits des égards que les *Eſpagnols* avoient pour eux, ne tardérent pas à ſe repentir de s'être jettés entre leurs bras.

Le Cardinal *Mazarin*, qui, comme un habile Pilote, avoit cédé à la tempête en s'exilant volontairement, reparut à la Cour plus puiſſant que jamais. L'Empereur *Ferdinand* étant mort dans ces entrefaites, *Mazarin* profita de l'occaſion de la *Diète Electorale* aſſemblée à *Francfort*, pour, en y envoyant une Ambaſſade, augmenter la figure reſpectable que la *France* faiſoit déjà. Le prétexte de cette démarche éclatante étoit de demander réparation des infractions qui avoient été faites au Traité de *Munſter*, & des ſuretés pour l'avenir. Mais le but véritable avoit pour objet trois choſes d'une conſéquence auſſi importante pour la *France*, que terrible pour la *Maiſon d'Autriche*. La prémière étoit de travailler à faire ſortir la *Dignité Impériale* de cette Maiſon. En cas qu'il

fût impoſſible d'y réuſſir, la ſeconde conſiſtoit à brider le futur Empereur par ſa Capitulation, de façon qu'il n'eût pas la liberté de donner des ſecours directement ou indirectement aux Ennemis de la *France* préſens ou à venir, ni même à l'*Eſpagne* dans les *Païs-Bas* & en *Italie*. La troiſième enfin étoit de conclure avec la plus grande partie des Electeurs & des Princes de l'*Empire* une Ligue tendante à une défenſe mutuelle, à maintenir dans l'*Allemagne* l'obſervation de la Paix de *Weſtphalie*, & ſur-tout à empêcher tous les ſecours qui pourroient être deſtinés pour les *Pais-Bas* ou pour ailleurs contre le Roi de *France* & ſes Alliés. On doutoit que les Ambaſſadeurs *François* fûſſent reçus à *Francfort*. Cependant ils le furent, malgré les oppoſitions de quelques Electeurs, & au grand étonnement des gens qui ſe ſouvenoient d'avoir lu que ceux de *François I.* avoient été refuſés à la Diète aſſemblée dans la même Ville pour l'Election de *Charles V.* Cette affaire, qui n'étoit pas d'une légère importance, ni d'une médiocre difficulté, emportée, prouve en quelle con-

ſidération étoit la *France* dès lors.

L'éloignement que l'Electeur de *Bavière* témoigna pour la Dignité Impériale, que la *France* & ſes Amis, qui étoient en grand nombre, ſe faiſoient fort de lui procurer, fit manquer le prémier Article des Inſtructions des Ambaſſadeurs, & *Léopold* Roi de *Hongrie* fut élu. Mais le Cardinal réuſſit dans les deux autres points peut-être au-delà de ſes eſpérances. Jamais Empereur ne ſigna de Capitulation plus préjudiciable à la *Maiſon d'Autriche*, ni plus avantageuſe à la *France* & à ſes Alliés. Jamais on ne conclud de Ligue plus forte, mieux cimentée, ni plus favorable aux deſſeins de *Louïs XIV.* contre l'*Eſpagne*. Auſſi eſt-ce à l'ambition demeſurée de *Léopold* pour la Couronne Impériale, & au ſacrifice qu'il lui fit des vrais intérêts de ſa Maiſon, qu'on peut attribuer les pertes qu'elle fit dans la ſuite, & la ſupériorité où la *France* parvint. Supériorité qu'elle a ſu ſe conſerver juſqu'à préſent, malgré les échecs qu'elle a reçus au commencement de ce ſiècle.

Le Roi d'*Eſpagne*, privé de tout eſpoir de ſecours de la part de *Léopold*, ſe

ſe vit forcé, par le mauvais état de ſes affaires, de penſer ſérieuſement à faire ſa paix avec *Louïs XIV.* Le Traité des *Pirenées*, & le Mariage de l'Infante *Marie Thérèſe* avec le Monarque *François*, terminérent les différends des deux Rois. Une circonſtance ſingulière de cette fameuſe Négociation, & qui ſert de preuve à ce que j'ai dit de l'habileté du Cardinal *Mazarin* à éluder les demandes qu'on lui faiſoit, c'eſt que *Philippe IV.* ni le délié *Don Louïs de Haro* ſon Miniſtre, ne purent obtenir que le Grand *Condé* fût compris dans le prémier Traité que ce Monarque ſigna & ratifia. Il eſt vrai que ce Traité n'eut point de lieu, & qu'il fit place à un ſecond, par lequel ce Prince fut rétabli. Mais cette complaiſance du Cardinal couta au Roi *Catholique*, *Aveſnes*, *Marienbourg* & *Philippeville*, trois Places importantes de la *Flandre.* Autre preuve que *Mazarin* ſavoit ſe procurer des équivalens plus conſidérables que ce dont il vouloit bien ſe relâcher. Il ne jouït pas longtems de la gloire d'avoir rendu la *France* ſi puiſſante, & d'avoir fait une Paix des plus avantageuſe. Il mourut environ

un an après le Mariage de *Louïs XIV.* Auſſi-tôt ce jeune Monarque prit en main le timon de l'Etat, & gouverna par lui-même. On lui vit mettre en pratique les leçons qu'il avoit reçues de *Mazarin*, & porter au ſuprême degré la puiſſance, la grandeur, & l'autorité.

Le Beau-Père & le Gendre s'étant de-nouveau brouillés, *Louïs* marcha en perſonne en *Flandre*, & en réduiſit les meilleures Places ſous ſon obéiſſance. Le génie de *Philippe* fut obligé de céder à celui de *Louïs le Grand.* Peu d'années après, la *Hollande*, contre laquelle le fièr *Philippe II.* avoit échoué pendant plus de trente ans, éprouva dans une campagne de trois mois que *Louïs* étoit bien autrement redoutable. L'*Eſpagne*, jalouſe des proſpérités de la *France*, ſe déclara pour la *République.* Il lui en couta la *Franche-Comté*, qui fut conquiſe en trois ſemaines. Pendant vingt-huit années de guerres ſanglantes, interrompues par de courts intervalles de paix, ce ne fut qu'une ſuite rapide de triomphes. *Louïs* enleva des Provinces entières à la *Maiſon d'Autriche.* L'*Allemagne* fut ravagée, l'*Eſpagne* domtée,

domtée, *Gènes* humiliée. Tout, juſqu'à l'orgueilleuſe *Rome*, plia ſous les loix d'un Vainqueur qui menaçoit de mettre toute l'*Europe* aux fers. La *France*, au plus haut période, étoit alors ce que l'Auguſte *Maiſon d'Autriche* avoit été.

La mort de *Charles II.* Roi d'*Eſpagne*, ſans Enfans, alluma de-nouveau la guerre en *Europe*. *Loüis XIV.*, toujours attentif à ce qui pouvoit contribuer à l'agrandiſſement de ſa Maiſon, avoit pris la précaution d'engager le Monarque défunt à appeller le Duc d'*Anjou* à ſa Succeſſion. La Branche d'*Autriche* qui règnoit en *Allemagne*, y prétendit de ſon côté pour l'Archiduc *Charles*. Je n'entrerai point dans la diſcuſſion des Droits des deux Maiſons. Il me ſuffira de dire que, ne convenant point à leurs intérêts que l'une ou l'autre poſſédât la Couronne d'*Eſpagne*, leurs prétentions pouvoient difficilement ſe décider autrement que par le ſort des Armes. Ainſi de part & d'autre on ſe prépara à la guerre. L'*Europe* preſque entière prit parti pour la *Maiſon d'Autriche*. Elle jugea qu'il étoit moins dangereux de con-

courir à la relever, que de ſoufrir que la *Maiſon de Bourbon*, dont la grande puiſſance donnoit au moins de la jalouſie, s'agrandit encore. *Louïs XIV.*, invariable dans ſes deſſeins, ferme dans ſes réſolutions, & que les obſtacles aigriſſoient, fit les plus grands efforts pour ſoutenir ſon Petit-Fils le Duc d'*Anjou* ſur un Trône où il étoit monté ſous le nom de *Philippe V.* La *France* s'épuiſa d'hommes & d'argent. En peu d'années elle ſe vit aux abois. La Grande Alliance lui porta des coups accablans. *Hochſtet*, *Ramilli*, *Malplaquet*, ſont des noms qui font encore aujourd'hui verſer des larmes aux *François*. La Couronne chancela ſur la tête de *Louïs XIV.* L'Armée alliée n'étoit tout au plus qu'à quarante lieues de la Capitale. Les Partis faiſoient des courſes qui effrayoient *Paris* & *Verſailles*. Tout étoit dans la conſternation. La Cour étoit déſerte. Les Courtiſans en état de ſervir, étoient courus à la défenſe de la Patrie. Quelques vieux Seigneurs, & même en petit nombre, reſtés auprès du Roi, lui repréſentérent que l'Ennemi étant ſi près, ſa Perſonne étoit en danger, &

& qu'il convenoit qu'il se retirât à *Chambord*. *Louïs XIV.*, supérieur à ses disgraces, rejetta ce timide conseil. „ Je sai, *dit-il*, que mes affaires sont „ presque désespérées ; mais on ne re- „ prochera point à ma mémoire d'a- „ voir fui, & d'avoir lâchement aban- „ donné mon Peuple. Si j'aprends „ que l'Ennemi s'aproche davanta- „ ge, je pars & vais me faire tuer à „ la tête de mon Armée „. Que de magnanimité dans cette réponse ! Quelle élevation de sentimens !

Cependant, pour éviter sa ruïne, ce Roi, autrefois si grand, si puissant, si redouté, se détermina à offrir aux Conférences de *Gertruydenberg* de se déporter entièrement des intérêts de *Philippe V.* Dure extrémité pour un Père tendre, & bien humiliante pour un Monarque fièr, & qui se souvenoit encore d'avoir fait trembler toute l'*Europe* ! Ces offres furent rejettées, peut-être avec trop peu d'égards. On vouloit achever d'abattre une Puissance qui sembloit ne tenir plus à rien. On y comptoit même, quand la retraite des *Anglois* de l'Armée de Alliés, & l'affaire de *Denain* dérangérent

totalement des projets, qui n'étoient pas ſans fondement quelques jours auparavant. *Louïs XIV.*, à la veille de ſouſcrire à des conditions honteuſes, ſe vit, par ce retour ineſpéré de la Fortune, en état de faire une Paix d'autant plus honorable, qu'il conſerva ſes anciennes conquêtes, & que *Philippe V.* fut reconnu Roi d'*Eſpagne*. La mort de l'Empereur *Joſeph* ne contribua pas peu à aplanir les difficultés. Elle donnoit une face nouvelle aux intérêts des Alliés. La prudence humaine change de vue ſuivant les circonſtances. La *Couronne Impériale* & celle d'*Eſpagne* ſur la tête de l'Archiduc *Charles*, parurent à une partie des Confédérés une réunion de puiſſance trop conſidérable. Inſtruits par le paſſé de ce qu'ils pouvoient craindre pour l'avenir, ils ne crurent pas devoir travailler à ſe forger des fers. On ne prévoyoit rien de ſemblable à apréhender de la *Maiſon de Bourbon*. Au contraire, il étoit à préſumer que *Philippe V.* auroit un jour avec la *France*, pour l'intérêt de ſa Couronne, des démêlés que la proximité même du Sang pourroit rendre

plus

plus difficiles à terminer. Il n'étoit pas ſans exemple que des Princes, unis par les nœuds les plus étroits, fûſſent devenus ennemis irréconciliables. D'ailleurs, *Philippe V.*, offrant de renoncer à la Couronne de *France*, tant pour Lui que pour ſes Deſcendans, il paroiſſoit que c'étoit une ſureté ſuffiſante contre des inconvéniens à venir, qui même au fond étoient ſi éloignés. C'eſt ainſi que la même Politique qui avoit armé preſque toute l'*Europe* pour établir un Equilibre en relevant la puiſſance de la *Maiſon d'Autriche*, lui préféra celle de *Bourbon*, dès qu'elle crut entrevoir de l'inconſéquence dans ſon prémier deſſein.

Il faut convenir auſſi que la Reine d'*Angleterre* ſervit *Louis XIV.* bien utilement. Non contente de ſe détacher de la grande Alliance, elle ſe montra diſpoſée à traiter en particulier avec la *France*, dont on avoit ſu lui faire goûter les propoſitions. Les diſpoſitions de cette Princeſſe furent d'un grand poids. Elles donnérent lieu de rouvrir les Conférences. Elles y firent reprendre couleur aux Plénipotentiaires *François*. Enfin, elles acheminérent

minérent la Paix. Peut-être n'êtes-vous pas inſtruit des raiſons ſecrettes qui, dit-on, rendirent la Reine *Anne* traitable ; les voici.

Louïs XIV, ne manquoit pas de Partiſans à la Cour d'*Angleterre*. Mais le grand crédit de la Ducheſſe de *Marlborough*, ennemie déclarée de la *France*, rendoit leur bonne volonté impuiſſante. Le ſeul moyen de réuſſir étoit de perdre cette Favorite. L'affaire étoit délicate, & d'une nature à n'être pas légèrement entrepriſe. De quelque zèle qu'on ſe ſentît animé pour la *France*, on ſe refroidiſſoit étrangement, quand on enviſageoit que pour la ſervir, il faloit expoſer au moins ſa fortune. On attendoit tout du bénéfice du tems, & on s'en tenoit à épier des occaſions favorables. Mais la Ducheſſe perdoit ſi peu la Reine de vue, qu'elle mettoit le Parti *François* hors de meſure. Cependant le mal preſſoit, & les affaires de *Louïs XIV*. prenoient une ſi mauvaiſe tournure, que bientôt elles n'auroient eu beſoin d'aucun remède. Les choſes étoient en cet état, quand la Ducheſſe elle-même donna lieu à ſa diſgrace, en maltraitant, dans

les

les Appartemens du Palais, une Marchande Parfumeuſe de *Londres*, qui étoit dans l'uſage de ſe montrer très ſouvent à la toilette de la Reine, qui la voyoit volontiers, & achetoit même des gands d'elle. La Ducheſſe, qui, par la place qu'elle occupoit, avoit ſous ſa direction toutes les fournitures qui concernoient la Garderobe, offenſée de ce que cette Parfumeuſe avoit oſé, ſans ſon aveu, ſe procurer de l'accès auprès de la Reine, lui défendit de ſe préſenter à l'avenir à la toilette, que par ſon ordre. La Marchande n'en tint aucun compte, & reparut à ſon ordinaire. Madame de *Marlborough* outrée, la trouvant un jour ſur ſon paſſage, lui réitéra ſes défenſes d'un air & d'un ton à ſe faire obéir. La Marchande répondit qu'elle ne ceſſeroit de venir à la toilette, que lorſque la Reine elle-même le lui défendroit. La Ducheſſe ne ſe poſſédant pas, tant elle étoit en colère, lui donna un coup de pié & la bleſſa. La Parfumeuſe ſe retira chez elle, & ſe mit au lit. La Reine ne la voyant plus, la demanda. Madame *de Marlborough* n'étoit point alors dans l'Appar-

partement. Quelqu'un profita du moment, & dit que cette Femme étoit malade. La Reine voulut ſavoir ce qu'elle avoit. On s'en défendit, mais de façon à ſe faire preſſer. La Reine ordonna, c'étoit ce qu'on demandoit. On lui conta l'avanture avec toutes ſes circonſtances, auxquelles on prit ſoin de donner des couleurs aſſez noires. On y mêla adroitement des discours qui faiſoient entrevoir que Milord *Marlborough*, ſa Femme & tous leurs Adhérens abuſoient de leur crédit, au point d'empêcher les propoſitions raiſonnables de Paix, que la *France* faiſoit, de parvenir à Sa Majeſté. On entra même dans quelque détail de ces propoſitions, mais en peu de mots, car les momens étoient précieux. La Reine indignée diſgracia ſur le champ la Ducheſſe, Milord fut rappellé de l'Armée & exilé. Toutes ſes Créatures & ſes Amis eurent le même ſort. Les Troupes *Angloiſes* reçurent ordre de ſe ſéparer de l'Armée alliée. La Paix ſe négocia & ſe fit. L'Auteur de l'*Antimachiavel* informé, ſans doute, de cette anecdote, qu'il ne rapporte cependant pas, dit avec raiſon, à propos

propos de cette Paix, que des miſères de Femmes firent en moins de rien ce dont *Louïs XIV.* avec toute ſa grandeur, ſa puiſſance & ſa politique, ne ſeroit jamais venu à bout.

La *France*, fatiguée d'une longue & cruelle guerre, commençoit à peine à reſpirer que *Louïs XIV.* mourut. Il laiſſa la réputation d'un grand Roi, mais ambitieux ; conquérant, mais point guerrier ; puiſſant, mais trop fièr ; magnifique, mais peu libéral ; bon, mais trop abſolu ; religieux, mais point aſſez éclairé ; en un mot, d'un Prince bien digne du Trône, mais qui ſe croyoit né pour commander à tout l'Univers. Je ſuis.

A Berne ce 8 Octobre 1745.

III. LETTRE.

MONSIEUR,

LOuïs XV. n'avoit qu'un peu plus de cinq ans & demi quand il ſuccéda à ſon Biſaieul. Il trouva de vaſtes Etats peu peuplés, des Sujets dans la mi- IV. Epoque.

miſère, un Royaume obéré, des Finances dérangées, une Puiſſance d'autant plus enviée qu'elle s'étoit plus accrue à maintenir, & le grand Syſtême contre la *Maiſon d'Autriche* à ſoutenir. C'étoit un fardeau bien peſant pour un âge ſi tendre. Le Duc d'*Orléans* ſon Oncle s'en chargea. Sous ſon gouvernement la *France* jouït d'une grande tranquilité au dehors, (car je compte pour rien la guerre d'*Eſpagne*) mais au dedans elle ſoufrit de furieux ébranlemens. Le Régent l'expoſa à une ruïne totale par l'établiſſement du Projet de Mr. *Law*. Son but étoit d'acquiter les dettes de *Louïs XIV*. ſans bourſe délier; il en vint à bout aux dépens de quantité d'Etrangers & de toute la Nation *Françoiſe*. Ce fut-là tout ce qu'opéra la ſupériorité de génie de ce grand Prince, qui vécut trop peu pour réparer le mal qu'il avoit fait.

Le Miniſtère de Mr. le Duc, qui prit ſa place, fut court, & n'eut rien d'intéreſſant. Loin de remédier aux déſordres, il en occaſionna de nouveaux. Il n'eut d'autre mérite que de donner à la *France* une Reine pleine de

vertu & de raiſon, & de faire la fortune de quelques Particuliers en mettant la famine dans le Royaume.

Le Cardinal de *Fleury* vint enſuite. Pour les grands talens, les vues étendues, la hardieſſe & la conduite des entrepriſes, & pour la fermeté dans l'adminiſtration, il n'eſt pas à mettre en parallèle avec *Richelieu* & *Mazarin*. Extrêmement économe, ſecret, pacifique, il ne manquoit pas d'une certaine ſoupleſſe, plus propre, il eſt vrai, à faire un Courtiſan qu'un Miniſtre; mais laquelle, dans un Homme d'Etat, ne laiſſe pas de donner à ſes actions un certain air de myſtère, qu'avec le tems on prend pour un raſinement de politique. Il n'étoit point dévoré de cette ambition qui ne s'occupe que du barbare plaiſir de troubler le repos de ſes Voiſins. La ſienne ſe bornoit à goûter l'avantage flateur de dominer ſur tous les Ordres de l'Etat, à l'ombre de la ſujettion, à laquelle il avoit ſu accoutumer ſon Maître dès les prémiers inſtans que ſon éducation lui avoit été confiée. Bien éloigné de cette timidité, qui fait qu'on s'eſtime inhabile ou trop foible pour certaines

Places, il ſe croyoit au contraire toutes les qualités néceſſaires pour celle qu'il rempliſſoit. On ne peut au moins lui refuſer celle d'avoir eu beaucoup de bonne volonté. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de dire où, & quand il a pu faire une étude ſérieuſe de la Science Politique. Peut-être qu'en dirigeant ſon Diocèſe de *Frejus*, il s'étoit, à tout évènement, fait, par comparaiſon, un Plan de Gouvernement. Peut-être auſſi que les Mémoires qu'on dit qu'il ramaſſoit çà & là dans ſa Province, ſurtout ſur quelques Branches du Commerce, lui avoient donné une légère théorie, que, dans la ſuite, pluſieurs années de ſéjour à la Cour, les réflexions, & l'eſprit d'intrigue qu'il poſſédoit éminemment, perfectionnérent. Quoi qu'il en ſoit, l'*Europe* l'a vu avec étonnement monter du Préceptorat au Miniſtère. Pendant les ſix prémières années, il ſut maintenir la paix; mais la mort imprévue d'*Auguſte II.* Roi de *Pologne*, le détermina, plutôt par honneur que de ſon bon gré, à travailler à remettre ſur le Trône *Stanislas I.* Beau-Père de *Louïs XV.* Vous ſavez avec quelle mes-

quinerie

quinerie il employa un argent immenſe pour faire réuſſir ce projet, les foibles ſecours d'hommes qu'il fournit au Candidat, & les couleurs ſpécieuſes qu'on donna à ſa conduite. Vous vous ſouvenez qu'on découvrit ſes motifs ſecrets, dont on aſſure que Mr. *Chauvelin*, alors *Garde des Sceaux*, étoit l'auteur. Il parut bien en effet, que le but du Miniſtère *François* étoit moins de faire *Staniſlas* Roi de *Pologne*, que de traverſer la *Maiſon d'Autriche*, en rendant inutiles les efforts que l'Empereur *Charles VI.* faiſoit pour procurer la Couronne à l'Electeur de *Saxe* ſon Neveu. Ce procédé étoit tout propre à engager ce Prince dans une guerre. C'étoit ce que la *France* demandoit, & ſous le prétexte de l'affaire de *Pologne*, elle faiſoit les plus grands préparatifs. Elle eſpéroit, avec d'autant plus de raiſon, de remporter de grands avantages, qu'elle n'ignoroit pas que les Alliés de Sa Majeſté Impériale n'étoient point du tout diſpoſés à entrer dans une querelle, dont ils lui donnoient tout le blâme. C'étoit un coup de politique bien entendu, d'avoir ſu mettre *Charles VI.* dans

ſon tort aux yeux de toute l'*Europe*, ſi on excepte la *Ruſſie* & le *Corps Germanique*, d'avoir ſu le priver de l'appui ſur-tout de l'*Angleterre* & de *la Hollande*, & le réduire à faire tête, preſque ſeul, à une Puiſſance, qui, depuis un ſiècle, avoit porté de ſi mortelles atteintes à ſa Maiſon.

Le Cardinal ne s'en contenta pas. Pour mieux aſſurer ſes coups, il fit une Ligue offenſive & défenſive avec l'*Eſpagne* & la *Sardaigne*. La prémière entreprit la conquête du Royaume de *Naples* & des *Deux Siciles*, & en vint à bout. La ſeconde, ſoutenue par une Armée *Françoiſe*, porta le fer & le feu dans les Etats d'*Italie*; & la *France* elle-même attaqua *Charles VI.* en *Allemagne*. La partie étoit trop forte. Tout céda aux armes victorieuſes des Rois alliés. L'Empereur en trois années de guerre ſe vit réduit à de grandes extrémités. Le moment paroiſſoit venu d'abattre totalement une ancienne Rivale. Les Préliminaires de 1736. détournérent le coup, mais ne le parérent pas entièrement. Il en couta à *Charles VI.* par le Traité de 1738. *Naples* & les *Deux Siciles*, auxquelles il falut

falut renoncer en faveur de *Dom Carlos*, qui en fut reconnu Roi; le *Vigevanois*, le *Tortonois*, & quelques autres Diſtricts qui furent cédés en *Italie* au Roi de *Sardaigne*. La *France* y gagna la *Lorraine* & le *Duché* de *Bar*, deux morceaux que depuis longtems elle regardoit avec envie. En dédommagement *Louïs XV.* rendit les conquêtes qu'il avoit faites au-delà du *Rhin*, & garantit ſolemnellement, & dans les termes les plus forts, la *Pragmatique Sanction* de 1713. Les trois Couronnes alliées indemniſérent auſſi le Duc de *Lorraine* & de *Bar*, aujourd'hui Empereur, par la Succeſſion éventuelle du Grand-Duché de *Toſcane*, *Parme*, *Plaiſance* & Païs en dépendans, avec garantie tant pour lui que pour ſes Deſcendans. Telle fut l'iſſue d'une guerre, dont on peut dire que l'Empereur, malgré ſa pénétration & les expériences du paſſé, n'entrevit pas toutes les fâcheuſes ſuites. Il s'en tira plus heureuſement qu'il n'y avoit lieu de l'eſpérer.

Une réflexion ſe préſente tout naturellement à faire ſur cette guerre ſi desavantageuſe à la *Maiſon d'Autriche*.

C'eſt que les anciens Alliés de l'Empereur aient ouvert les yeux ſur le danger où il étoit, & concouru cependant, par leur inaction, au Syſtême de la *France*, ſi oppoſé a leurs intérêts, & j'oſe dire au bien général de l'*Europe*.

Une autre réflexion, non moins importante, c'eſt que l'Empereur n'ait pas pris la précaution de faire déroger le Roi de *France*, par l'Article X. du Traité de 1738. à tous Traités antérieurs contraires à cet Article, & que *Louïs XV.* de ſa part ait négligé d'y ſtipuler le *ſans préjudice* aux Traités entre la *France* & la *Maiſon de Bavière*. Je ne crains point de dire que les Perſonnes chargées de dreſſer des Actes ſi reſpectables, & d'une ſi grande importance pour l'honneur des Rois & la tranquilité des Peuples, ne peuvent apporter trop d'attention à n'y laiſſer aucuns moyens, même apparens, d'en éluder la moindre diſpoſition. Si on s'étoit conduit ſur ce principe en 1738. ou le feu de la guerre ne ravageroit pas aujourd'hui une partie de l'*Europe*, ou on ne ſe croiroit pas fondé à reprocher à la *France* d'aller contre

contre ſes engagemens. La gloire des Souverains eſt une fleur délicate. L'expoſer à perdre tant ſoit peu de ſon éclat, c'eſt les trahir.

Deux ans après la Paix, *Charles VI.* mourut ſans Poſtérité maſculine. Il avoit marié dès 1736. l'Archiducheſſe *Marie-Thérèſe* la Fille ainée au Grand-Duc de *Toſcane*. Héritière par la mort de l'Empereur ſon Père de tous les Biens de la *Maiſon d'Autriche* aux termes de la *Pragmatique Sanction*, elle en prit poſſeſſion, & fut reconnue par la plus grande partie des Puiſſances. Les Rois d'*Eſpagne*, de *Pruſſe* & de *Sardaigne*, les Electeurs de *Saxe* & de *Bavière*, ſe fondant ſur des prétentions à la Succeſſion Impériale, conteſtérent à la Reine de *Hongrie* ſa qualité. L'invaſion du Roi de *Pruſſe* en *Siléſie* ſonna le tocſin. L'année ſuivante les Etats de *Sa Majeſté Hongroiſe*, tant en *Allemagne* qu'en *Italie*, furent attaqués. La *France*, quoique liée par le *Traité de Vienne*, ſecourut l'Electeur de *Bavière*. Je ne vous rappellerai point les extrémités auxquelles la Reine de *Hongrie* ſe vit réduite, ni comment la Providence lui ſuſcita des Défenſeurs, &

rétablit ſes affaires. Je ne diſcuterai point ſi la mauvaiſe politique, ou l'économie du Cardinal de *Fleury*, ont cauſé la ruïne de deux grandes & belles Armées *Françoiſes* en *Bohème* & en *Bavière*. J'en pourrai toucher quelque choſe ailleurs.

Tels ſont les moyens par leſquels depuis un peu plus de cent ans la *France* s'eſt élevée. Telles ſont les différentes occaſions qu'elle a ſaiſies d'abaiſſer la *Maiſon d'Autriche*. C'eſt ainſi qu'un Syſtême que la jalouſie, la haine, & l'ambition ont fait naître, que d'heureux hazards & de grandes conquêtes ont fortifié, & que la loi du plus fort, jointe au droit de poſſeſſion, & au prétexte plauſible de prévenir tout ce qui pourroit un jour contribuer à troubler ce droit, ſoutient encore aujourd'hui, eſt devenu un grand intérêt d'Etat, & l'objet principal de la politique de la *France*. Ce principe poſé, examinons d'après lui, ſi, à la mort de l'Empereur *Charles VI.* la conduite de la *France*, 1. a été conſéquente. 2. Si elle a été dans les règles de l'équité. 3. Si le chemin qu'elle a pris pour arriver à ſon but, a été le plus court

court & le plus ſûr. 4. Si elle a agi conformément à ſes vrais intérêts & à ſon Syſtême, en ne s'oppoſant pas de toutes ſes forces à l'Election du *Grand-Duc*.

I. QUESTION. La conduite de la *France* a-t elle été conſéquente à la mort de *Charles VI*?

Où eſt l'Homme qui préfère le bien-être de ſon Voiſin au ſien? Qui ne s'occupe pas uniquement & continuellement du ſoin de s'agrandir, de ſes propres avantages, & des moyens actuels ou à venir de ſe faire craindre, reſpecter, ou au moins conſidérer? Ce bien-être, ces ſoins, ces avantages, ces moyens, juſqu'où ne les étend-on pas? Quelle attention n'a-t-on pas de juſtifier aux yeux des autres, s'il le faut, une conduite qu'on eſtime néceſſaire & légitime? Du Petit au Grand voilà les Etats. Intérêt propre, deſirs & projets ambitieux, ſérieuſe aplication à chercher les moyens d'acroître leur puiſſance, habileté dans le choix & l'emploi de ces moyens, éclairciſſemens ou juſtifications par des Manifeſtes. Mêmes principes, mêmes actions quoique plus éclatantes & plus en vue. Si tous les hommes étoient juſtes, modérés, contens de l'état où la Providence les a mis, l'Univers ne ſeroit

qu'une même Famille, unie par les mêmes ſentimens, gouvernée par les mêmes Loix: ou plutôt il n'y auroit point de Loix, parce que la Raiſon & l'Equité ſeroient la règle immuable & ſouveraine de leur conduite. Ce ſeroit le *Chriſtianiſme* dans toute ſa pureté. Mais cela eſt impoſſible. C'eſt la *République de Platon.* Il faut donc prendre les hommes tels qu'ils ſont, agir & traiter avec eux en conſéquence de leur façon de penſer & de ſe conduire. On l'a fait dans tous les tems. Voilà l'origine de la Politique. On peut dire qu'elle eſt fille des vices du Cœur humain. Les prémiers hommes qui s'y ſont apliqués, & ceux qui depuis eux en ont fait un Art, penſoient & agiſſoient comme les hommes d'à préſent. Leurs maximes ont pris la teinture de leurs paſſions. Elles ont décelé leur caractère. Le Pacifique, indolent, mais zèlé pour le vrai bonheur des hommes, s'eſt révolté contre les deſirs fougueux de l'ambition; celui-ci, ardent, mais dangereux, a tourné en ridicule les paiſibles conſeils du prémier. Cependant, l'injuſte, pris dans le ſens le plus étroit, excepté, tout Syſtême Politique

que me paroit bon, dès qu'il eſt le plus conforme au génie de la Nation qui l'adopte, & le plus propre à faire ſa félicité. J'entends par l'injuſte pris dans le ſens le plus étroit, ce qui eſt diamétralement oppoſé à cette lumière naturelle qui éclaire tous les hommes.

De ce que j'ai dit que la Politique eſt fille des vices du Cœur humain, n'allez pas me ſoupçonner de la croire impure & corrompue comme ſa ſource. J'en penſe bien plus avantageuſement. Semblable aux remèdes excellens qu'on tire des poiſons même par les Préparations Chimiques, elle eſt ſortie du ſein de la corruption, par le ſecours des réflexions & des préceptes, pour être un préſervatif contre la corruption même. Je veux dire que l'impoſſibilité de dompter les vices des hommes, ou, ſi vous l'aimez mieux, leurs défauts, a démontré la néceſſité de les tourner à l'avantage général de toutes les Nations, & au bien particulier de chacune. Delà le Droit des Gens, qui eſt Droit Public eu égard à l'univerſalité des hommes. Delà le Droit Public de chaque Peuple,

ple, qui eſt Loi particulière par rapport à lui. Mais comme l'intérêt général n'affecte pas à l'égal de l'intérêt particulier, & qu'au contraire, par une raiſon qui doit paroître naturelle, celui-ci prévaut, il ne faut pas trouver étrange que ce ſoit une maxime univerſellement reçue, que le véritable intérêt des Princes conſiſte à empêcher l'agrandiſſement de leurs Voiſins. La ſaine Politique veut que toutes les démarches des Souverains tendent à ce but. C'eſt l'Etoile polaire qu'un habile Pilote ne doit jamais perdre de vue. Toute entrepriſe, ou précipitée, ou mal dirigée, ou négligée, eſt une faute énorme & ſouvent irréparable. Un Roi, une République, un Homme d'Etat en un mot ſont indiſpenſablement obligés de donner tous leurs ſoins à procurer le bonheur & l'avantage des Peuples qui leur ſont confiés: au dedans par une bonne Police, le maintien du bon ordre, & par une poſture reſpectable: au dehors par le Commerce & par des Alliances; mais ſur-tout en s'oppoſant à l'acroiſſement de la puiſſance de leurs Voiſins, & en profitant des occaſions qui peuvent

ſe

ſe préſenter de s'agrandir eux-mêmes, quand il paroit probablement un danger prochain ou éloigné à ne le pas faire. Quoique ces derniers moyens de s'élever ne puiſſent, du plus au moins, être mis en pratique qu'au préjudice d'autrui, cependant on ne peut pas les juger préciſément injuſtes, par la raiſon que j'ai déjà dite, qu'il eſt naturel de préférer ſon bien-être à celui des autres. Ce qui n'eſt qu'un procédé de convenance, qu'un ſentiment utile dans les Particuliers, eſt une loi fondamentale en fait de Gouvernement. De ces Principes il s'enſuit néceſſairement, que la *France* a dû ne rien négliger pour abattre la *Maiſon d'Autriche*, & profiter des occaſions qui ſe ſont rencontrées, ou que même elle a pu ménager, pour parvenir à ce but. Depuis trois ſiècles il ne s'étoit point préſenté de circonſtances auſſi favorables que celles qu'a fait naître la mort de *Charles VI.* Le Sceptre Impérial, qui depuis ſi longtems étoit en quelque ſorte héréditaire dans ſa Maiſon, en étoit ſorti par l'extinction des Mâles. Il étoit d'un notable intérêt pour la *France*, d'empêcher qu'il

n'y

n'y rentrât par l'élevation du *Grand-Duc*. Elle a donc agi conformément à cet intérêt, en donnant l'excluſion à ce Prince, & en portant *Charles* de *Bavière* à l'Empire. Sa conduite a donc été conſéquente. Voyons ſi elle a été dans les règles de l'Equité.

II. QUESTION. La conduite de la *France* a-t-elle été dans les règles de l'Equité ?

Je viens d'avancer que ce n'eſt pas une injuſtice proprement dite d'agrandir ſes Etats, & d'augmenter ſa Puiſſance, en s'oppoſant à l'agrandiſſement de ſes Voiſins, & même en travaillant à leur abaiſſement. Il ſemble que delà il ſoit naturel de conclure, que la conduite de la *France* envers la Reine de *Hongrie* a été juſte & équitable. Mais il faut faire attention, que ce qui n'eſt pas injuſte dans ſon principe, peut être rendu tel par l'acceſſoire. Les Conventions, les Traités, changent la nature des choſes. En conſidérant de ce point de vue les formidables armemens de la *France*, les ſecours qu'elle a donnés à la Maiſon de *Bavière*, les entrepriſes ſur l'*Autriche*, la *Bohème*, & les autres Etats de Sa Majeſté *Hongroiſe*, il n'eſt guères poſſible de les concilier avec l'Article X. du *Traité de Vienne*. La promeſſe de

de maintenir la *Pragmatique Sanction* & l'Indiviſibilité des Biens de la Maiſon d'*Autriche*, envers & contre tous, eſt formelle & préciſe. Nulle exception, nulle réſerve en faveur des droits d'autrui, & d'engagemens antérieurement pris de les ſoutenir & faire valoir. Par conſéquent aucun lieu à l'infraction. La qualité d'Auxiliaire eſt une vaine ſubtilité, qui ne ſauroit juſtifier le procédé. Le deſir raiſonnable de procurer à *Dom Philippe* un établiſſement en *Italie*, & l'occaſion favorable de le faire, ne le juſtifient pas davantage. Je vous convaincrai, peut-être même dans un moment, que ce procédé n'étoit ni le plus court ni le plus ſûr. En un mot, en s'obligeant ſi étroitement, & par des conſidérations importantes & des motifs honorables de défendre & de faire obſerver l'ordre de ſuccéder tel qu'il eſt établi par la *Pragmatique Sanction*, la *France* s'étoit ôté tout prétexte, de quelque nature qu'il puiſſe être, de troubler & de renverſer cet ordre. Les voies de fait étoient interdites, & il ne reſtoit que les voies amiables & de médiation,

tion, ou celles que j'indiquerai en traitant la troiſième Queſtion.

Si *Louïs XV.* avoit été exactement informé des conditions qu'on lui a fait ſouſcrire dans le *Traité de Vienne*, & de leurs conſéquences pour l'avenir, je ſuis très perſuadé qu'il les auroit, ou rejettées dans le tems, ou ſcrupuleuſement obſervées depuis. Sa bonté & ſa probité m'en ſont de ſurs garants. Mais la vérité ne perce jamais juſqu'au Trône. C'eſt un malheur attaché à la Royauté. Engager inconſidérément un Souverain, c'eſt ſans doute un grand crime. Mais n'eſt-ce pas le comble de la perfidie, que d'expoſer l'honneur d'une Nation & la gloire de ſon Maître, en lui laiſſant ignorer la nature de ſes engagemens, ou en lui ſuggérant des moyens de les éluder? Vous m'objecterez que l'intérêt de la *France* étant d'abattre la *Maiſon d'Autriche*, & l'occaſion de le faire ſe préſentant toute des plus favorable, on a dû en profiter. Je conviens de la conſéquence, il n'eſt queſtion que de la manière. C'eſt ce que je vai tâcher d'établir, en examinant ſi le chemin, que la *France* a choiſi pour

pour arriver à ce but, a été le plus court & le plus ſûr. Je ſuis.

A Berne ce 15. Octobre. 1745.

IV. LETTRE.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas douteux, que l'intérêt de la Couronne de *France* étant de tenir la *Maiſon d'Autriche* dans l'abaiſſement, ſon but, à la mort de *Charles VI.*, n'ait été d'achever de l'abattre. Deux moyens, entre autres, s'offroient pour y parvenir. L'un, de ne rien épargner pour faire paſſer la Dignité Impériale dans une autre Maiſon. Le ſecond, de faire la guerre à la Reine de *Hongrie*, ſoit ouvertement, ſoit pour l'intérêt d'autrui. Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que le dernier de ces moyens ne pouvoit être employé avec quelque ombre d'équité. Le prémier étoit donc ſeul praticable. Qu'on ne diſe pas que c'étoit un trop petit objet, que d'empêcher la Couronne Impériale de rentrer dans la *Maiſon de Sa*

III. QUESTION. Le chemin que la *France* a pris pour abattre la *Maiſon d'Autriche*, étoit-il le plus court & le plus ſûr?

Majeſté Hongroiſe. Selon moi, c'étoit au contraire un coup de partie & ſi important, que je n'en connois point qui le ſoit davantage, ſi ce n'eſt l'Election qui vient de ſe faire du *Grand-Duc*. C'étoit la meilleure manière de frapper, ſans donner lieu à des plaintes fondées. Les avantages qui en pouvoient réſulter pour la *France*, étoient grands pour le préſent, & plus grands encore pour l'avenir. Un Empereur, quel qu'il fût, l'ouvrage de *Louïs XV.* auroit-il pu ne lui en pas témoigner dans toutes les occaſions ſa reconnoiſſance? Que ne devoit-on pas attendre à plus forte raiſon de l'*Electeur de Bavière*, dont les intérêts perſonnels, indépendamment de ceux de ſa Dignité Impériale, avoient eſſentiellement beſoin de l'appui d'une Couronne puiſſante & opulente? C'étoit un Arbriſſeau planté par les mains de la *France*, qui, à l'exemple de la *Maiſon d'Autriche*, auroit pu s'acroître & ſe fortifier. Les Princes Electeurs, autant pour leur propre gloire, que par la conſidération de la Dignité en elle-même, auroient concouru à ſa conſervation &

à ſon acroiſſement. Il n'auroit pas été impoſſible que le Sceptre Impérial fût devenu héréditaire dans la *Maiſon de Bavière*, comme il l'a été dans celle d'*Autriche*. Cela ſuppoſé, quelle Puiſſance ſe ſeroit formée en *Allemagne*, & vraiſemblablement aux dépens de la Maiſon de la Reine de *Hongrie*? L'élevation de l'une auroit néceſſairement entraîné la ruïne de l'autre, par la raiſon même que celle-ci auroit été intéreſſée à maintenir ſa propre grandeur de toutes ſes forces & par les moyens les plus efficaces. Quelle flateuſe perſpective pour la *France*, que ce combat de puiſſance! Quelle part n'auroit-elle pas pu avoir aux évènemens qu'il fait entrevoir?

Mais quelles reſſources actuelles ne pouvoit-elle pas tirer d'un Empereur de la *Maiſon de Bavière*? La Reine de *Hongrie*, dont la *Maiſon* a pendant un ſi longtems donné la loi à l'*Empire*, réduite à n'y figurer deſormais que comme Membre, à ſe conformer aux Délibérations des Diettes, à contribuer au ſoutien d'une Puiſſance rivale occupant le prémier rang, & par cela même toujours à craindre à cauſe

de ſes prétentions ſur la Succeſſion de *Charles VI.* La Reine de *Hongrie* obligée, en un mot, à des ménagemens indiſpenſables dictés par ſes propres intérêts, ſur-tout par rapport à l'activité de la voix de *Bohème.* Quels triomphes ſans tirer l'épée! dans le cas où *Sa Majeſté Hongroiſe* auroit cru devoir prendre le parti de reconnoître le Chef de l'Empire. Si au contraire elle eût préféré, comme elle l'a fait, de traiter l'Election de *Charles VII.* comme illégale, quel rôle *Louis XV.* alors n'auroit-il pas eu à jouer? Les diſpoſitions du *Traité de Weſtphalie* l'auroient mis en droit de s'élever contre la Reine de *Hongrie.* Le maintien de la Dignité Impériale & de la Tranquilité de l'Empire auroient été des motifs légitimes d'armer & de contraindre par la force, & en ſa qualité de Garant de la Pacification de *Munſter*, & de principale Partie contractante dans la fameuſe Ligue de 1657. une Puiſſance qui difficilement auroit pu éviter le blâme d'avoir allumé la guerre. La Reine de *Hongrie* miſe, avec quelque ſorte d'apparence, dans ſon tort, le Roi de *France* au-

auroit pu, ſans contrevenir au *Traité de Vienne*, ni à la Garantie de la *Pragmatique Sanction*, entreprendre des conquêtes dans les Etats *Autrichiens*, & appuyer les diverſes prétentions formées ſur la Succeſſion de *Charles VI.* C'auroit été une guerre juſte, parce qu'elle auroit été fondée. Par l'évènement *Sa Majeſté Hongroiſe* ſe ſeroit apparemment vue forcée à renverſer les arrangemens de l'Empereur ſon Père, & à ſacrifier une partie de ſes Etats pour avoir la Paix, ainſi qu'elle a été obligée de faire avec le Roi *de Pruſſe.* Alors, par un Traité qui lui auroit été ſans doute desavantageux, la *Maiſon de Bavière* auroit pu être ſatisfaite ſur ſes droits, *Dom Philippe* rentrer dans ſes Etats Patrimoniaux, ou obtenir un équivalent, & *Louïs XV.* s'aſſurer ſes conquêtes en tout ou en partie. La *Maiſon d'Autriche* auroit été à coup ſûr abaiſſée, & tout auroit concouru au Syſtême de la *France.* Tout auroit été dans les règles. On s'eſt imaginé, au contraire, que pour mettre la Reine de *Hongrie* à la raiſon, il ſuffiroit de l'effrayer. La manière dont on a débuté,

a fortifié l'illuſion. La *Haute Autriche* ſoumiſe preſque ſans coup férir, *Sa Majeſté Hongroiſe* réduite à abandonner *Vienne* aſſez précipitamment & à ſe réfugier à *Presbourg*, la conquête du Royaume de *Bohème* faite auſſitôt qu'entrepriſe, ſa Ville capitale emportée d'emblée au fort de l'Hiver, le Couronnement de l'Electeur de *Bavière* dans *Prague* en qualité de Roi de *Bohème*, ces ſuccès ont mis en crédit le Plan qui avoit été formé. On l'a cru immanquable. On s'eſt aveuglé ſur la conduite, ainſi qu'on l'avoit fait ſur le projet. Quelles en ont été les ſuites? Plus on a gagné, moins on s'eſt vu en état de conſerver. Des milliers d'hommes ont péri infructueuſement. Que dis-je? l'Elite des Troupes *Françoiſes* a été enſévelie dans la *Bohème* & dans la *Bavière*. Le peu qui a échappé à la mort, s'eſt retiré en desordre, & eſt rentré en *France* avec des peines infinies. Tel a été l'évènement d'une expédition grande, hardie, mais mal conduite, &, j'oſe le dire, encore plus mal conſeillée. C'a été une gloire d'un moment. Le Projet en a été attribué à Mr. le Maréchal de

de *Beliſle.* J'ai de la peine à me perſuader qu'il en ait été l'auteur. Il a trop d'eſprit, & eſt trop inſtruit pour n'avoir pas ſenti qu'on faiſoit faire à ſon Maitre des démarches bien dangereuſes, & autant oppoſées à la bonne Politique qu'au *Traité de Vienne.* Que ce Seigneur ait penſé qu'il faloit tout mettre en œuvre pour faire l'*Electeur de Bavière* Empereur, rien de plus ſimple & de plus conforme aux intérêts de la *France.* Ce deſſein rentroit dans ſon Syſtême contre la *Maiſon d'Autriche.* Qu'il ait conſeillé de tenir un ou pluſieurs grands Corps d'Armée ſur le *Rhin*, pour rendre plus efficaces les diſpoſitions qu'on faiſoit à *Francfort*, rien n'étoit plus expédient. Mais il faloit ſe borner à faire un Empereur à ſa dévotion, & attendre du tems & des conjonctures les moyens de porter des coups certains. Il eſt à préſumer qu'on n'auroit pas ſoupiré longtems après les occaſions, & qu'attendu la détermination fixe de la Reine de *Hongrie* à ne point reconnoître *Charles VII.* en qualité d'Empereur, le plan que je viens de tracer auroit eu lieu peu après l'Election de ce

Prince. Quelle néceſſité y avoit-il d'appuyer les droits de *Dom Philippe* avant la déciſion de la Diette Electorale de *Francfort*, & de prématurer des meſures, auxquelles les ſuites que cette déciſion auroit pu avoir, auroient donné au moins une forte apparence de juſtice ? Qu'importoit-il que la *Maiſon de Baviere* obtint ſatisfaction ſur ſes prétentions un peu plutôt, ou un peu plus tard ? Le grand, l'unique objet devoit être de lui aſſurer le Sceptre Impérial. Il me ſemble que ce point gagné auroit amené tout le reſte. De fauſſes vues & trop de précipitation ont tout gâté. Combien de Puiſſances n'ont apperçu que de l'ambition, où la *France* ne voyoit que des entrepriſes légitimes en faveur d'un Gendre, qu'un procédé généreux & une juſte reconnoiſſance envers un ancien Allié contre une Maiſon de tout tems ennemie ? Eſt-il donc étonnant que *Sa Majeſté Hongroiſe* ait fait retentir toute l'*Europe* de ſes cris, qu'elle ait trouvé des Amis & des Défenſeurs, & qu'on ſe ſoit cru fondé à taxer la *France* d'ambitieuſe, & de ne ſe pas faire de ſcrupule de violer ſes promeſſes

ſes les plus ſolemnelles? Comment ſe peut-il que le Miniſtère de *France* ſi éclairé n'ait pas prévu des évènemens dont la poſſibilité étoit ſi frappante, & qu'il n'en ait pas fait la règle de ſa conduite? Je le répète, cette Couronne s'eſt trop preſſée d'agir hoſtilement. Elle a été mal conſeillée. Je ne ſai ſi je me trompe, mais je penſe que le chemin que j'ai indiqué, auroit été le plus court & le plus ſûr, & que tout ſeroit vraiſemblablement fini à préſent.

Dans l'état où ſont les choſes, il n'eſt pas aiſé d'en tirer quelques conjectures pour l'avenir. La mort prompte du feu *Empereur*, ſans ſatisfaction, l'accommodement de l'*Electeur* ſon Fils avec la Cour de *Vienne*, la guerre que la *France* fait actuellement en ſon nom, ſes ſuccès & ceux de ſes Alliés, les troubles qui agitent l'*Angleterre* ont apporté de grands changemens. Le feu s'allume, & il eſt à craindre que l'incendie ne devienne général, ſur-tout à préſent que le *Grand-Duc* eſt Empereur. La *France* a-t-elle agi conformément à ſes vrais intérêts & à ſon Syſtême, en ne s'op-

poſant pas de toutes ſes forces à l'élevation de ce Prince? C'eſt le dernier point à examiner. Il n'eſt pas le moins important.

V. LETTRE.

MONSIEUR,

IV. QUESTION. La *France* a-t-elle agi conformément à ſes vrais intérêts & à ſon Syſtême, en ne s'oppoſant pas à l'Election du *Grand-Duc*?

SI, après les démarches de la *France*, il a été poſſible qu'il ſoit reſté quelque doute ſur ſes diſpoſitions peu favorables à l'élevation du *Grand-Duc* à la Dignité Impériale, il a dû être entièrement levé par la déclaration que *Louïs XV.* a fait faire d'employer tous les moyens que Dieu lui a mis en main pour l'empêcher, ou pour la rendre invalide. Il y avoit lieu de penſer qu'une déclaration ſi préciſe ſeroit ſuivie des plus grands efforts, & que l'*Allemagne* alloit être inondée d'Armées formidables deſtinées à ſoutenir un ton ſi haut, mais d'ailleurs conforme aux vrais intérêts de la *France*. Quoiqu'on ſuppoſât qu'elle n'entrepren-

prendroit pas ſur la *Liberté Germanique*, en gênant ouvertement les ſuffrages de la Diette Electorale, on ne doutoit pas cependant qu'en menaçant de ravager les Etats des Electeurs rétifs, ou même en les ravageant en effet, elle ne ſût faire recevoir ſes volontés pour des loix à l'Aſſemblée de *Francfort*. On trembloit pour *Mayence*, & avec d'autant plus de fondement, qu'on voyoit un Prince de *Conti* à la tête des Armées de *France* en *Allemagne*. Il ne paroiſſoit pas naturel qu'un Prince du Sang eût paſſé le *Rhin*, pour être ſimplement ſpectateur des Délibérations de *Francfort*: on penſoit au contraire que *Louïs XV.* le mettroit en état de pouvoir ſe vanter, comme un autre *Céſar*, de n'avoir eu qu'à ſe montrer pour ſoumettre tout. C'étoit en effet ce que la *France* avoit de mieux à faire. Dans le cas où elle ſe trouvoit d'une rupture ouverte avec la Reine de *Hongrie*, & à la veille d'une Election, qu'elle avoit ſi bien ſenti devoir être contraire à ſes vues, il faloit porter le théatre de la guerre en *Allemagne*, & faire trembler *Vienne*, en jettant l'épouvante dans les E-

tats

tats des *Electeurs* bien intentionnés pour le *Grand-Duc*. Il faloit être en force pour empêcher la jonction des renforts que *Sa Majeſté Hongroiſe* envoyoit à l'Armée d'*Aremberg*, ou pour combattre avec avantage après la réunion. Une grande ſupériorité étoit néceſſaire à la gloire du Prince de *Conti*, & indiſpenſable, eu égard au Syſtême de la *France*, & aux évènemens qu'elle pouvoit craindre ſur le *Rhin*. Trouvez-vous que ce ſoit un médiocre ſujet de mortification pour un jeune Prince, dont la valeur s'eſt ſignalée, l'année dernière, en *Piémont*, d'avoir fait preſque *incognitò*, (ſoufrez cette expreſſion, elle ne rend pas mal, à mon gré, ce que ce Prince a fait, & le ſilence que les Nouvelles gardent ſur ſon compte depuis qu'il a repaſſé le *Rhin*.) d'avoir, dis-je, fait preſque *incognitò* en *Allemagne* une campagne, qu'il devoit raiſonnablement regarder comme une ample moiſſon de lauriers pour lui?

A quoi le Miniſtère *François* a-t-il penſé, de ne pas porter tous ſes efforts en *Allemagne*? Pourquoi avoir négligé le point capital des vrais intérêts

térêts de la *France*? A-t-on cru qu'une campagne brillante en *Flandre* dédommageroit du mauvais ſuccès qu'on prévoyoit du côté de la Diette de *Francfort*? Si on l'a cru, ne s'eſt-on point fait illuſion? J'avoue que *Louïs XV.* devant faire campagne dans les *Païs-Bas*, il convenoit que l'Armée Royale fût belle & nombreuſe. Mais étoit-ce une raiſon pour ne pas tenir l'*Allemagne* en reſpect avec cent vingt mille hommes, & plus même, s'il eût été néceſſaire, pour aſſurer la réuſſite de ſes deſſeins? Si la *France* a été dans l'impuiſſance de faire cet effort, qu'eſt donc devenu ce fond prodigieux de Troupes qu'on lui donnoit à l'entrée de la campagne? On peut dire que la conduite de cette Couronne eſt des plus ſingulière, & qu'elle fait un contraſte frappant avec les principes qu'on devroit lui ſuppoſer, quand bien même elle les auroit laiſſé ignorer. Depuis plus d'un Siècle ſa politique a tout raporté au Syſtême d'abaiſſement de la *Maiſon d'Autriche*. Des millions d'hommes ont été immolés à à l'exécution & au ſoutien de ce Syſtême. Tout a concouru dans ces der-

derniers tems à le porter à ſa perfection: & dans le moment même où la *France* devroit frapper le coup déciſif, elle ne le fait pas, elle ſe manque à elle-même.

Il ne faut point le diſſimuler, l'élevation du *Grand-Duc* à la Dignité Impériale eſt un évènement autant préjudiciable aux intérêts de la *France*, qu'il eſt avantageux à la *Maiſon d'Autriche.* Quels équivalens cette Couronne a-t-elle à oppoſer? Une grande victoire à l'entrée d'une campagne, des Villes & des Citadelles emportées, le reſte de la *Flandre Autrichienne* conquis. Que peut-il y avoir de plus glorieux & de plus utile, me direz-vous? Tournez-vous du côté de la Reine de *Hongrie*, & conſidérez le Sceptre Impérial dans la main du Prince ſon Epoux. Je vous le demande, qui a-t-il de plus ſolide? N'eſt-ce pas une arme redoutable rendue à la *Maiſon d'Autriche?* Rappelez-vous les démêlés de *Rome* & de *Carthage.* La puiſſance de celle-ci abattue, il lui reſtoit encore une reſſource; c'étoit *Annibal. Rome* ne crut pas devoir la lui laiſſer. En bonne politi-

politique, non ſeulement il faut fermer à une Puiſſance Rivale toutes les voies poſſibles de ſe remettre d'un grand dommage, mais lui ôter même juſqu'à la lueur de l'eſpérance.

La *Maiſon d'Autriche* étoit deſcendue du Trône Impérial. Il ne faloit pas être fort habile pour penſer qu'en connoiſſant toute l'importance, elle deſiroit d'y remonter, & qu'éclairée ſur ſes intérêts elle ne négligeroit rien pour y réuſſir. Elle en avoit fait la tentative, mais infructueuſement, à la mort de *Charles VI.* La *France* n'a pas préſumé apparemment que ce mauvais ſuccès rebuteroit la Reine de *Hongrie*, & lui feroit perdre ſon objet de vue. Tout ce qu'on pouvoit ſe promettre, c'étoit que *Charles VII.* devant naturellement fournir une plus longue carrière qu'il n'a fait, *Sa Majeſté Hongroiſe* ne ſe verroit de longtems à portée d'ajouter à ſes titres celui d'*Impératrice.* Mais l'incertitude de la vie, l'inſtabilité des choſes humaines, en un mot diverſes circonſtances qu'il faloit ſuppoſer, & dont quelques-unes ſont arrivées, pouvant rendre à la Reine de *Hongrie* toutes

ſes

ſes eſpérances, il faloit que la *France* ſe fit un plan ſi raiſonné, ſi conſéquent, qu'il pût, dans tous les cas, oppoſer à cette Princeſſe des obſtacles invincibles. Ce plan étoit-il d'une ſi grande difficulté? dès que la baſe, ſur laquelle il devoit être fondé, étoit bien connue; je veux dire la néceſſité de tenir la *Maiſon d'Autriche* dans l'abaiſſement. Ce qui étoit eſſentiel à la mort de *Charles VI.* l'étoit-il moins à celle de *Charles VII*? L'excluſion du *Grand-Duc* étoit-elle moins dans un tems que dans l'autre un point fixe dont il ne faloit jamais s'écarter?

Il auroit été plus ſage, ce me ſemble, de s'en tenir à une ſimple défenſive en *Flandre*, que de s'expoſer par une trop grande infériorité en *Allemagne* au deſagrément de voir rentrer l'Empire dans la *Maiſon d'Autriche*. Il n'auroit pas été impoſſible d'empêcher l'Election du *Grand-Duc*; & je ne vois pas qu'il puiſſe être facile de la rendre nulle, même en faiſant la guerre à toute outrance. C'eſt d'ailleurs une extrémité que la *France* pouvoit s'éviter, en s'oppoſant avec des forces redoutables, & par les voies

les

les plus efficaces, à l'élevation de ce Prince. C'eſt une foible reſſource que les proteſtations du Roi de *Pruſſe* comme Electeur de *Brandebourg*, & de l'Electeur *Palatin*. On ne peut pas ſoutenir qu'elles forment aucune préſomption d'illégalité. On peut bien les regarder comme des actes conſervatoires rélatifs aux Droits & Privilèges de ces Princes, & encore plus à leurs Intérêts & à leurs Sentimens particuliers; mais elles ne peuvent préjudicier en rien aux autres Electeurs, ni porter atteinte à ce qu'ils ont librement & murement décidé.

La conduite que la *France* a tenue, a donc été abſolument contraire à ſes vrais intérêts & à ſon ſyſtême. L'avenir la rectifiera-t-il? ſur-tout ſi elle s'obſtine à ſoutenir par les armes la déclaration qu'elle a faite, ce dont, par honneur, elle ne peut guères ſe diſpenſer. Mais quel Prince, me direz-vous, la *France* pouvoit-elle porter à l'Empire? Soufrez que je vous réponde qu'il s'agiſſoit moins de procurer la Dignité Impériale à un Prince quel qu'il fût, que de faire l'impoſſible pour que le *Grand-Duc* ne l'obtînt

pas. C'étoit la ſeule choſe à laquelle il faloit s'attacher. Je ne ſaurois trop le répéter, à quoi ſervent des avantages qui, loin d'influer ſur le point principal, peuvent être regardés comme la ſeule cauſe de ce qu'on l'a manqué ? J'eſtime qu'en matière de Syſtême Politique, tout ce qui ne tend pas efficacement & le plus directement au ſuccès d'une grande & néceſſaire entrepriſe, eſt contre les vrais principes. Je ſuis &c.

A Berne ce 22 *Octobre* 1745.

V. LETTRE.

EN cherchant quelques notes que j'avois faites ſur la ſituation actuelle de l'*Europe*, j'ai trouvé, MONSIEUR, une Critique du Poëme ſur la *Bataille de Fontenoy*, par Mr. *de Voltaire*. Elle eſt d'un de mes Amis, qui me l'envoya dans le tems. Quoiqu'elle n'ait plus le mérite de la nouveauté, vous voudrez bien qu'elle m'acquite aujourd'hui avec vous. Tout ce qui con-

concerne Mr. *de Voltaire*, ſoit en bien, ſoit en mal, eſt ſi intéreſſant, qu'il n'eſt jamais trop tard d'en être inſtruit. D'ailleurs, le fond de cette Pièce a tant de connexité avec les Affaires préſentes, que je dois vous paroître excuſable ſi je la mets à la ſuite de mes précédentes Lettres. Je ſuis &c.

A Berne ce 29. Octobre 1745.

LETTRE *de Mr. De M***. à un de ſes Amis ſur le* Poëme de la Bataille de Fontenoy, *par* MR. DE VOLTAIRE, *huitième Edition.*

JE viens de lire, MONSIEUR, la huitième édition de la *Bataille de Fontenoy*. Oſerois-je dire que je n'en ſuis pas content, & que je trouve un peu étonnant qu'on ait marqué un ſi grand empreſſement pour ce Poëme, que Mr. *de Voltaire* ſe ſoit vu obligé d'en donner une huitième édition ? J'avoue que ces éditions ſi multipliées, & faites coup ſur coup, ſeroient un éloge non équivoque, s'il n'étoit pas à préſumer que le Public, guidé par l'intérêt qu'il a pris avec raiſon à la fameuſe *Journée de Fontenoy*, plein

de ſentimens d'admiration & d'amour pour le Roi, remué d'un côté par la joie qu'inſpire une grande & importante victoire, & de l'autre conſterné de la perte de tant de braves gens, n'a fait d'attention qu'aux choſes, & point du tout à la manière dont elles ſont raportées. Mr. *de Voltaire*, qu'on regarde en général comme le Prince du Parnaſſe *François*, n'avoit garde de laiſſer échaper une ſi belle occaſion de ſoutenir ce grand titre, *honneur* futur *de ſa mémoire*: il n'eſt queſtion que de ſavoir s'il l'a bien ſoutenu. Son Poëme eſt d'ailleurs la moindre marque qu'il pût donner de ſa reconnoiſſance à un Monarque, qui l'a comblé de graces, qui l'en a peut-être accablé.

Mr. *de Voltaire* fait autant de Héros des Officiers & des Soldats *François*. Je trouve qu'il leur rend juſtice. En effet il a falu une valeur héroïque pour vaincre des Ennemis braves, intrépides, & qui plus eſt ſupérieurs en nombre, dit-il dans ſa Préface. Il eſt d'une belle ame, en relevant la gloire des Vainqueurs, de ne pas diminuer celle des Vaincus, & de les repré-

repréſenter comme des Ennemis dignes de ceux pour qui la victoire s'eſt déclarée; en un mot, tels qu'ils ont été. Mais faut-il toujours encenſer Mr. *de Voltaire*, le regarder comme un Oracle, l'admirer, & n'oſer trouver rien à redire à ſes Ouvrages? Faut-il tranſmettre à la Poſtérité notre eſpèce d'idolâtrie, en évitant, ou en craignant de lui aprendre l'eſtime que, d'après notre jugement, elle doit faire du mérite de cet Illuſtre? Je n'examine point ſi c'eſt à juſte titre qu'on le met à côté de *Corneille*, de *Racine*, & de tant d'autres excellens Hommes. Je ne veux ni lui diſputer la place qu'on a bien voulu lui aſſigner, ni lui arracher les lauriers dont ſa tête eſt couronnée. Que d'autres s'efforcent de démontrer que ces couronnes ſont l'ouvrage de la dépravation du goût, & du ſacrifice que notre ſiècle a fait du ſolide & du vrai beau, au faux brillant des penſées, à la pointe, à l'emphaſe, & au ſtile embarraſſé, ſtile à la mode! Pour moi, je prends les choſes en l'état qu'elles ſont. Mr. *de Voltaire* eſt *contemplé* comme un très grand homme,

il eſt extraordinairement célèbre, ſes Ouvrages ſont admirés. Tout cela me fait craindre qu'un jour ſon autorité ne faſſe loi dans la République des Lettres, au point qu'on ſe perſuade faire de l'excellent, en ſe modelant, par exemple, ſur ſon Poëme de la *Bataille de Fontenoy*. Car voilà où tend le trop de vénération pour un grand nom. Je ſens autant que qui que ce ſoit tout le mérite de Mr. *de Voltaire*, & cependant je vais oſer le critiquer. L'entrepriſe eſt hardie, vous la trouverez ſans doute téméraire ; mais il eſt beau d'en tomber. J'entre en matière.

Vers 4. *Ses flots épouvantés.*

Depuis qu'avec raiſon on a reproché au grand *Racine* cette épithète, qu'il a employée en ce ſens dans le récit de la mort d'*Hippolite*, j'avois cru qu'il n'étoit permis qu'aux nouveaux débarqués du Parnaſſe de s'en ſervir. L'imagination la plus vive, la plus déréglée même, peut-elle ſe repréſenter des *flots* ſaiſis *d'épouvante*? Quoiqu'on diſe les *flots de la Mer*, Mr.

Mr. *de Voltaire* trouvera bon que je doute qu'on puiſſe, dans un Ouvrage d'*un ton ſérieux & ſévère*, ſe ſervir de *flots* pour peindre les eaux d'un Fleuve. *Ondes* étoit, je crois, le vrai terme; auſſi va-t-il l'employer tout à l'heure.

Son Dieu même en fureur, effrayé du paſſage Vs. 5 & 6.
Cédant à nos Aieux ſon ONDE *& ſon rivage.*

La fureur précède-t-elle l'effroi? Je n'en crois rien. Il me ſemble qu'on eſt d'autant moins effrayé qu'on eſt furieux. La fureur étouffe tout mouvement, tout ſentiment qui aproche de la crainte.

Cédant ſon onde, pour dire, ſans doute *abandonnant*. Si j'avois ſous la main les SYNONIMES FRANÇOIS, je chercherois *abandonner*, ou *céder*. Je crois que je trouverois que le prémier donne l'idée d'une action gênée, d'une volonté un peu ou beaucoup forcée, & que le ſecond a plus de rapport à ce qu'on fait de gré. Peut-être cette nuance de différence vous paroîtra-t-elle imperceptible, mais je la ſens. *Cédant* ne m'imprime point du tout l'idée d'un Dieu violenté; ce

qui eſt pourtant, ſi je ne me trompe, ce que Mr. *de Voltaire* veut faire entendre, en peignant la ſituation & les ſentimens du Dieu du *Rhin*, lors du fameux Paſſage de *Louïs XIV*.

Vs 11 & 12. *Quand des bras de l'Hymen s'élançant au Trépas Son Fils* . . . . . .

On dit bien s'élancer dans l'eau, dans la rue, mais non pas à l'eau, à la rue, ni conſéquemment au trépas. Mais quand même Mr. *de Voltaire* auroit pu écrire s'*élançant dans le trépas*, cette expreſſion, ainſi que celle dont il s'eſt ſervi, ſeroit à rejetter, par la raiſon que l'une & l'autre repréſentent Mr. *le Dauphin* courant à une mort certaine. Idée épouvantable, accablante, ce qu'aucun bon *François* ne pourroit ſoutenir! Je dis une mort certaine, parce que *s'élançant au trépas* porte avec ſoi quelque choſe de trop affirmatif, & qui, ſelon moi, annonce l'évènement le plus triſte & le plus effrayant. Il ſuffiſoit, pour nous faire trembler, de nous montrer ce Prince, dont les jours ſont ſi précieux, s'expoſant aux dangers. L'eſpérance de l'en voir ſortir ſain & ſauf, nous

nous auroit du moins ſoutenus. Mais de la façon dont Mr. *de Voltaire* s'exprime, il n'y a rien à eſpérer, tout eſt perdu. Pour prouver la juſteſſe de ma remarque, ſuppoſons quelqu'un qui ignore abſolument la *Bataille de Fontenoy*. Qu'on lui préſente à lire le Poeme de Mr. *de Voltaire*, *quand des bras de l'Hymen s'élançant au Trépas Son Fils*.... ce quelqu'un s'écriéra, Quoi le Fils du Roi, le *Dauphin* a été tué? Mr. *de Voltaire* devoit imaginer tous ſes Lecteurs dans cette ignorance que je ſuppoſe. Les grands Maîtres de l'Eloquence ont beaucoup parlé du *Décent* dans le diſcours. Peu de gens les comprennent, parce que ce *Décent* ſe ſent mieux qu'il ne peut s'exprimer. Il eſt tout de ſentiment.

Venez le contempler aux champs de Fontenoy. Vs. 15.

Que cette invitation eſt foible! N'eſt-ce point parce que *contempler* eſt un peu proſaïque?

Voyez ce fier Saxon qu'on croit né ſous ſa loi, Vs. 16.

Le dernier hémiſtiche de ce vers n'eſt rien moins que pompeux.

Vs. 17-20. *Maurice qui touchant à l'infernale rive,*
A rappellé pour lui ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour & de mourir vainqueur.

Voilà quatre vers magnifiques. Je voudrois ſeulement que Mr. *de Voltaire* ſe fût abſtenu de cette expreſſion, *touchant à l'infernale rive.* Elle n'a pas dû plaîre à Mr. le Maréchal Comte de *Saxe*, connoiſſant, comme il fait, la façon de penſer des *Catholiques-Romains* ſur le ſort de ceux qui meurent hors de leur Communion. C'eſt encore-là une faute contre ce *Décent* dont je viens de parler, avec cette différence que celle-ci eſt offenſante. Quand on ſe livre à toute ſon imagination, on ne penſe pas à tout.

Vs. 24. *Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.*

Si cela eût été, les Alliés n'auroient pas eu des *ſuccès*, dont Mr. *de Richelieu* vit *d'un œil prudent & ferme .... & la cauſe & le terme.* (*a*).

Noail-

(*a*) Voyez les Vers 175 & 176. p. 24.

Noailles, pour ſon Roi, plein d'un amour fidelle, Vs. 25,
Voit la France en ſon Maître, & ne regarde qu'elle. 26.

Belle fonction pour un Maréchal de *France* dans une bataille! Il auroit autant valu le repréſenter dans ſa tente, importunant le Ciel par des vœux ardens pour la victoire du Roi. Renvoyé au *Décent.*

Chacun porte la joie aux Guerriers qu'il commande. Vs. 33.

Eſt-ce donc-là le ſeul ſentiment que des Officiers-Généraux tâchent d'inſpirer au Soldat au moment d'une action, ſur-tout de l'importance de celle de *Fontenoy?*

Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence, Vs. 37,
Demandent que l'aurore & le péril commence. 38.

C'eſt annoncer que les *François* demandoient à aller à l'Ennemi; & il a paru au contraire, par leur manœuvre, que leur deſſein étoit de l'attendre.

Si on vouloit épiloguer, on pourroit dire que *dans celle du ſilence demandent.. que le péril commence*, ſignifie à la lettre, qu'ils le demandent ſi bas qu'on ne les entend point, ou plutôt qu'ils ne le

le demandent point du tout.

Vs. 43. *Le Batave..... dans l'Inde reſpecté.*

Ne l'eſt-il que-là?

Vs. 44. *Puiſſant par ſes travaux.....*

Quelle foible peinture de la puiſſance de la *République des Provinces-Unies*, de l'étendue de ſon Commerce, & du ſoin infatigable de ſes Habitans! On dit les *Travaux d'Hercule*, cette expreſſion eſt conſacrée. Mais il me ſemble que *Puiſſant par ſes travaux* préſente moins l'idée d'un Peuple dont les travaux aient quelque reſſemblance avec ceux d'*Hercule*, qu'avec ceux d'un *Portefaix* ou d'un *Manouvrier*. Auſſi l'hémiſtiche eſt-il bien lourd. Mr. *de Voltaire* l'auroit-il fait par malice?

Vs. 53. *..... des grandeurs de la France.*

On dit bien la grandeur d'un Etat, pour exprimer ſa force, ſa puiſſance & ſes triomphes, mais non pas *les grandeurs*. Employé au pluriel il ne dé-

désigne que des Honneurs, des Dignités &c.

. . . . . la valeur les conduit, Vs. 55,
La haine les anime, & l'espoir les séduit. 56.

N'auroit-il pas été plus vrai, & conséquemment mieux, de dire? *La haine les conduit, la valeur les anime.*

De l'Empire François l'indomptable Génie, Vs. 57,
Brave, auprès de son Roi..... 58,

On voit bien que ce n'est pas le *Roi du Génie*, mais le *Roi de l'Empire François.* Mais je demande si on peut dire le *Roi d'un Empire.* Les idées que nous donnent ces deux expressions peuvent-elles s'allier? Si l'on veut que ce soit le *Roi du Génie*, je demande encore si cela se peut dire. On entend par *Génie* une intelligence puissante qui peut protéger ou nuire. Qu'est-ce que c'est que le *Roi* de *cette Intelligence*?

Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour, Vs. 59,
Tous les Dieux allarmés sortent de leur séjour. 60.

Apparemment les Dieux des Montagnes, des Bois & des Fleuves. Remarquez-vous cette transposition? Il faut

faut être Mr. *de Voltaire* pour s'en permettre de pareilles.

Vs. 61, 62.

La Fortune s'enfuit, & voit avec colère
Que..... la valeur va tout faire.

Elle ne s'enfuit ſans doute, que parce qu'elle s'eſt apperçue que la valeur va tout faire. Il faloit donc nous inſtruire de ce qu'elle a vu, avant que de nous dire qu'elle s'enfuit. On auroit pu éviter cette faute, en mettant, *La fortune s'enfuit voyant avec colère que....* Le vers auroit peut-être été moins ſonore, mais on auroit parlé dans les règles.

Vs. 63, 64.

Le brave Cumberland. . . . . .
A déjà diſpoſé ſes bataillons hardis.

L'Auteur oublie qu'il vient de dire huit vers plus haut, *Tous marchent contre nous*, ce qui emporte néceſſairement la diſpoſition, & l'ordonnance des bataillons qu'il fait faire ici. Ces deux vers peuvent donc être regardés comme chevilles. Mais j'oublie moi-même qu'il faloit citer le nom de Mr. le Duc de *Cumberland avec l'éloge* dû *à ſa ma-*

magnanimité; & effectivement il étoit tems de le faire.

Tels ne parurent point aux rives du Scamandre, Vs. 65-
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrus mit en cendre, 68.
Ces antiques Héros qui montés ſur un char,
Combattoient en déſordre & marchoient au hazard.

Des Héros qui combattent en déſordre & qui marchent au hazard ſont-ils des Héros? Peut-on dans le même ſujet concevoir l'idée d'un Héros, & en même tems celle d'un Guerrier qui ignore l'Art de la Guerre? Cela fait une image ridicule. Je ne ſai au reſte ſi Mr. *de Voltaire* me pardonnera de faire marcher ſes antiques Héros avant de les faire combattre.

Tels ſon rival & lui prudens avec courage, Vs. 70-
. . . . . 72.
L'un vers l'autre avancés s'admirent de plus près.

Dit-on bien prudens avec courage pour déſigner des Princes, ou des Hommes dont la valeur eſt guidée par la prudence?

Ceci termine au reſte deux comparaiſons étalées en huit vers pompeux,

peux, que je trouve de véritable crême fouettée. C'eſt de ce ſtile à la mode, dont je vous ai parlé ci-deſſus.

Vs. 77. *S'avance vers nos rangs la profonde colonne.*

Je crois que pour bien exprimer la marche de cette formidable Colonne *Angloiſe*, dont on parle ici pour la prémière fois, il auroit falu dire *une* épaiſſe Colonne. J'entends qu'*une* eût été plus grand, plus énergique que *la*. Je laiſſe à Mr. *de Voltaire* le choix de l'épithète. Perſonne n'y eſt ſi heureux que lui.

Vs. 87. *Le François dont Maurice a gouverné l'ardeur.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que gouverner l'ardeur d'une Troupe, ou d'une Armée?

Vs. 88. *A ſon poſte attaché joint l'art à la valeur.*

Que ſignifie ce vers? je ne l'entends en vérité pas. Ce ſoldat qui garde ſon poſte, & qui cependant uſe des reſſources de l'art & montre de la valeur, tout cela, exprimé comme il l'eſt dans ce vers, ne vous paroit-il pas du ſtile à la mode? Si on prioit Mr.

Mr. *de Voltaire* de développer les différentes actions que ce vers renferme, je penſe qu'on trouveroit qu'il n'entend guères la Tactique.

Sous le fer expirans . . . . . Vs. 92.
Pouſſent les derniers cris . . . . . 93.

Des gens qui expirent ſont-ils en état de crier? On a voulu mettre ſoupire, me direz-vous. Ah! je vous entends à préſent. Ce mot peint en effet des gens expirans.

Grammont dans l'Eliſée . . . . . Vs. 95.

Voici la juſtification de ma remarque ſur le vers 17. à propos d'*infernale rive*. Peſez bien la différence du ſort de *Maurice* & de *Grammont*. Celui-ci va dans l'*Eliſée*, l'autre touche à l'*infernale rive*. Tout cela faute de connoître le *Décent*.

Ce ſeroit peut-être trop s'attacher à la vetille, que de relever la mépriſe de Mr. *de Voltaire* ſur la *Théologie Payenne*, laquelle enſeignoit que les ames des Morts reſtoient errantes ſur les bords du fameux Fleuve de l'Enfer, ſans pouvoir être admiſes dans la

fatale barque, juſqu'à ce que leurs corps eûſſent reçu la ſépulture. Par conſéquent l'ame de *Grammont*, dont le corps étant aſſurément encore giſant ſur la Terre au moment dont parle Mr. *de Voltaire*, n'avoit pas pu être reçue dans l'Eliſée.

Vs. 98. *Ce Sceptre des Guerriers, honneur de ſa mémoire?*

Il a dû paroître nouveau à bien des gens qu'un Bâton de Maréchal de *France* ſoit appellé l'*honneur de la mémoire* d'un Officier. L'uſage adoptera-t-il cette manière de parler? J'en ſuis inquiet.

Je paſſe cette longue kyrielle de *morts*, de *bleſſés*, de *Chefs indomtés mourans ſous le glaive & le feu.* Il y auroit bien quelque choſe à dire; mais en vérité je ne finirois pas, ſi je voulois relever tout ce qui me paroit mériter de l'être.

Vs. 124. *Combien de jours brillans éclipſés à l'aurore!*

Ne faudroit-il point dire à leur aurore?

Vs. 140. *Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France.*

Re-

Remarquez encore ici *les grandeurs de la France.*

Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance, Vs. 148
. . . . . *qui le fer à la main* –150.
A travers les mourans s'ouvre une large chemin.

Je n'étois pas à la bataille de *Fontenoy*, mais je parierois bien que cet *épais bataillon*, qui eſt ſans doute cette groſſe Colonne *Angloiſe*, ne fit point ſon attaque l'épée a la main, mais bien la bayonette au bout du fuſil; autrement il n'auroit pas eu beau jeu. Si Mr. *de Voltaire* dit que *fer* ſignifie bayonnette, je lui demanderai comment, en cas que les noms de l'armure d'aujourd'hui vinſſent à ſe perdre, (ce qui pourroit nous arriver auſſi-bien qu'aux Anciens) comment, dis-je, la Poſtérité entendra l'expreſſion de *fer à la main?* Je me flate que cette queſtion ne lui déplaira pas. Il verra bien que je penſe que ſes vers pourroient ſurvivre aux noms des armes dont on ſe ſert aujourd'hui. Cela ſuppoſé, ils vivroient longtems.

Paroiſſez vieux ſoldats, dont les bras éprouvés Vs. 165,
Lancent de loin la mort . . . . . 166.

Quelle expreſſion pour déſigner des Carabiniers qui tirent bien? *Eprouvés*, quelle heureuſe épithète pour rendre toute l'adreſſe du Tireur, & la juſteſſe de la mire?

Vs. 167. *Venez vaillante Elite . . . . .*

Voilà peut-être la prémière fois qu'on voit une épithète à *Elite*. Autrefois quand nos Maîtres diſoient *Elite*, ils comptoient avoir tout dit, mais ils n'en ſavoient apparemment pas tant que Mr. *de Voltaire*. Ces fineſſes de Langage leur échappoient.

Vs. 179–182.
D'un rempart de gazon foible & promte barière,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerrière,
La Marke, Lavauguion, Choiſeuil d'un même effort
Arrêtent une Armée & repouſſent la mort.

Promte barière pour dire un retranchement fait à la hâte en préſence de l'Ennemi, remarquez bien cette manière de parler, & dites hardiment une promte maiſon, pour une maiſon conſtruite en peu de tems; un Poëme promt &c.

Arrêtent une armée. Ces mots font une

une grande & belle image, qui ſe trouve bien affoiblie par ceux qui ſuivent, *Arrêtent une armée*, c'étoit tout dire.

D'Argenſon qu'enflammoient les regards de ſon Père. Vs. 183.

Ne trouvez-vous pas que la préſence de ce *Père* eſt moins que rien en comparaiſon de celle du *Roi*, du danger que couroit ſa Perſonne Sacrée, de la gloire de l'Etat, & de l'exemple de tant de braves gens? Si Mr. *de Voltaire* a mis ce vers pour aprendre à la Poſtérité que Mr. *d'Argenſon* le Père, quoique diſpenſé par état de s'expoſer au feu, y étoit, il pouvoit chercher une autre tournure pour immortaliſer ce Miniſtre, & ne pas attribuer une grande partie de la bravoure du Fils aux regards du Père, qui ſelon moi figurent aſſez mal avec les grands objets qui ſont enſuite.

Cette maſſe de feu qui ſemble impénétrable. Vs. 187.

Ce n'eſt plus un *Epais bataillon qui le fer à la main s'ouvre un large chemin,*

mais un corps armé comme il doit l'être, une maſſe de feu en un mot; & cela eſt bien, parce qu'il eſt vrai. En effet, on dit qu'on n'a jamais vu un feu ſi vif, ſi égal, ni ſi continu.

Vs. 200. *Monaco perd ſon ſang, & l'Amour en ſoupire.*

L'Amour en ſoupire, cela eſt bien léger, ce me ſemble, pour un Ouvrage ſi ſérieux & pour un accident affligeant. Pourquoi n'en pleure-t-il pas? *Monaco* le mérite bien.

Vs. 220. *Que les François ſont grands quand leur Maître les guide!*

Voilà un beau vers, & une image complette.

Vs. 221. *Ils l'aiment, ils vaincront, leur Père eſt avec eux.*

La fin de ce vers ſoutient mal la majeſté du vers précédent. Cette oppoſition de *Maître* & de *Père* fait un petit effet.

Vs. 226. *L'Eſcaut fuit, la Mer gronde. . . . . .*

J'ai beau examiner la Carte, je n'y vois

vois point la Mer aux environs du champ de bataille ; je la trouve à vingt lieues delà. Mais à propos de quoi la Mer gronde t-elle ? *La Terre au loin mugit, l'Eſcaut fuit, la Mer gronde, le Ciel* s'obſcurcit. Voyez-vous comme cela eſt brillanté ?

Sur un nuage épais que des antres de l'Ourſe Vs. 227-
Les vents affreux du Nord apportent dans leur 229.
courſe,
Les Vainqueurs des Valois deſcendent en courroux.

Qu'étoit-il beſoin de tant d'emphaſe, de ces *antres de l'Ourſe*, & de ces *vents qui apportent un nuage dans leur courſe*, pour nous dire que les *Anglois* ambitieux de vaincre ſe réforment & reviennent à la charge? La *courſe des vents* ſur-tout, cela eſt aſſez joli.

Anglais, vous que la paix ſembloit ſeule allarmer, Vs. 233;
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer. 234.

Se venger d'un Héros parce qu'il aime la paix ! en vérité Mr. *de Voltaire* n'y penſe pas. Les diſpoſitions pacifiques d'un Prince ne doivent ni ne peuvent porter à s'en venger ; & je

ſuis perſuadé, avec nombre de gens très ſenſés, que les *Anglois* ſont bien éloignés d'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu généreux.

Vs. 248-250. *Mille cris redoublés dans les airs font entendre,*
Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort;
C'en eſt fait, & l'Anglais craint Louïs & la mort.

C'en eſt fait annonce que l'*Anglois* eſt défait, & prend la fuite. Ainſi il faloit dire *fuit Louïs & la mort*, d'autant plus que *Louïs* n'eſt point un Vainqueur cruel, ni conſéquemment à craindre.

Vs. 251, 252. *Allez, brave d'Eſtrée, achevez cet ouvrage,*
Ramenez ces vaincus . . . . . .

Ramenez ces vaincus, mauvaiſe manière de parler, pour dire pourſuivre les fuyards, & faire des priſonniers. Ramener des vaincus préſente l'image de ſoldats rompus qu'on rallie & qu'on remène au combat. Il y a plus. En ſe prêtant au ſens de Mr. *de Voltaire*, *Ramenez* ſuppoſe qu'ils avoient déjà été amenés par le brave d'*Eſtrée*, & qu'ils s'étoient échappés. De combien de fautes

fautes un mot mal employé n'eſt-il pas la ſource ?

Toujours prêt, toujours promt, de pié ferme, en courant. Vs. 257.

De pié ferme, pourroit peut-être déſigner que les Dragons combattent à pié, mais *en courant* ne déſigne aſſurément pas qu'ils combattent auſſi à cheval. *De pié ferme, en courant*, ſignifient à la lettre que les Dragons combattent quelquefois ſans s'ébranler, quelquefois en ſe précipitant de pleine courſe ſur l'Ennemi. Mr. *de Voltaire* n'eſt pas toujours heureux dans ſes peintures.

C'eſt ainſi que l'on voit dans les champs des Numides, Vs. 259–
Différemment armés des Chaſſeurs intrépides; 267.
Les Courſiers écumans franchiſſent les guérêts,
On gravit ſur les monts, on borde les forêts;
L'un attend, l'autre vole, & de ſang ſont trempées
Les lances, les épieux, les fléches, les épées;
Les Léopards ſanglans percés de coups divers
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Voilà neuf beaux vers, voilà une belle peinture d'une pourſuite. *Les Léo-*

pards ſanglans pour déſigner les *Anglois*, rien n'eſt mieux. Cette tirade m'enchante. Mais je ne ſuis pas ébloui au point de n'y pas appercevoir quelques fautes. Par exemple, *ces chaſſeurs différemment armés* déſignent ſans doute différens corps diſtingués par la nature & l'eſpèce de leur armure qui pourſuivent les fuyards, cependant quatre vers plus haut je ne vois que des Dragons à la pourſuite. Je doute que ce qui eſt dit dans cette belle comparaiſon puiſſe ſupléer.

Vs 273, 274. *Ces foudres ennemis contre nous dirigés,*
Nous lanceront les traits que leurs mains ont forgés.

A quoi ſe rapportent *leurs mains*? Eſt-ce à *ces foudres*? Qui peut imaginer des foudres avec des mains? Je croirois plutôt que c'eſt à *ennemis*, ſi ce mot n'étoit pas-là comme épithète, pour dire des foudres deſtructeurs, mortifères, ſi j'oſe me ſervir de ce mot.

Les traits pour peindre des boulets de canon, je le paſſe.

Vs. 276. *Du Batave indécis la barrière & l'aſyle.*

Tournay eſt bien une des Villes de la

la Barrière, mais où Mr. *de Voltaire* a-t-il pris qu'il ſoit l'*aſile* des *Hollandois*? Leur République ſeroit réduite bien bas, ſi cela étoit. Mais il faloit une rime à *Ville*, me direz-vous. A cela je répons, Que Mr. *de Voltaire* n'écrivoit-il en vers blancs? lui qui en fait tant de cas, & qui élève ſi haut, quelque part, la ſageſſe des *Anglois* qui s'en ſervent. Il auroit fait moins de fautes, & nous aurions été plus contens.

Peuples, ne penſez point que ce jour de victoire Vs. 279,
Soit aſſez pour Louïs, & ſuffiſe à ſa gloire. 280.

Ne vous attendez-vous pas à de nouveaux combats & à de nouveaux triomphes? Continuez votre lecture, & vous ſerez bien étonné de voir que ce début, qui annonce tant d'ambition, n'eſt-là que pour donner plus d'éclat à la modération du *Roi* & à ſa généroſité envers les Vaincus. Voilà pourtant l'idole du Parterre *François*.

C'eſt peu que le front calme, & la mort dans les Vs. 281,
mains, 282.
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins.

Le front calme, les yeux ſereins,

IDEM

IDEM PER IDEM. Mais ce qui me choque, c'eſt que ces vers me préſentent un Prince qui donne la mort de ſang froid, un Monarque inhumain, barbare, familiariſé avec le ſang, & cruel de la cruauté des *Nérons*. Eſt-ce-là le portrait de *Louïs XV.* ſi bon, ſi débonnaire, ſi tendre? Voilà les indécences de Mr. *de Voltaire*. Son Poëme en eſt farci. Je ne peux, quelque effort que je faſſe, convenir que ces deux vers peignent la tranquilité d'ame, & la préſence d'eſprit du Roi dans la chaleur du combat.

Les quarante derniers vers ſont d'autant plus beaux, qu'ils ſont naturels. Rien n'y eſt forcé. Les images y ſont vraies & touchantes.

Le Monarque eſt un Homme, & le Vainqueur un Père;
Ces Captifs tout ſanglans, portés par nos ſoldats.

Et les cinq vers ſuivans.

Quel farouche Ennemi peut n'aimer pas mon Roi?
Déjà Vienne ſe tait, déjà Londres l'admire;
Ce titre auguſte & ſaint de Sacrificateur &c.

Pourquoi toute la Pièce n'eſt-elle pas

pas ſur ce ton? Ces quarante vers ſont peut-être ceux qui ont le moins couté à Mr. *de Voltaire.* La raiſon en eſt, qu'il a ſuivi la nature, guide ſûr & fidèle, dont une imagination échaufée s'écarte d'autant plus qu'elle fait plus d'effort pour ne pas s'en éloigner. Il y a dans cette fin pluſieurs vers dignes de *Corneille*, de *Racine*, & de *Boileau.*

Mr. *de Voltaire* me permettra pourtant de douter qu'on diſe bien de *tendres bienfaits*; *la courſe de ces jours*, en parlant de la vie du Roi, &c. Je ſuis, &c.

Ce 27. Juillet 1745.

VI. LETTRE

LE célèbre *Grotius*, MONSIEUR, a ſavamment traité du *Droit des Gens.* Juſqu'à ce Grand-homme, cette matière, qui intéreſſe ſi fort toutes les Nations, avoit été aſſez ignorée, mais il ne l'a pas épuiſée. Les conjonctures préſentes m'ont fait penſer à une queſtion qui ne vous paroîtra peut-être pas

pas tout-à-fait inutile, & qui ſelon moi fait partie de ce qu'on appelle *Droit des Gens*. Il s'agit de ſavoir, *Si un Souverain peut, ſans donner atteinte à une neutralité qu'il a ſignée, prendre le commandement d'une Armée deſtinée contre un Prince vis-à-vis duquel il eſt neutre, ou contre les Alliés de ce Prince?* En un mot, un Souverain neutre peut-il ſervir de ſa perſonne contre la Puiſſance avec laquelle il a contracté?

Les Nations ſont indépendantes les unes des autres. Aucun Peuple n'a l'autorité d'impoſer des loix à ſes Voiſins, à moins qu'il ne l'ait acquiſe par leur libre & volontaire acceptation, par ceſſion, échange, dédommagement, ou droit de conquête. Mais tous les Hommes étant liés entre eux par des beſoins réciproques & par des intérêts communs à toute l'Eſpèce Humaine, ils ont été obligés de convenir de certaines maximes, qu'on a jugées néceſſaires pour le Bien général. Ces maximes univerſellement reçues, parce qu'elles ſont fondées ſur l'Equité & la Raiſon, conſtituent ce qu'on entend ordinairement par le *Droit des Gens*. Elles ſont d'obligation étroi-

étroite. On ne peut, ſans violer la juſtice, & ſans renoncer à toutes les lumières naturelles, ni en détourner le ſens, ni les éluder, ni y contrevenir, de quelque manière & ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

Une neutralité eſt une de ces maximes adoptées par tous les Peuples. Je la définis une convention, une promeſſe de ne ſe point immiſcer directement, ou indirectement, dans une guerre étrangère. Elle emporte l'excluſion formelle de toute aide, de tout ſecours d'hommes, d'argent & de munitions, & de toute eſpèce de protection pour un Parti préférablement à l'autre. Permettre à l'un un Commerce ouvert, l'entrée libre dans ſes Ports ou dans ſes Places, des paſſages de Troupes, ou de ce qui peut concerner le Service militaire; lui acorder la faculté de faire des levées de Gens de guerre, ou des enlèvemens de vivres, de fourages, d'armes, d'attirails de guerre, ou de quoi que ce ſoit, même en payant; laiſſer faire pour lui des négociations de Banque & des remiſes de place en place, ou toute autre correſpondance; ſoufrir qu'on

qu'on paſſe à ſon ſervice comme Volontaire, ou en telle autre qualité que ce puiſſe être, & refuſer ces facilités à l'autre Parti, ou chercher à s'en dispenſer en tout ou partie, c'eſt enfraindre la neutralité, parce que c'eſt aller contre ſes engagemens, & agir au préjudice de l'un à l'avantage de l'autre. Un pareil procédé ne pourroit, en aucune manière, ſe juſtifier, fût-ce même par les liens les plus ſacrés entre les hommes. Bien plus, je ne croirois pas qu'on pût s'entre-mettre auprès d'une Puiſſance tierce pour l'un des Etats en guerre plutôt que pour l'autre, quand bien même il ne s'agiroit que de ſimples bons offices.

Les obligations d'une neutralité s'étendent, comme vous voyez, fort loin. Il eſt difficile de ne s'y pas méprendre. C'eſt une matière ſi délicate, qu'il eſt néceſſaire d'examiner bien ſcrupuleuſement ce qu'il eſt permis, ou non, de faire. Mais ſi on conſidère quels peuvent être les motifs capables de déterminer un Souverain à embraſſer une neutralité, il paroîtra encore moins excuſable, s'il donne lieu à le ſoupçonner de ne la pas obſerver

ſerver à toute rigueur. Ces motifs ſont les liaiſons du ſang, ou l'amour de la paix, ou la crainte d'être la victime de Puiſſances de beaucoup ſupérieures, ou la conſidération des avantages réſultans du commerce & de la bonne intelligence avec ces Puiſſances. Dans tous ces cas la nature des engagemens, & celle des intérêts, ou de la poſition, exigent les plus grands ménagemens. Manquer aux plus petits égards, c'eſt s'expoſer au moins à des juſtifications, qui le plus ſouvent ne ſervent qu'à augmenter les ſoupçons.

Mais ſi un Souverain neutre accepte, ou prend le commandement d'une Armée deſtinée à agir hoſtilement contre une Puiſſance avec laquelle il s'eſt engagé à la neutralité, ou contre ſes Alliés, comment pourra-t-il ſe ſauver du reproche de rompre la neutralité ? Toute eſpèce d'aſſiſtance étant interdite, il ne peut, dans l'exacte équité, fournir celle de ſa Perſonne. Il eſt indubitable que, de ſon conſentement, aucun de ſes Sujets ne peut, du jour de la ſignature du Traité, porter les armes contre la Puiſſance contractante, ou ſes Alliés, & qu'il

doit les rappeller auſſitôt qu'il en a connoiſſance. A plus forte raiſon faut-il convenir qu'il ne doit perſonnellement agir, ni ſervir, ni donner aide & conſeil, en quelque ſorte & manière que ce puiſſe être. Pourquoi? C'eſt qu'il eſt Partie contractante, liée & obligée nommément, de ſa pleine ſcience & volonté; & que s'il a entendu engager tout ce qui eſt ſous ſes loix, & même juſqu'aux choſes inanimées, ce qui ne peut être révoqué en doute, ſa Perſonne, objet bien plus précieux & d'un tout autre poids, eſt cenſée compriſe dans le Traité.

Suppoſons que ce Prince neutre ſoit le plus grand Capitaine de ſon ſiècle, & le plus heureux. Sur ſes pas une Armée marche à une victoire certaine. Son nom ſeul inſpire le courage au parti pour lequel il eſt, & l'ôte au parti contraire. Son exemple en entraîne d'autres. Quels avantages ne procurera pas d'un côté la préſence de ce Prince? Quelles pertes ne cauſera-t-elle pas de l'autre? Vous ne diſconviendrez peut-être pas qu'en ce cas la neutralité ſe-

roit

ſoit rompue, parce qu'apparemment le procédé de ce Prince vous paroit ſujet à de terribles ſuites. Il ne s'agit donc que du plus ou du moins. Mais que la neutralité ſoit enfrainte un peu ou beaucoup, n'eſt-ce pas toujours aller contre les engagemens, choquer les règles de l'Equité & de la Bonne-foi, & par conſéquent violer le *Droit des Gens*?

Vous me direz, ſans doute, que je ſuis bien ſévère. Je ne m'en défends pas. Plût au Ciel que tous les Souverains le fûſſent autant que moi, & qu'ils miſſent toutes leurs actions, & même leurs deſſeins, dans la balance de la Juſtice? Je pouſſe la rigidité au point d'être perſuadé qu'il n'eſt pas permis à un Souverain neutre, dans la vue de ſe procurer une augmentation de puiſſance, ou de ſe la ménager, de donner atteinte à ſa neutralité, ſi préalablement il ne l'a expreſſément révoquée. Je ſuis &c.

A Berne ce 5. Novembre 1745.

VII. LETTRE.

QUoiqu'il ſoit aſſez difficile, comme je vous l'ai déjà marqué, MONSIEUR, de tirer des conjectures juſtes pour l'avenir, je ne le crois cependant pas impoſſible. On a beau dire qu'il eſt impénétrable, cet avenir, je ſuis perſuadé qu'on en peut juger par ce qui le précède. Les évènemens ſont liés les uns aux autres. Leur incertitude n'exclud point leur poſſibilité, ni, par conſéquent, la Science des Conjectures. La Providence Divine ſe réſerve, il eſt vrai, le droit de diſpoſer, mais elle nous a laiſſé le mérite de prévoir. Par une étude ſuivie de ce qu'on appelle *Fortune*, par une combinaiſon exacte des circonſtances, on peut quelquefois conjecturer ſi juſte, qu'il ſemble qu'on ait prévu. Je conviendrai pourtant que les Spéculations Politiques ne portent ordinairement que ſur des probabilités, mais en méritent-elles moins qu'on y ait égard? & eſt-ce une

raiſon

raiſon pour trouver mauvais qu'un homme, accoutumé à réfléchir, & fortement occupé de l'état préſent de l'*Europe*, s'aplique à rechercher quelles pourront en être les ſuites? Heureuſement vous penſez tout autrement. D'ailleurs mes réflexions ne ſont que des ébauches que je ſerois charmé de voir perfectionner par de plus habiles que moi. Trop heureux! qu'elles vous plaiſent telles qu'elles ſont.

On parle de-nouveau d'un Congrès; ce bruit ne me paroit pas ſans fondement. Je ne ſerois point étonné que les Puiſſances belligérantes laſſes de la guerre, fléau onéreux même au Parti que la Fortune traite le mieux, penſâſſent ſérieuſement à la terminer. La difficulté eſt de parvenir à faire une Paix ſolide & avantageuſe aux unes & aux autres. Les intérêts ſont ſi oppoſés, qu'il n'eſt pas aiſé de les concilier. Qui eſt-ce qui voudra perdre? Qui eſt-ce qui ſe déterminera généreuſement à rendre? Comment arranger les différentes prétentions qu'on a formées à la Succeſſion de l'Empereur *Charles VI*? Et quand cela ſe pourroit, comment faire cadrer

ces arrangemens avec la *Pragmatique Sanction* de 1713? Laiſſera-t-on ſubſiſter l'ordre de ſuccéder qu'elle a établi, & qui a été preſque univerſellement garanti, ou le renverſera-t-on? La Reine de *Hongrie* peut-elle ſe prêter à des ajuſtemens contraires à ſes intérêts, aux volontés de ſon Père, & aux déclarations autentiques qu'elle-même a faites de n'y donner ni ſouffrir aucune atteinte? J'entends qu'on dit que *Sa Majeſté Hongroiſe* n'a point eu d'égard à ces déclarations, quand elle a cédé au Roi de *Pruſſe* la plus grande partie de la *Siléſie*. Mais qu'on faſſe attention que cette Province étoit déjà conquiſe par *Sa Majeſté Pruſſienne*; qu'il faloit arrêter des progrès qui pouvoient aller plus loin, & rompre ſur-tout une trame ourdie pour la ruine de la *Maiſon d'Autriche*; que céder par un Traité des Etats déjà perdus, c'eſt plutôt avouer l'impuiſſance où on eſt de les recouvrer, que contrevenir aux diſpoſitions qui ont réglé la manière de ſuccéder à ces Etats; qu'en un mot ces diſpoſitions n'ont pu rien ſtatuer ſur les cas forcés, par exemple, ſur le droit de conquête.

On

On objectera ſans doute qu'en partant de ce principe, la Paix ſeroit d'autant plus aiſée à faire, que la Reine de *Hongrie* pourroit, ſans donner atteinte à la *Pragmatique Sanction*, céder les Païs conquis ſur elle par la *France* & ſes Alliés, puiſque ce ſeroit pareillement un cas forcé. Cette conſéquence ſeroit indubitable, ſi les intérêts de la *Maiſon d'Autriche* & ceux de ſes Alliés ne s'oppoſoient pas à cette ceſſion. En ſuppoſant que la Paix ſe propoſât ſur ce pié cet Hiver, quelle brêche à la puiſſance de la Reine de *Hongrie*! Quel affoibliſſement s'il faloit qu'il lui en coutât la *Flandre Autrichienne*, & tout ce qu'elle a perdu en *Italie*! On conviendra qu'il n'y a pas de parallèle entre le ſacrifice qu'elle a cru devoir faire d'une ſeule Province telle que la *Siléſie*, & celui qu'on prétendroit qu'elle fit pour une Paix actuelle.

Mais quand bien même *Sa Majeſté Hongroiſe* ſe détermineroit à ces ceſſions, ce qui eſt contre toute vraiſemblance, de quel œil ſes Alliés les verroient-ils? L'*Angleterre*, qui s'eſt diſtinguée ſi généreuſement pour le

ſoutien de cette Princeſſe, la *Hollande* qui de ſon côté y a tant contribué, y ſouscriroient-elles? La conſidération de l'*Equilibre* à part, ſeroit-il de leur intéret de ſoufrir que la *France* fût en poſſeſſion de la *Flandre Autrichienne*, & qu'une nouvelle Branche de la *Maiſon de Bourbon* prît racine en *Italie*? Les ſommes immenſes que la *Maiſon d'Autriche* doit à ces deux Puiſſances, leur permettroient-elles de ſe prêter à des arrangemens, qui, en leur enlevant une partie de leur hypothèque, diminueroient ſi conſidérablement leur Privilège? Que deviendront les *Barrières*? Que n'auroit-on point à craindre pour le *Brabant*? Quelles ſuretés la *République des Provinces-Unies* trouveroit-elle pour l'avenir contre les entrepriſes d'une Puiſſance auſſi redoutable que la *France*, & à portée ſur le moindre prétexte d'entrer chez elle? Ou tous les équivalens qu'on pourroit donner à l'*Angleterre* & à la *Hollande*? Les Electeurs de *Saxe* & de *Bavière* verroient-ils tranquilement des démembremens contraires à leurs intérêts & aux prétendus droits de leurs Maiſons ſur la

Suc-

Succeſſion Impériale? Comment traiteroit-on le Roi de *Sardaigne*? Pourroit-on mettre à l'écart ſes prétentions ſur le *Milanez*? La Reine de *Hongie* & l'*Angleterre* oublieroient-elles le *Traité de Vorms*? ce Traité qui a mis les armes à la main de *Sa Majeſté Sardinoiſe*, dans l'eſpérance qu'on la feroit jouir des avantages auxquels on s'eſt engagé vis-à-vis d'Elle!! Le Roi de *Pruſſe* ſera-t-il aſſez deſintéreſſé pour ſe contenter qu'on lui garantiſſe la paiſible poſſeſſion de la *Siléſie*, & une paix ſtable avec la Cour de *Dreſde*? Quels dédommagemens donner à *Sa Majeſté Hongroiſe*? Trouveroit-on que le *Sceptre Impérial* rentré dans ſa *Maiſon* en fût un ſuffiſant, & capable de contrebalancer de ſi grands ſacrifices? Ou la *France* & l'*Eſpagne* jugeroient-elles devoir en outre indemniſer la *Maiſon d'Autriche*, en l'acquitant en tout ou en partie de ce qu'elle doit à l'*Angleterre* & à la *Hollande*? En tout? l'objet eſt effrayant. En partie? à quoi la fixer? Quelle proportion concevoir entre l'abandon de tant d'Etats, & de leurs grands revenus, & une ſomme une fois payée, quel-

le qu'elle ſoit? Mais je veux que tous ces arrangemens puiſſent avoir lieu, la Paix ſe feroit donc entièrement aux dépens de la Reine de *Hongrie*, la ruine de la puiſſance de ſa *Maiſon*, & pour l'élevation & l'augmentation de la *Maiſon de Bourbon*? Qui ne voit pas que ce projet n'eſt pas propoſable? quand bien même les Puiſſances armées contre *Sa Majeſté Hongroiſe* admettroient pour préalable de reconnoître l'*Empereur* & d'abandonner le *Prétendant*. Une Paix ne peut être ſolide, qu'autant que les Contractans y trouvent un avantage réciproque. En ſeroit-ce un bien réel, & de quelque conſidération pour la *Maiſon d'Autriche*, que la reconnoiſſance de l'*Empereur* par la *France* & ſes Alliés? Au fond, qu'importe cette reconnoiſſance à la *Maiſon Impériale?* En règnera-t-elle moins en *Allemagne*? Le bien de la Paix peut bien faire mettre cette reconnoiſſance dans la balance, mais pour la tenir dans une eſpèce d'équilibre, il faudroit quelque choſe de plus ſolide.

Pourquoi voudroit-on que la Reine de *Hongrie* achetât la Paix? Ses affaires ſont-elles déſeſpérées? J'avoue qu'elle

qu'elle a beaucoup perdu cette campagne. Mais le *Grand-Duc* a été élu *Empereur*. Cet évènement heureux, auquel *Sa Majeſté Hongroiſe* ne s'attendoit vraiſemblablement pas, peu de tems même avant qu'il ſoit arrivé, eſt tout propre à rétablir ſes affaires. Que dis-je! c'eſt une nouvelle ſource de puiſſance & d'affermiſſement, c'eſt le plus grand coup qui pût arriver à la *Maiſon d'Autriche*, mais en même tems je le regarde comme un ſurcroît d'obſtacles à la Paix.

Il n'eſt pas à préſumer que la *France*, obſtinée juſqu'à préſent à traiter l'Election du *Grand-Duc* d'illégale, change ſitôt de ſentiment. Il eſt à croire que, Maîtreſſe du reſte de la *Flandre Autrichienne*, elle ſe fera de l'élevation du *Grand-Duc*, malgré ſes proteſtations, à la *Dignité Impériale*, une raiſon pour vouloir garder ſes conquêtes; ou que ſi elle les rend par un Traité de Paix, ce ne ſera qu'en y trouvant, outre l'établiſſement de *Dom Philippe*, des avantages conſidérables pour elle-même. On peut même conjecturer que ſans cela elle ne conſentira jamais à reconnoître l'*Empereur*.

C'a

C'a été-là vraiſemblablement les vues de la *Cour de Verſailles*, en s'attachant à faire des conquêtes dans les *Païs-Bas*. On ne peut pas douter qu'elle n'ait bien vu que c'étoit s'éloigner de ſon but principal, mais qu'en revanche elle n'ait regardé ces conquêtes comme un nantiſſement tout propre à lui faire tirer bon parti d'une Pacification. On doit ſuppoſer qu'elle a eu de fortes raiſons pour aimer mieux conquérir, que de s'oppoſer efficacement à l'Election du *Grand-Duc*. On ne peut pas diſconvenir qu'elle auroit pu ſe rendre redoutable ſur le *Mein*, & qu'elle a eu tout le tems de le faire. Sa négligence à cet égard, la foibleſſe avec laquelle elle a agi en *Allemagne*, & les grands efforts qu'elle a faits en *Flandre*, cachent des deſſeins que je ne ſaurois croire de petite conſéquence. Par la raiſon même que la conduite de la *France* au ſujet de la *Diette Electorale* paroit inconſéquente, on la doit croire miſtérieuſe. Cette Couronne ne nous a point accoutumés à lui voir faire des démarches à l'avanture. Il ne faut donc pas ſe faire illuſion. Dans mes précédentes

Let-

Lettres j'ai parlé comme tout le monde; mais j'ai cru devoir enfin porter mes réflexions plus loin, & ne pas m'en tenir aux simples apparences.

J'ai beaucoup de panchant à m'imaginer que la *France*, ne voyant pas jour à empêcher le *Grand-Duc* d'être *Empereur*, a cherché à se faire aux yeux de toute l'*Europe* une réputation de modération, en n'appuyant pas son exclusion de toute la force de ses armes, & à ne pas s'exposer au reproche d'avoir attenté aux privilèges & à la liberté de l'*Empire*, en faisant violence aux suffrages des *Electeurs*. Mais je pense que la générosité a eu moins de part à son procédé que la politique; & que ç'a été pour se dédommager du mauvais succès qu'elle entrevoyoit, & pour se payer de ses égards apparens pour la *Diette Electorale*, qu'elle n'a rien épargné pour s'emparer de la *Flandre Autrichienne*. En effet *Louis XV.* n'étant point en guerre avec le *Corps Germanique*, mais seulement avec la Reine de *Hongrie*, il n'y avoit pas de raison de traiter l'*Allemagne* en Ennemie, sur-tout dans une circonstance aussi délicate que celle de l'Election d'un

d'un *Empereur*. Paroître reſpecter les Conſtitutions de l'*Empire* étoit un rôle grand, honorable, & aproprié aux conjonctures. La *Cour de Verſailles* l'a habilement choiſi. Elle n'ignoroit pas la marche du Général *Traun* vers le *Mein* avec une nombreuſe Armée, à deſſein de ſe joindre au Corps que commandoit le Duc d'*Aremberg*. Quoiqu'il ne fût pas abſolument impoſſible au Prince de *Conti* de déranger les projets du Général *Traun*, dont la marche étoit d'ailleurs un motif ſuffiſant pour mettre ce Prince en force, (remarquez l'habileté de la conduite de la *France*) loin de s'attacher à empêcher la jonction, & de renforcer le Prince de *Conti*, elle l'affoiblit au contraire, lui ordonne de ſe replier ſur le *Rhin*, de repaſſer ce Fleuve, & de penſer uniquement à en défendre le paſſage à l'Ennemi, & à couvrir les frontières. Je laiſſe à l'Hiſtoire à relever dignement la retraite du Prince de *Conti* ces environs de *Francfort*, mon but eſt ſeulement de vous faire voir les avantages que la *France* a retirés de cette manœuvre. Plus je conſidère la néceſſité de ſe retirer où elle a affecté de réduire le

Prin-

Prince de *Conti*, plus je ſoupçonne que c'eſt un piège qu'elle a tendu au *Grand-Duc* & à la *Reine* de *Hongrie*. Elle a eu la ſatisfaction de les y voir tomber. D'une Armée *Autrichienne* formidable répandue depuis le *Rhin* & le *Neckre* juſqu'au *Mein*, & au-delà, *Louïs XV.* a pris occaſion de proteſter contre l'Election, & de publier qu'elle n'a pas été libre. C'eſt ainſi qu'eſt retombé ſur *Sa Majeſté Hongroiſe* un reproche que la *France* elle-même n'auroit peut-être pas évité de mériter, ſi elle avoit pu eſpérer de réuſſir à rendre ſa Faction la plus forte dans la *Diette*. Me trouveriez-vous fort éloigné des motifs qui auroient pu déterminer la conduite de la *France* en *Allemagne*?

Quant à celle qu'elle a tenue en *Flandre*, en ſuppoſant juſtes les réflexions que je viens de faire, elle a été conſéquente. En abandonnant le deſſein de s'oppoſer de toutes ſes forces à l'Election du *Grand-Duc*, quel autre parti avoit-elle à prendre, que celui d'attaquer avec vigueur les *Païs-Bas*, & de s'attacher à y faire de grandes conquêtes? Elle y a réuſſi. Toute la *Flandre Autrichienne* eſt ſubjuguée.

juguée. Que de ſang, & de difficultés ne faudra-t-il pas pour la recouvrer? La *France* eſt puiſſante. Elle fait agir ſes Armées quand & comme il lui plaît. Les projets, les réſolutions, les mouvemens ne dépendent point du concert de différentes Nations, dont les vues ne ſont pas toujours les mêmes. Le Maître parle, il eſt obéi dans le moment. A portée de munir aiſément les Places qu'elle a conquiſes, & de renforcer ſes Armées en *Flandre*, la *France* me paroit avoir à tous égards de grands avantages ſur les Alliés, s'ils tentent l'année prochaine de regagner ce qu'ils ont perdu celle-ci. On ſe flate, on ſe conſole en diſant qu'elle eſt abîmée, que ſon Commerce eſt à bas, que ſes Peuples ſont dans la miſère. Je le crois. Mais quelles étonnantes reſſources n'a-t-elle pas? Qu'on jette les yeux ſur la guerre de la *Succeſſion d'Eſpagne*. A quelles extrémités ne l'a-t-on pas vue réduite? Cependant qu'a-t-elle perdu? On l'a vue depuis ces revers plus floriſſante qu'elle n'avoit été. Son Commerce augmenté du double, au moins depuis vingt ans, lui a procuré des richeſſes immenſes. La pré-

préſente Guerre lui en a prodigieuſement enlevé, je le veux. Mais quoi? Ses Ennemis n'ont-ils donc pas ſouffert? Que ſert de s'aveugler? Si on conſidéroit bien l'opulence qui règne en général en *France*, l'affection des *François* pour leur Roi, le ſacrifice qu'ils ſont toujours prêts à lui faire de leur vie & de leurs biens, & les ſecours que dans un beſoin on peut tirer des Financiers, on regarderoit cette Puiſſance comme le plus en état de ſe ſoutenir, ou de ſe relever promtement, & par conſéquent comme la plus redoutable de l'*Europe* les armes à la main. Il ne lui manque qu'une forte Marine pour faire trembler les plus fiers de ſes Voiſins. Les choſes dans cet état, on peut juger avec quelque fondement que, ſi la Paix ſe pouvoit faire cet hiver, *Louïs XV.* nanti comme il eſt, la feroit avantageuſe pour lui & pour ſes Alliés. Je ſuis &c.

A Berne ce 12. *Novembre* 1745.

VIII. LETTRE.

IL n'y a pas lieu de ſe flater, MONSIEUR, que la Paix ſe faſſe cet hiver. Je trouve une impoſſibilité preſque phiſique à pacifier ſi promtement l'*Europe*. On a trop perdu d'un côté, & trop gagné de l'autre, pour qu'on puiſſe ſe raprocher en deux ou trois mois de Conférences. Je ne me laiſſe point éblouïr par l'affectation qu'on a d'annoncer dans les Nouvelles Publiques, que *Louïs XV.* a fait des propoſitions, & même que quelques Puiſſances ſont déjà d'accord. Il ne me paroit pas naturel que la *France*, qui eſt dans une ſi belle poſture, ſe détermine à communiquer quelques Articles préliminaires, à moins qu'ils ne ſoient tout-à-fait avantageux à ſon Parti. Je conviens bien que laiſſer voir, comme elle fait, des diſpoſitions pacifiques au milieu de ſes triomphes, ce n'eſt pas un trait de politique mal entendu. Publier qu'on eſt ſenſiblement touché des maux qui afligent une grande partie

de l'*Europe*, qu'on préfère l'Olive aux Lauriers qu'on a cueillis, qu'on veut bien renoncer aux flateuſes eſpérances de pouſſer plus loin ſes conquêtes, & qu'on entendroit volontiers à un Accommodement, c'eſt un aſſez bon moyen de mettre dans ſon tort un Ennemi qui refuſeroit de ſe prêter. Il y a dans une pareille conduite un air de généroſité & de grandeur d'ame qui en impoſe. C'eſt au moins prévénir en ſa faveur les gens deſintéreſſés, & ce n'eſt pas peu. Au fond ce n'eſt pourtant que ſe mettre en état de voir venir, & que s'aſſurer le droit de ſe tenir plus roide lors d'une Négociation. Un Vainqueur, qui fait tant que de montrer du panchant pour la Paix, n'en parle ſouvent que plus haut, quand il eſt queſtion de traiter. Il ſe croit autoriſé à ſe relâcher d'autant moins, qu'il a en quelque façon fait des avances. Plus même on a différé d'y répondre, moins on lui trouve de facilités pour conclure. On a toujours mauvaiſe grace à ſouhaiter qu'un Prince victorieux, qui, non content d'avoir prévenu, a attendu, trop longtems à ſon gré, l'effet de ſes

inſinuations, faſſe des ſacrifices. Combien d'exemples l'Hiſtoire ne fournit-elle pas de ces ſubtilités politiques, & des avantages que des Princes en ont ſu tirer pour leurs intérêts perſonnels & ceux de leurs Alliés? Le Miniſtère de *France* n'ignore pas ces exemples. Mais quand il les ignoreroit, il eſt aſſez habile pour avoir la gloire de l'invention de ces ſortes de ſubtilités. Seroit-il contre le bon-ſens de ſoupçonner que la *France* n'a marqué, de tems en tems, deſirer la Paix, que pour être en droit, ou de charger ſes Ennemis de tout le blâme d'un odieux entêtement à prolonger les troubles, ou pour ſe ménager un prétexte plauſible d'impoſer des conditions dures, en ſe prévalant du refus qu'on auroit fait de ſes offres?

A bien examiner les choſes, il me ſemble qu'on ne peut guères excuſer la Reine de *Hongrie* & ſes Alliés, de n'avoir pas eſſayé de mettre en défaut la politique de la *Cour de Verſailles*, en demandant, dès les prémières ouvertures de *Louïs XV.* d'entrer en Négociation. Le *quomodò* eſt une difficulté ſur laquelle on auroit dû gliſſer. La

ſaine

ſaine Politique vouloit qu'on ſaiſît un moyen, que la *France* elle-même adminiſtroit, pour réuſſir à dévoiler ſes vrais ſentimens. Il faloit donc tout d'abord feindre des diſpoſitions pour la Paix, & propoſer des Conférences. Que les intentions de la *France* eûſſent été ſincères, ou non, on n'auroit pas été longtems à ſavoir à quoi s'en tenir. J'eſtime que, ſi on eût pris ce parti, la Cauſe de *Sa Majeſté Hongroiſe* y auroit beaucoup gagné, & que cette Princeſſe & ſes Alliés ſe ſeroient fait aux yeux de toute l'*Europe* un mérite, qu'il auroit été bien difficile à la *France* de détruire. Peut-être que la *Cour de Vienne* n'eſt pas à le ſentir. Peut-être même qu'elle adopteroit aujourd'hui ce plan, ſi elle ne trouvoit pas une ſorte de deshonneur à conſentir d'entrer en conférence, après avoir ſi ſouvent donné pour raiſon de ſes refus la mauvaiſe foi de la *France*, ſes maximes dangereuſes, & l'uſage où on la dit être de ne chercher qu'à amuſer pour aller plus ſurement à ſes fins. Voilà comme les Souverains, ou mal conſeillés, ou ſubjugués par une mauvaiſe honte, tiennent quelquefois

quefois une conduite oppoſée à la ſaine Politique, à leurs vrais intérêts, à la tranquilité publique, & à la félicité de leurs Etats.

Louïs XV. propoſe un Congrès. On exige qu'il ſtatue ſur quel pié il entend traiter. On lui demande des préliminaires. Quel but a-t-on? De s'élever contre des propoſitions qu'on trouvera ſans doute exorbitantes & déraiſonnables? Car apparemment on n'en attend pas d'autres de la part de la *France.* Je ne crois pas qu'on ſe flate qu'elle puiſſe offrir de rendre la *Flandre Autrichienne*, l'*Alſace*, la *Franche-Comté*, la *Lorraine* & le *Barrois* &c. d'abandonner l'*Eſpagne*, les *Deux Siciles* & le *Roi* de *Pruſſe*; de ſe départir des intérêts de *Dom Philippe*; de dédommager la *Maiſon d'Autriche*, l'*Angleterre*, la *Hollande*, peut-être même la *Maiſon de Bavière*; de reconnoître l'*Empereur*, & qu'elle s'eſtime trop heureuſe de recouvrer le *Cap Breton.* Ce ſeroit tout ce qu'on pourroit lui preſcrire, ſi ſa poſition étoit auſſi fâcheuſe qu'elle l'eſt peu. C'eſt-la préciſément la contrepartie des conditions de Paix, que dans ma précéden-

te

te Lettre je vous ai marqué qu'il ſeroit injuſte de vouloir impoſer à *Sa Majeſté Hongroiſe*. Sur ce pié vous ſentez bien que la guerre ſeroit interminable. J'oſe le dire, il eſt contre toutes les règles de demander des préliminaires à la *France*, ſi on n'eſt pas ſincèrement diſpoſé à les examiner amiablement, & à les diſcuter ſans aigreur & ſans prévention. Il faut commencer par dépoſer toute haine & tout reſſentiment. Que les Hauts Alliés ſe ſuppoſent pour un moment à la place de *Louïs XV*. S'ils avoient conquis la *Flandre Françoiſe*, quelle extenſion ne croiroient-ils pas pouvoir donner à leurs demandes? A leurs yeux elles ne ſeroient que juſtes; à ceux de la *France* elles ſeroient déraiſonnables. Voilà le point d'où il faut partir.

Mais pourquoi laiſſer au Roi de *France* la diſpoſition du Plan de Négociation? N'eſt-ce point donner un trop grand avantage à un Ennemi, qui en a déjà tant par devers lui? Ne ſeroit-il pas plus ſimple de faire paſſer réciproquement ſes propoſitions par les mains de Puiſſances neutres, ou de convenir de Médiateurs? L'un des Partis

deſire un Congrès. L'autre le rejette, & veut que le Prince qui a fait les prémières démarches, mette, pour ainſi dire, la dernière main à l'ouvrage. Penſez-vous que ce ſoit-là le moyen de parvenir à une Pacification? Je le répète, il n'eſt pas poſſible que la *France* faſſe des propoſitions qu'on juge acceptables. Ses intérêts, ſes deſſeins & ſa gloire lui feroient ſans doute prendre un ton qu'on trouveroit trop haut; & cependant il faut avouer que ſes ſuccès la rendroient un peu fondée à le faire. Mais je doute que la Cour de *Verſailles* prenne ſur elle de jetter les fondemens de la Négociation. Elle ſoutiendra vraiſemblablement le Syſtême de modération qu'elle affecte depuis quelque tems, tout en faiſant la guerre. Elle dira toujours que, quoique victorieuſe, elle ne veut point dicter la loi, & qu'elle écoutera volontiers les propoſitions raiſonnables qu'on lui fera. On peut compter qu'elle n'abandonnera point ce Syſtême, qu'elle ne croie avoir lieu de le faire. Qu'arriveroit-il alors? qu'elle proteſteroit hautement de la ſincérité de ſes intentions, du peu

peu d'égards qu'on auroit eu pour ſes ouvertures, de la néceſſité où on la mettroit de renoncer à ſes vues pacifiques, & enfin de tous les malheurs que cauſera la continuation de la guerre. Si elle en venoit-là, il faut convenir que quelque ambitieuſe qu'on la puiſſe ſuppoſer, il ſeroit difficile, en penſant impartialement, de ne pas lui donner raiſon. Mais ſi elle conſentoit à donner des préliminaires, & que pour baſe elle offrit de reconnoître l'*Empereur*, & de le faire reconnoître par ſes Alliés; de rendre la *Flandre Autrichienne*, à l'exception de quelques Villes, comme, par exemple, *Ypres*, *Courtrai*, *Menain*, *Bruges*, *Oſtende* & *Nieupoort*; de remettre au Roi de *Sardaigne* les Places conquiſes ſur lui; & d'employer ſes bons offices pour rétablir l'harmonie entre le *Pape* & la *Cour de Vienne*, & entre l'*Eſpagne* & l'*Angleterre*. Si en conſidération de ce, elle demandoit que la *Maiſon d'Autriche* rétablit *Dom Philippe* dans ſes Biens Patrimoniaux en *Italie*, qu'elle y ajoutât quelques Diſtricts pour leſquels on conviendroit d'un dédommagement en argent; que tous

les Païs cédés à ce Prince fûſſent érigés en Royaume, avec garantie expreſſe pour lui & ſes deſcendans; que le *Cap Breton* ſeroit rendu, & qu'au ſurplus il ſeroit pourvu convenablement aux intérêts reſpectifs des Puiſſances en guerre, & au maintien de la tranquilité générale. Si, dis-je, la *France* faiſoit de ſemblables propoſitions, pourroit-on raiſonnablement la ſoupçonner de n'être pas vraiment bien intentionnée pour la Paix? La reconnoiſſance de l'*Empereur* aſſureroit la tranquilité de la *Maiſon d'Autriche*, & contribueroit à faire ceſſer de la part de la *Cour de Rome* des difficultés toujours desagréables pour un Prince *Catholique*. La reſtitution de la *Flandre Autrichienne* remettroit la *Reine de Hongrie* en poſſeſſion d'un Païs riche, & très peuplé, dont il eſt à préſumer que les utiles ſecours qu'elle en a tirés, lui font vivement ſentir la perte. Les Puiſſances jalouſes de l'agrandiſſement de la *France*, & celles qui n'aiment pas ſon voiſinage, auroient lieu d'être contentes. Ce que la *France* ſe réſerveroit, ne devroit aſſurément pas faire d'obſtacle à la Paix. Il y a de la juſtice

ce qu'en rendant la meilleure partie de ce qu'elle a conquis, elle en tire quelque utilité pour elle-même, en ſe faiſant une liſière qui couvre ſa frontière. Le *Roi de Sardaigne*, remis au même état où il étoit avant la guerre, me paroîtroit d'autant moins à plaindre, qu'il n'eſt pas ſûr qu'il ne perde pas beaucoup ſi elle continue. Le rétabliſſement de la bonne intelligence entre les Cours de *Madrid* & de *Londres*, & par une ſuite néceſſaire avec celle de *Verſailles*, n'eſt pas d'une petite conſidération, ſur-tout dans la criſe où ſe trouve l'*Angleterre*. Quant aux Biens Patrimoniaux de *Dom Philippe* en *Italie*, les Etats à y ajouter, & l'érection du tout en Royaume, j'avoue que c'eſt le point le plus difficile. Mais il faut bien qu'en faveur de la Paix il en coute quelque choſe à *Sa Majeſté Hongroiſe*. D'ailleurs, le dédommagement en argent diminueroit le ſacrifice. Remarquez même que ce ſacrifice ne ſeroit en grande partie que d'Etats déjà perdus; & convenez qu'il faut mettre dans la balance les grandes dépenſes que la Reine de *Hongrie* ſeroit obligée de faire pour les reconquérir,

quérir, le ſang qu'il faudroit répandre, l'incertitude du ſuccès, & enfin la reſtitution de la *Flandre Autrichienne.*

Je n'ai garde de penſer que ce Plan fût du goût de toutes les Puiſſances. La *France* ſur-tout trouveroit qu'elle y mettroit trop du ſien. Cependant comme elle a de plus grandes reſſources, & qu'il n'y a qu'elle qui puiſſe donner un heureux acheminement à la Paix, il me ſemble que ce ſeroit à elle à perdre davantage, ou, ce qui eſt à peu près la même choſe, à tirer moins de profit. Si elle paroit la moins bien traitée dans cet arrangement, n'en eſt-elle pas dédommagée par l'établiſſement de *Dom Philippe*, qu'on peut dire être un des principaux motifs qui l'a déterminée à faire la guerre? Je ſuis, &c.

A Berne ce 15 *Novembre* 1745.

IX. LETTRE.

JE m'imagine, MONSIEUR, que vous m'avez trouvé bien ridicule avec mon Projet de Paix. Vous vous êtes

êtes ſans doute écrié, en le liſant, De quoi ſe mêle-t-il de vouloir pacifier l'*Europe* ? Croit-il qu'on n'a pas mis ſur le tapis des Plans bien mieux digérés que le ſien, & tout autrement acceptables ? Je n'en doute nullement ; mais permettez-moi d'être perſuadé que ces Plans ont fort aproché de mes idées. On ſe ſera peut-être plus étendu, on aura embraſſé plus d'objets, mais au fond ce doit être à peu près la même choſe quant aux grands intérêts & aux vues générales. Quoi qu'il en ſoit, les grands préparatifs qui ſe font de toutes parts, les mouvemens qu'on ſe donne pour ſe procurer des Alliances ou pour traverſer celles de ſes Ennemis, les déclarations & les proteſtations qu'on fait, ne prouvent que trop que toutes les voies de conciliation ſont fermées, & qu'on ne veut entendre à aucun accommodement. Dans cet état, quel autre parti y a-t-il à prendre que celui de chercher, comme on fait, à ſe donner mutuellement matière à réflexion par des appareils formidables, & à s'amener réciproquement à des diſpoſitions pacifiques

à

à la vue de ces appareils, & par la conſidération de l'incertitude des évènemens ? *Si vis pacem, para bellum.* Triſte & fâcheuſe néceſſité d'un avantage ineſtimable, quand en effet elle conduit à une bonne Paix, mais qui expoſe à de terribles ſuites, ſi le contraire arrive! Alors que de ſang répandu! Que de remparts en cendres! Que de Peuples victimes des paſſions des Souverains qui les gouvernent! N'ouvriront-ils jamais les yeux ces Souverains ? Sacrifieront-ils toujours leur tranquilité aux ſoins, aux inquiétudes & aux hazards d'une guerre à entreprendre ou à ſoutenir? Le bonheur de leurs Sujets à un deſir immodéré de gloire, & à l'honneur ſouvent mal entendu de leur Couronne ? Des milliers d'Hommes à des intérêts ſurement médiocres en comparaiſon ; intérêts qu'une Politique ſage & éclairée viendroit aiſément à bout de concilier ? En un mot, ſacrifieront-ils toujours les douceurs de la Paix aux horreurs de la Guerre? Le titre ſéduiſant de *Conquérans* & de *Foudres de guerre* peut-il être préféré au nom glorieux & ſi doux de *Pères des Peuples* ? L'auguſte

guſte Vérité ne pénètrera-t-elle jamais juſqu'au Trône? Ne fera-t-elle jamais entendre aux Dieux de la Terre ces belles paroles d'un Ancien? „ Rois, „ Princes, Hommes d'Etat, écou- „ tez-moi. Soufrez que je diſſipe le „ charme qui vous ſéduit. Vous êtes „ les images des Dieux, ſoyez donc „ bienfaiſans comme eux. Ce n'eſt „ que de notre amour qu'ils atten- „ dent le tribut de nos hommages. „ Sans ceſſe occupés de notre félici- „ té, ils ne nous font ſentir leur ſu- „ périorité que par leurs bienfaits. „ Le Coupable même éprouve leur „ bonté. La clémence, toujours „ prête à faire pancher la balance, „ accompagne leur juſtice, en arrê- „ te ou en ſuſpend les coups. Ce „ n'eſt qu'à regret, & à la dernière „ extrémité qu'ils frappent. Ils n'é- „ tendent leur bras trop longtems re- „ tenu, que par tendreſſe pour l'Eſ- „ pèce Humaine, dont la conſerva- „ tion demande à la fin qu'ils chaſſent „ le venin qui pourroit l'infecter. „ Souverains! voilà votre modèle. „ Ne ſoyez nos Maîtres, que pour „ être nos Pères. Faites votre uni-

„ que

„ que étude de notre bonheur. Cher-
„ chez moins à règner ſur les hom-
„ mes que ſur les cœurs. Soyez
„ promts à pardonner, lents à pu-
„ nir, aimez la vérité. Recherchez
„ & récompenſez le mérite. Rendez
„ le joug léger; il devient inſuppor-
„ table dès qu'on le ſent. Que la
„ bonté, la modération & l'équité
„ ſoient la baſe de votre Puiſſance, &
„ le plus ferme appui de votre Trô-
„ ne. Que votre amour pour les Loix,
„ les faſſe reſpecter. Sur-tout évitez
„ la guerre. La plus juſte aux yeux
„ des Hommes, ne l'eſt pas à ceux des
„ Immortels. Mais, ſi vous êtes for-
„ cés à prendre les armes, ſoyez tou-
„ jours diſpoſés à donner la paix à
„ l'Ennemi qui la demande, ou à
„ l'accepter de celui qui l'offre ".

Plût au Ciel que ces excellentes maximes fûſſent en uſage aujourd'hui! on verroit renaître le Siècle d'Or. Le ſouhaiter, c'eſt vouloir l'avantage du Genre-humain; l'eſpérer, c'eſt chimère. On eſt bien éloigné de jouïr de cet Age fortuné. Les eſprits s'aigriſſent. Chaque Parti médite la ruïne de ſon Ennemi. L'un, flaté par ſes

pros-

proſpérités, s'en promet la continuation, & met toute ſon aplication à ſe l'aſſurer. L'autre, encouragé par ſes propres diſgraces, prend des meſures pour s'en relever. Que de ſanglans ſpectacles offrira la campagne prochaine ! L'*Empire* fait eſpérer qu'il ſe déclarera pour l'*Impératrice Reine*. Déjà, & c'eſt une ſuite néceſſaire de l'Election du *Grand-Duc*, ſous le prétexte d'une neutralité, & de protéger l'*Allemagne* contre toute invaſion étrangère, on travaille à mettre ſur pié une Armée nombreuſe. Par-là *Sa Majeſté Hongroiſe* ſe verra en état de s'oppoſer plus efficacement aux progrès de ſes Ennemis en *Italie*; d'attaquer vigoureuſement le Roi de *Pruſſe*, & de ſeconder puiſſamment les *Etats-Généraux*, & ſes autres Alliés, qui, dispenſés déſormais de défendre l'*Empire*, pourront porter toutes leurs forces dans les *Païs-Bas*. Bien des gens ont peine à ſe perſuader que le *Corps Germanique* ſe détermine à pourvoir à ſa propre défenſe, & encore moins, s'il le fait, que ſon Armée ſe faſſe porter quelque reſpect. Troupes ramaſſées, dit-on, commandées par des Chefs

d'autant plus jaloux qu'ils ſont indépendans les uns des autres! Mauvaiſe diſcipline, diſpoſitions lentes, ou faites à contre-tems, munitions, ſolde & vivres pitoyablement adminiſtrés, débats continuels, projets mal concertés & encore plus mal exécutés! Quelles opérations peut-on ſe promettre de ces Armées compoſées de Peuples plus attentifs à faire valoir les privilèges de leur liberté au préjudice de l'intérêt commun, qu'à ſignaler leur bravoure contre l'Ennemi? Le paſſé n'a que trop apris combien peu de fond il y a à faire ſur ces Troupes. Mais y penſe-t-on bien, quand on raiſonne ainſi? L'objet de l'*Empire*, dans les circonſtances préſentes, ne ſauroit être d'agir offenſivement contre la *France*, avec laquelle il n'eſt point en guerre. Garder le *Rhin*, obſerver les mouvemens de l'Armée *Françoiſe*, la tenir toujours en jalouſie, la réduire à ne ſe point écarter de ſes propres frontières, rompre ſes meſures, prévenir tous ſes deſſeins ſe refuſer à toute eſpèce d'hoſtilité, à moins qu'on n'y ſoit forcé; cependant faciliter par

cette

cette conduite les entrepriſes de la Reine de *Hongrie* & de ſes Alliés : voilà, ce me ſemble, à quoi doit s'attacher cette Armée de l'*Empire*; & il faut convenir qu'elle n'a pas autre choſe à faire, tant que la guerre ne ſera pas déclarée entre l'*Empire* & la *France*. Mais, dit-on, la *France* n'aiant rien à redouter de cette Armée neutre, elle ne laiſſera que de petits Corps ſur le *Rhin*, ſur la *Moſelle*, & dans les Provinces voiſines. Elle portera tous ſes efforts en *Flandre* & en *Italie*. Loin que la *France* prenne ce mauvais parti, on peut compter au contraire qu'elle aura une forte Armée ſur le *Rhin*, & un Corps conſidérable ſur la *Moſelle*. L'*Alſace*, la *Lorraine* & les *trois Evêchés* ſeront abondamment munis. La raiſon en eſt ſimple. En ſe dégarniſſant ſur le *Rhin*, la *France* ne s'expoſeroit-elle pas à une invaſion de la part de la Reine de *Hongrie* ? Seroit-elle à portée d'appuyer le Roi de *Pruſſe* par des diverſions, ſoit dans l'*Electorat* d'*Hanovre*, ſoit dans les *Etats Autrichiens* qui ſont enclavés dans l'*Empire* ? Seroit-elle en état de protéger les Etats que *Sa Ma-*

jeſté Pruſſienne poſſède en-deçà du *Rhin*, & de tenir la *République de Hollande* en jalouſie? Ne peut-on pas conjecturer, par ce qui ſe paſſe, que les *Provinces-Unies* ne tarderont pas à entrer ouvertement dans la guerre, ſoit qu'elles le faſſent de leur propre mouvement, ſoit que la *France* les prévienne? Eſt-il à préſumer que l'*Empire* s'en tiendra toujours à une neutralité? Ne doit-on pas penſer au contraire, que l'*Empereur* aura aſſez de crédit dans la *Diette de Ratisbonne* pour engager le *Corps Germanique* à faire cauſe commune avec la Reine de *Hongrie*? Ce Prince lui-même reſtera-t-il neutre? Il n'y a guères d'apparence. Dans tous ces cas, dont on ne peut nier la poſſibilité, ne convient-il pas que la *France* ſoit puiſſante ſur le *Rhin*, afin de pouvoir agir ſur le champ offenſivement ſelon le beſoin & les circonſtances? S'imagine-t-on que le Maréchal *de Beliſle*, ennemi déclaré de la *Maiſon d'Autriche*, & la cheville ouvrière de la préſente guerre, ira commander ſur la *Moſelle*, ou ſur le *Rhin*, pour ne rien faire, ou pour n'être à la tête que d'une

d'une Armée médiocre? Croit-on qu'il ait oublié l'affront qu'il a reçu dans les *Etats d'Hanovre*, & qu'il ne penſe pas à s'en venger? Qu'annonce l'augmentation conſidérable qu'on publie que la *France* fait dans ſes Troupes? Que ſignifie l'ordre que la plus grande partie des Officiers-Généraux ont de reſter aux Armées? Que doit-on attendre de la diſpoſition des quartiers en *Flandre* diſtribués de façon que l'Armée peut ſe raſſembler en moins de deux jours, & des précautions qu'on prend de faire barraquer les Troupes du *Rhin*? Tout ne porte-t-il pas à croire que la *France* médite quelque coup de main? Seriez-vous bien étonné ſi le refroidiſſement entre cette Couronne & les *Etats-Généraux* faiſoit éclôre pendant cet hiver quelque entrepriſe ſur la République? Ces mouvemens de Troupes du côté de *Dendermonde*, ces amas de munitions & d'atirails de guerre qui ſe font en *Flandre*, ne doivent-ils pas donner de violens ſoupçons? Faſſe le Ciel que la *Hollande* ne s'endorme pas dans une dangereuſe ſécurité! Au reſte on ne peut blâmer les précautions de la *Fran-*

ce, ni ſa conduite. Elle a ſans doute prévu que les conquêtes qu'elle vient de faire, pourroient allarmer ſes paiſibles Voiſins, & lui attirer de nouveaux Ennemis. Elle arrange ſes meſures en conſéquence. Rien de plus naturel. Il eſt vrai qu'elle entreprend beaucoup, mais elle s'aplique à ſe mettre en état d'exécuter, reſte à voir ſi elle réuſſira. Si vous me demandez ce que j'en penſe, je vous dirai franchement que je crois qu'il y a lieu de le craindre.

On fait courir le bruit que *Louïs XV.* vient de déclarer dans ſon Conſeil qu'il reconnoit le *Prétendant* en qualité de *Roi* d'*Angleterre*, d'*Ecoſſe* & d'*Irlande*, & pour ſon Allié, & qu'il le ſecourra puiſſamment. Cette nouvelle me paroit hazardée. Mais ſi elle avoit quelque fondement, & que les effets ſuiviſſent les prétendues menaces, la déclaration du Roi de *France* donneroit un grand poids à la Rebellion de l'*Ecoſſe*, & par contre-coup influeroit beaucoup ſur la cauſe de la Reine de *Hongrie*. Jettez les yeux ſur l'*Angleterre*, vous y verrez un Prince débarqué preſque ſeul ſur les côtes d'*Ecoſſe*,

ſe, non ſeulement s'y ſoutenir depuis plus de deux mois, mais même pouſſer en avant. Il eſt brave, entreprenant, infatigable, familier avec ſes ſoldats. Il n'en faut pas tant pour plaîre aux *Anglois*, & donner de juſtes ſujets d'inquiétude au Roi de la *Grande-Bretagne*. Il n'eſt pas douteux que le Prince *Edouard* a des Amis & même dans *Witheal* & *Weſtminſter*. Que n'a pas à craindre la *Maiſon* règnante, ſi les Rebelles gagnent une bataille, ou s'ils ſont ſoutenus, comme on dit que cela arrivera, par un Corps conſidérable de *François* ! On s'efforce envain de nous raſſurer par les Lettres particulières, en nous mandant que la Rebellion ſera étoufée avant qu'il ſoit peu, que c'eſt un feu qui s'éteindra auſſi vite qu'il a été allumé. Depuis ſix ſemaines on nous berce de pareils diſcours. Cependant le mal s'acroit, & le danger devient plus preſſant. Tant que le Prince *Edouard* aura un pié dans l'un des trois Royaumes, ſes affaires ſeront en bon état. Qu'a fait juſqu'à préſent le Parti du *Roi* avec plus de ſoixante mille hommes tant de vieilles Troupes que

de nouvelle levée? Quel argument ne peut-on pas même tirer d'un ſi grand nombre de Troupes en faveur des forces des Rebelles? Je ne ſaurois les croire auſſi foibles qu'on le dit. Que le Roi de la *Grande-Bretagne* réuſſiſſe ou non à diſſiper cette révolte, elle ſera toujours d'une dangereuſe conſéquence pour lui. S'il a le deſſus, il en ſera, dit-on, plus ferme ſur le Trône. On me permettra d'en douter. Il aura eu, il eſt vrai, l'avantage de connoître le nombre & la qualité de ſes Ennemis: avantage plus propre à inquiéter pour l'avenir, qu'à raſſurer: mais il ne me paroit pas poſſible qu'il parvienne à couper la racine du mal. Je penſe même qu'en bonne politique il y auroit du danger à l'entreprendre. Plus les Partiſans de la *Maiſon Stuard* ſeront conſidérables & nombreux, plus il ſera difficile de les faire périr tous. Les proſcriptions, quelque néceſſaires qu'elles ſoient pour éteindre une Rebellion, ſont ſouvent un dangereux remède. Elles intéreſſent tôt ou tard le Peuple en faveur des Proſcrits. A la fin il s'accoutume à les croire malheureux, c'eſt aſſez

pour

pour qu'il les plaigne ; & delà à ſe déclarer pour eux, il n'y a qu'un pas. Les victimes qu'on immole à ſa propre ſureté & au maintien du Trône, trouvent pour l'ordinaire des vengeurs. Avec le tems la haine prend la place du zèle, ſur-tout chez une Nation telle que l'*Angloiſe*, jalouſe de ſa Liberté & de ſes Droits, & qui voit moins un Maître dans ſon Roi, qu'un Chef ſoumis lui-même aux Loix. Je ſuis, &c.

A Berne ce 21. *Novembre* 1745.

X. LETTRE.

JE vous ai marqué, MONSIEUR, dans ma précédente Lettre, que la nouvelle de la déclaration du Roi de *France* en faveur du *Prétendant*, me paroiſſoit hazardée. Il eſt juſte de vous faire part des raiſons ſur leſquelles je me fonde. Pour le faire avec quelque ordre, j'examinerai 1. s'il convient aux intérêts préſens de la *France* de prendre ouvertement le parti du *Prétendant*. 2. Suppoſé qu'elle ſe déclare pour ce Prince, ſi la démar-

che qu'elle feroit actuellement, ſeroit faite à propos. 3. Quels avantages elle pourroit s'en promettre.

Quelque envie que j'aie de traiter ſuccinctement ces trois queſtions, je crains bien qu'elles ne me mènent plus loin que je ne voudrai. Ce ſont trois objets importans qui demandent d'être diſcutés. Il ne me ſera peut-être pas poſſible de me renfermer dans les bornes d'une Lettre, ainſi je vous demande d'avance de la patience.

Pour pouvoir juger ſainement ſi une démarche convient aux intérêts préſens d'une Puiſſance, il eſt à propos de conſidérer attentivement quelle eſt ſa ſituation actuelle tant au-dedans qu'au-dehors, c'eſt-à-dire ſon gouvernement, ſes forces, les entrepriſes dans leſquelles elle eſt déjà engagée, ou qui en ſont une ſuite, & les ménagemens qu'elle doit à ſes Alliés. Plaçons la *France* dans ces différens points de vue, & examinons delà la prémiére queſtion.

Je n'entrerai point dans le détail du Gouvernement *François*. Il eſt aſſez connu. On ſait qu'à peu de choſe près, c'eſt toujours le même plan & les

les mêmes maximes. J'obſerverai toutefois qu'apparemment le Siſtème Politique de la *France* ne pèche pas eſſentiellement quant au fond, puiſque depuis plus d'un ſiècle ſa puiſſance, loin de diminuer, s'eſt prodigieuſement acrue.

Venons à ſes forces. Sous ce nom je comprends les richeſſes & les forces de Terre & de Mer.

Quant aux richeſſes, il eſt conſtant que *Louïs XV.* eſt plus riche en revenus fixes & certains que *Louïs XIV.* qui l'a été lui-même plus qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. Mais d'une part, la perſécution contre le Parti *Janſéniſte*; de l'autre, l'entrepriſe de *Pologne* en faveur du Roi *Staniſlas*, & la guerre de 1733. qui en a été une ſuite, ou plutôt qui lui a ſervi de prétexte; d'un autre côté l'élevation de l'Electeur de *Bavière* ſur le Trône *Impérial*; les ſubſides qu'il a falu lui fournir pour le ſoutien de ſa Dignité & pour le dédommager de la perte de ſes Etats; la marche & l'entretien de nombreuſes Armées portées juſques dans le cœur de la *Bohème*, à deſſein d'élever ce Prince aux dépens de la *Maiſon d'Autriche*; le rem-

remplacement qu'on s'eſt vu obligé de faire de l'artillerie & des bagages enlevés ou abandonnés; les ſommes immenſes qu'il a été néceſſaire de répandre pour faire réuſſir une ſi grande entrepriſe, & les frais de la guerre ouverte que la *France* ſoutient depuis environ vingt mois, ont mis dans les Finances un dérangement qui ſe fera ſentir longtems. Tant d'évènemens coup ſur coup ont tari les tréſors du Prince. La preuve en eſt certaine, puiſqu'on a été contraint de recourir à des ſecours forcés pour ſubvenir aux dépenſes. D'où il s'enſuit que le Roi, malgré plus de deux cens quarante millions de fixe qui entrent tous les ans dans ſes coffres, eſt aux expédiens, & que les fonds à venir ſont plus qu'entamés. Du côté des richeſſes, la *France* eſt donc actuellement mal à l'aiſe. Ainſi, lorſque c'eſt beaucoup pour elle que de faire face à ce qui eſt indiſpenſable, peut-on la croire aſſez imprudente pour ſe livrer à une entrepriſe auſſi diſpendieuſe que celle de ſecourir ouvertement le *Prétendant?* Y auroit-il du bon-ſens qu'elle s'expoſât à ſe manquer à elle-même

me en faveur de la Rebellion de l'*Ecoſſe*, & en fourniſſant au *Prétendant* des ſecours d'argent néceſſairement conſidérables, & qui dès lors ne pourroient que préjudicier aux propres affaires de *Louïs XV*? Ce ſeroit-là, ce me ſemble, une politique bien mal entendue. Je conviens que les reſſources de la *France* ſont grandes; mais comme on a déjà épuiſé celles qui paroiſſoient les plus promtes & les plus aiſées, l'avenir deviendra vraiſemblablement très épineux, ſi la guerre dure encore quelques années. Un malade eſt dans un état bien fâcheux, quand pour le ſoulager, on eſt réduit à tenter les voies inuſitées de tirer du ſang.

L'état où ſont les forces de la *France*, ne lui permettent pas non plus de prendre hautement le parti du *Prétendant*. On fait ſonner bien haut le prodigieux fonds de Troupes de terre que *Louïs XV.* aura en campagne au printems, au moyen de l'augmentation de cinq hommes par Compagnie, des nouveaux Bataillons ajoutés à pluſieurs Régimens, & d'une nouvelle Milice. Mais où *Louïs XV.* prendra-t-il tous ces

ces hommes ? On n'ignore pas que l'Eſpèce manque en *France*, & que même depuis pluſieurs années les Campagnes ſont dépeuplées. On ſe ſouvient des difficultés qu'on a rencontrées à lever les différentes milices qui ont été ordonnées depuis 1741. qu'on a été obligé de faire tirer les Villes qui juſqu'alors avoient été exemtes, & que *Paris* même n'a pas été excepté. Eh ! quelles milices ! Elles étoient, pour la plus grande partie, compoſées d'enfans incapables de ſupporter les fatigues de la guerre. Preuve certaine qu'on n'avoit pas pu trouver mieux. Les Armées qu'on a formées en 1744 & depuis, l'ont été en partie de l'élite de ces milices, & en partie de jeunes engagés ſans forces & de petite taille ; à l'exception d'un petit nombre de Régimens qui ſe font un point d'honneur de ſe ſoutenir à une certaine hauteur, & de n'enroller que des hommes robuſtes & bien faits : on ſait que l'Infanterie *Françoiſe* en général eſt compoſée de ſoldats petits, foibles & mal tournés. Ce qu'on appelle aujourd'hui un beau Régiment, n'auroit pas été regardé dans la dernière

nière guerre de *Louïs XIV.* & même encore dans celle de 1733. Que d'inconvéniens s'enſuivent delà ! Des Troupes foibles, dont la vue n'inſpire ni crainte ni reſpect; des ſoldats qui ne ſont point aguerris, & que la mort moiſſonne avant l'âge propre au Métier des Armes, & cela en pure perte pour l'Etat. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe, ſans injuſtice, refuſer la valeur aux *François*. Ils ſont nés braves, mais leur bravoure a beſoin de quelques années d'aprentiſſage militaire pour ſe règler, & tourner avantageuſement pour la Nation. Ce n'eſt plus le Siècle des *Turenne*, où une poignée de *François* paſſoit ſur le ventre à des Armées, avec leſquelles aujourd'hui, à nombre égal, on délibèreroit de ſe meſurer. Mais c'étoient des hommes, que cette poignée de *François*. C'étoient des ſoldats vieillis ſous le harnois, & formés par de grands Maîtres. On pourroit leur apliquer ce qu'un Auteur a dit du Grand *Condé* & d'autres Généraux de ſon tems, *La Mère de pareils hommes n'eſt plus*. De la manière dont on fait la guerre à préſent, malheur à la Puiſſance qui n'a pas des hom-

mes en abondance! Il faudra qu'elle ſuccombe à la fin. Quel moyen en effet de pouvoir recruter pendant pluſieurs années de guerre des Armées de quatre-vingt & de cent mille hommes, ſi on n'a pas de longue main donné ſes ſoins à ſe procurer dans le beſoin une milice leſte, vigoureuſe, & capable au bout de trois ans d'aller de pair avec les vieilles Troupes? Il y a quatre-vingts ans, qu'une Armée de trente mille hommes portoit l'effroi par-tout. Aujourd'hui ce n'eſt qu'un Camp volant, auquel on ne fait que médiocrement attention. Ce n'eſt plus la qualité des Troupes qui fait le mérite d'une Armée, mais le nombre; enſorte que les Etats ſe dépeuplent ſans eſpérance de reſſource ni au dedans ni au dehors. On croit réparer les pertes en mariant les jeunes gens dans un âge encore tendre. Qu'en arrive-t-il? Des enfans en petit nombre, & qui ſe ſentent de la foibleſſe de leurs Pères. La *France* ſur-tout eſt dans ce cas. La population y diminue, & l'eſpèce y dégénère. Cette raiſon ſeule devroit ſuffire pour ôter à *Louïs XV*. toute idée de donner des ſe-

ſecours d'hommes au *Prétendant*. Mais il y a plus. Son propre intérêt demande qu'il conſerve des Troupes dont il a beſoin pour ſoutenir une guerre qui ſelon toute apparence ſera longue & meurtrière, & qu'il ménage avec économie les reſſources qu'il a pour les recruter. J'eſpère vous faire convenir, en examinant les entrepriſes de *Louis XV.* qu'il ne peut ni ne doit ſe déclarer ouvertement pour les Rebelles d'*Ecoſſe*, parce qu'en ce cas il faudroit leur fournir un Corps aſſez conſidérable, & tout l'acceſſoire néceſſaire pour aſſurer la réuſſite du projet du *Prétendant*; ce qui ne ſe pourroit faire ſans danger.

Cette affaire eſt également impoſſible avec les forces de Mer. Vous connoiſſez le mauvais état de la Marine de *France*. Aucuns Vaiſſeaux du prémier rang; une demie douzaine au plus du ſecond; quarante à cinquante du troiſième; la plupart remis à neuf ſur d'anciennes carcaſſes; une conſtruction raſe, invention nouvelle qu'on a adoptée dans la ſuppoſition qu'elle eſt plus avantageuſe, en ce qu'elle ne donne point de priſe aux

batteries ſupérieures des Vaiſſeaux ennemis, & qu'on les bat à l'eau. Envain objecteriez-vous que le Canon n'eſt pas ce qu'il y a de plus à craindre dans les combats de Mer; que la Mouſquetterie eſt bien autrement redoutable; & que l'abordage ſur-tout eſt le moment le plus terrible & le plus ſanglant. Envain ſoutiendriez-vous qu'un Vaiſſeau bas & ras a un deſavantage marqué; d'une part au mousquet, parce que l'Ennemi tirant de haut en bas, le fait à couvert, & bien plus à coup ſûr que le *François*, qui n'a point la facilité d'ajuſter, & par cette raiſon ſe décourage; de l'autre part à l'abordage, par l'impoſſibilité d'eſcalader les bordages trop élevés des Vaiſſeaux ennemis, à moins de vouloir s'expoſer à une mort certaine, & conſéquemment à être battu. On pulvériſera vos raiſonnemens. On vous prouvera que vous n'y entendez rien. Il faudra vous taire & aplaudir. Eſt-ce donc avec une Marine ſi foible qu'elle n'a pu ſuffire pour empêcher la priſe d'un nombre infini de Vaiſſeaux Marchands richement chargés, qu'on voudroit que *Louïs XV.* entreprît la défenſe

ſenſe du *Prétendant* ? Toute la bravoure du Corps de la Marine *Françoiſe*, qui ſans contredit eſt très bien compoſé, peut-elle faire eſpérer qu'avec ſi peu de Vaiſſeaux, & ſelon moi aſſez mal conſtruits pour la plupart, on bloqueroit les Ports d'*Angleterre*, & qu'on diſſiperoit ſes nombreuſes & formidables Eſcadres ? Qu'en penſez-vous? & décidez, ſi le Roi de *France* agiroit prudemment d'expoſer ſes forces de Mer pour le *Prétendant*.

Les entrepriſes, dans leſquelles la *France* eſt engagée, ſont d'une nature à ne lui permettre pas de diviſer ſes forces. Une des plus intéreſſantes eſt aſſurément l'Etabliſſement de *Dom Philippe* en *Italie*. Quels ſecours ce projet ne demande-t-il pas, ſoit pour faciliter les conquêtes de ce Prince, ſoit pour tenir le Roi de *Sardaigne* en bride? Une Armée *Françoiſe* en *Italie* eſt d'une plus grande dépenſe qu'ailleurs, tant à cauſe de la difficulté des partages & du tranſport de l'Artillerie & des Munitions, qu'à cauſe de la fréquente mortalité, qui expoſe à de nombreuſes recrues. Il eſt à propos d'avoir en réſerve des Régimens à portée d'y

paſſer pour relever ceux qui y ont beaucoup ſouffert, & d'y envoyer de tems en tems de nouvelles levées pour completer les Corps les moins maltraités.

Le refus de reconnoître la validité de l'Election du *Grand-Duc*, ſuite de la haine de la *France* pour la *Maiſon d'Autriche*; le ſoutien du ſiſtème d'abaiſſement de cette Maiſon, & conſéquemment la continuation de la guerre préſente; le projet de ſe venger des *Electeurs* qui n'ont pas répondu aux vues de *Louïs XV.* & ſur-tout du *Roi de la Grande-Bretagne* ſur ſes Etats d'*Allemagne*; la néceſſité de faire d'importantes & utiles diverſions en faveur du *Roi de Pruſſe*; l'inquiétude au moins à donner, aux *Etats-Généraux* & aux *Cercles de l'Empire*, la ſureté des Provinces qui avoiſinent le *Rhin*; la conſervation des conquêtes nouvellement faites; l'ambition d'en faire d'autres; & enfin, la ſage précaution d'être partout en bonne poſture, & de ſe montrer prêt à tout évènement. Que d'objets! Et quelles forces ne faut-il pas pour les remplir! Plus j'y réfléchis, plus je trouve que ce ne ſeroit pas trop

de

de 400000 hommes pour faire face à tout. Ne me demandez pas d'en faire la diſtribution, je la ferois ſans doute mal; d'ailleurs c'eſt une tâche que je ne me ſuis point impoſée. Je ne me ſuis engagé qu'à vous expoſer la grandeur & la multiplicité des entrepriſes, auxquelles la *France* s'eſt comme aſſujettie en déclarant la guerre, & qu'à vous faire ſentir quel nombre prodigieux de troupes & quelles ſommes immenſes il lui faut, de toute néceſſité, pour répondre à de ſi grands engagemens. Si j'ai réuſſi, il s'enſuit inconteſtablement, que *Louïs XV.* eſt dans une poſition à ne pouvoir ni devoir ſe déclarer ouvertement pour le *Prétendant*. Ce ſeroit s'expoſer à faire languir quelques-unes de ſes opérations, & peut être au deſagrément de manquer quelque expédition; ce qui, dans les vues qu'on doit lui ſuppoſer avec moi, ne pourroit que lui cauſer un grand préjudice. Ne vient-on pas de voir que le trop d'attention à faire des conquêtes en *Flandre*, a fait manquer le deſſein où on étoit d'empêcher l'Election du *Grand-Duc*?

Mais je veux que toutes les raiſons,

que j'ai alléguées juſqu'ici, ne ſoient pas ſuffiſantes pour détourner la *France* d'entrer ouvertement dans l'entrepriſe du *Prétendant*, les ménagemens, les égards qu'elle doit à ſes Alliés, diſons mieux, ſes engagemens avec eux, lui permettent-ils de ſe déclarer pour le Prince *Edouard*? Je ne parle point de la bonne intelligence avec la *République des Provinces-Unies*. Les diſcuſſions qui ſe ſont élevées depuis peu, ne laiſſent pas eſpérer que cette intelligence ſubſiſte encore longtems, & qu'on n'en vienne pas à une rupture. Cela ſuppoſé, on doit croire que la *France* ſaiſiroit avec plaiſir l'affaire d'*Ecoſſe*, comme une occaſion favorable de mortifier la *République*, & de lui faire craindre un avenir, dont la ſeule idée ne peut qu'effrayer. Mais comment pourroit-elle ſe diſculper vis-à-vis du *Roi de Pruſſe*, Allié ſi néceſſaire, & par conſéquent extrêmement à ménager? L'aſſociation entre les Maiſons de *Brandebourg* & d'*Hanovre*, & les prétentions de la prémière, au défaut de Succeſſeurs dans la ſeconde, ne ſont point de ces choſes qu'on puiſſe ignorer, ou dont on doive faire peu

de

de compte. Cette ſuprême Loi des Princes, & qu'on appelle *Raiſon d'Etat*, ne permettroit pas au *Roi de Pruſſe* de voir avec indifférence le renverſement de la Maiſon règnante en *Angleterre*, parce que ce ſeroit la ruïne de ſes eſpérances, quelque éloignées qu'elles paroiſſent. Je pourrois ajouter l'intérêt de la Religion. Quoique le plus ſouvent elle ſoit pour les Princes plutôt un prétexte qu'un motif déterminant, vous ſavez cependant que dans des circonſtances telles que celles dont il s'agit, elle eſt d'une merveilleuſe reſſource pour échaufer l'eſprit des Peuples, & pour juſtifier des deſſeins, dont il eſt prudent de leur dérober la politique.

La *France*, ſi étroitement unie avec *Sa Majeſté Pruſſienne*, s'expoſeroit-elle à mécontenter un Prince qui a ſi chaudement pris ſes intérêts, & à perdre le fruit d'une diverſion toute des plus utiles? Peut-être dira-t-on que le *Roi de Pruſſe* eſt lui-même ſi intéreſſé à ne pas ſe ſéparer de la *France*, qu'il n'eſt point à craindre qu'il rompît avec elle, quand bien même elle agiroit ouvertement pour le *Prétendant*; que ſon

ſalut dépend de ſon union avec cette Couronne, & qu'il ſeroit perdu ſi cette union venoit à ceſſer. Deux choſes démontrent le peu de ſolidité de ce raiſonnement. 1. Il faut convenir que les avantages que *Sa Majeſté Pruſſienne* a remporté pendant cette Campagne, ſans le concours de la *France*, malgré l'Armée qu'elle avoit en *Allemagne*, ont mis la *Pruſſe* dans une telle conſidération, qu'elle eſt en état de faire par elle-même une figure reſpectable dans l'*Empire*. Ses ſoldats ſont braves, & parfaitement diſciplinés. Il eſt difficile de les rompre, & impoſſible de les mettre en déroute, ſur-tout avec des Troupes irrégulières, Milice plus propre à piller, qu'à inſpirer de la terreur. J'entends parler du préſent; car il pourra arriver que ces Troupes ſe formeront, & ne le cèderont que peu ou point aux Troupes règlées. Peut-être même (ſoit dit en paſſant) la *Maiſon d'Autriche* ſe répentira-t-elle un jour de leur avoir mis les armes à la main, & de leur avoir fait connoître leurs forces. 2. Il n'eſt pas douteux que ſi le *Roi de Pruſſe* ſe déterminoit à ſacrifier les liaiſons qu'il a

avec

avec la *France*, & à reconnoître l'*Empereur*, il ne s'accommodât aiſément avec la *Reine de Hongrie* dans l'état où ſont les choſes ; & qu'il n'obtint la garantie de la *Ruſſie* & des *Puiſſances Maritimes* pour le maintien de tous ſes droits, & la paiſible poſſeſſion tant de ſes Etats héréditaires que des Païs qu'il a conquis: indépendamment du ſoutien, que, comme Membre de l'*Empire*, il auroit droit d'attendre du *Corps Germanique*, avec lequel, après ſon accommodement, il ſe trouveroit faire cauſe commune. Une rupture entre les *Cours* de *Verſailles* & de *Berlin* ne pourroit donc être, ſelon moi, que très préjudiciable à la *France*. Elle entend trop bien ſes intérêts pour y donner la moindre occaſion. Par conſéquent, vu ſa poſition actuelle, elle ne prendra point ouvertement le parti du Prétendant.

En voilà bien aſſez pour aujourd'hui. Inceſſamment je diſcuterai les autres points. Je ſuis MONSIEUR &c.

A Berne ce 26. Novembre 1745.

XI. LETTRE.

IL me reſte, MONSIEUR, à examiner ſi, en ſuppoſant qu'il ſoit de l'intérêt de la *France* de ſe déclarer pour le *Prétendant*, la démarche qu'elle feroit actuellement ſeroit faite à propos, & quels avantages elle pourroit s'en promettre.

La prémière de ces queſtions me ſemble aiſée à décider. Pour peu qu'on conſidère que la réuſſite d'une entrepriſe, telle que celle du *Prétendant*, dépend de la promtitude de l'expédition, on conviendra, je crois, qu'il ſeroit trop tard pour que la *France* penſât à l'appuyer ouvertement. Le tems eſt peu propre aux tranſports de Troupes, on en fit la funeſte expérience au mois de Février 1744. D'ailleurs, ce ſeroit bien mal l'entendre, que d'avoir attendu, pour faire une deſcente en *Angleterre*, le rappel des Troupes *Angloiſes* qui étoient dans les *Païs-Bas*, & les prodigieuſes levées que la Nation a faites. C'eſt-à-

dire

dire qu'on voudroit que la *France* allât attaquer des gens préparés à ſe défendre, & aidés par des Alliés; des gens remis de leur prémière ſurpriſe: ſeul moment favorable qu'il ne faloit pas manquer, & qui laiſſoit l'eſpérance, à peu près certaine, d'un heureux ſuccès. Alors l'*Angleterre* étoit ſans Troupes, on n'y prévoyoit rien moins qu'une deſcente; & il eſt à préſumer que le Parti du *Prétendant* ſe ſeroit accru, ſi, dès les prémiers jours, on l'eût vu à la tête d'un Corps conſidérable de Troupes règlées.

Je le répète, les révolutions ne ſont pas des entrepriſes d'une nature à languir. Plus des Rebelles ſe ſont flatés d'une promte réuſſite, plutôt ils ſe rebutent ſi les choſes ne répondent point à leurs deſirs. Le prémier mouvement, qui fait prendre les armes contre ſon Roi, eſt impétueux. Il ne laiſſe rien à faire à la réflexion. Ce n'eſt que peu à peu que l'ame revient de ce grand ébranlement. Alors on enviſage les objets avec plus de ſang froid. On ſe demande compte de ſa conduite, & le réſultat eſt pour l'ordinaire de rentrer dans le devoir. L'affai-

L'affaire d'*Ecoſſe* auroit vraiſemblablement pris cette tournure, ſi les *Ecoſſois* étoient moins aigris contre les *Anglois*. Ceux-ci ont cru que, pour dompter l'*Ecoſſe*, il faloit lui ôter tous ſes privilèges, & la réduire, pour ainſi dire, en ſervitude. *Inde mali labes.* Comment le Gouvernement *Anglois*, ſi ſage & ſi éclairé, n'a-t-il pas prévu que des hommes libres, naturellement inquiets & braves, ſaiſiroient dans tous les tems les occaſions de ſecouer un joug, qu'ils n'ont porté qu'à regret? Mais s'il l'a prévu, n'eſt-il pas étonnant qu'en leur impoſant ce joug, on ne les ait pas tenus dans la crainte & dans la ſoumiſſion par de nombreuſes Garniſons, de bonnes Fortereſſes, & des Gouverneurs fidèles & vigilans?

La tentative de 1744. auroit dû éclairer le *Roi de la Grande-Bretagne*, & lui faire prévoir qu'en portant toutes les Forces *Angloiſes* hors du Païs pour le ſoutien de la *Maiſon* d'*Autriche*, il s'expoſoit à renverſer la ſienne. Son voyage à *Hanovre*, à deſſein de veiller de plus près à la ſureté de ſes Etats, & d'appuyer l'Election du *Grand-Duc*,

eſt,

eſt, j'oſe le dire, une faute eſſentielle contre la bonne Politique. L'*Angleterre* dégarnie de Troupes, il faloit du moins la préſence du Chef pour le maintien du bon ordre & de l'autorité. Les Mécontens, quoiqu'en petit nombre, ont profité de ſon abſence, & le *Prétendant* a débarqué. Qu'auroit-ce été, s'ils avoient été plus nombreux? Que ce coup ait été tramé par la *France*, je ſerois très diſpoſé à le croire. Mais par cela même le *Roi de la Grande-Bretagne* n'en auroit dû être que plus ſur ſes gardes. Il devoit bien ſe douter qu'étant en guerre ouverte avec cette Couronne, elle s'appliqueroit à lui donner plus d'une affaire; & que le projet ſur l'*Electorat d'Hanovre* manqué ou différé, elle ſe tourneroit du côté de l'*Angleterre*, par la raiſon, ſur-tout, que la *Reine de Hongrie* & ſes Alliés en tiroient leurs plus grandes reſſources. Il n'eſt pas même hors de vraiſemblance, que la *France* n'ait affecté de donner de l'inquiétude à *Sa Majeſté Britannique* pour ſes *Etats d'Allemagne*, qu'afin de précipiter ſon départ de *Londres*, & d'en profiter pour l'entrepriſe du Prince *Edouard*.

Par-

Pardonnez-moi cette digreſſion, je n'ai pu m'y refuſer, une réflexion a amené l'autre. Je reviens à mon objet, qui eſt, que ſi la *France* prenoit le parti du *Prétendant*, elle le feroit à contre-tems. J'en ai allégué pour raiſon, qu'à préſent les tranſports ſont d'une grande difficulté, & que l'*Angleterre* eſt ſuffiſamment pourvue de Troupes. J'ajouterai qu'il n'y auroit pas de bon-ſens que la *France* s'expoſât à faire dans les *Iles Britanniques* une guerre de chicane, & qui pourroit être de longue durée. Juſqu'à ce qu'on me prouve clair comme le jour, qu'elle eſt aſſurée que le débarquement de dix à doux mille *François* ſera ſuivi de la déclaration de pluſieurs Seigneurs en faveur du *Prétendant*, je ne changerai point de ſentiment; & je dirai toujours qu'il ne faut point ſe déclarer, ou qu'il le faloit faire avant que les Troupes *Angloiſes* eûſſent repaſſé la mer. Je tirerai même cette conſéquence de la conduite de la *France*, que puiſqu'elle n'a point pris alors de parti, elle n'en prendra pas. Les Partiſans du Prince *Edouard* me demanderont ſans doute, ce qu'en ce cas je veux

veux qu'il devienne. Je leur demande à mon tour, s'ils ignorent qu'il eſt des moyens de fournir ſourdement des ſecours de toute eſpèce, & s'ils ſont à s'appercevoir que la guerre ſe conduit aujourd'hui avec plus de politique, qu'il n'y auroit lieu de le penſer.

Je paſſe à la dernière queſtion. Les avantages que la *France* pourroit ſe promettre de ſa déclaration pour le *Prétendant*, préſuppoſent le ſuccès de la révolution. En ce cas, je vois un avantage quant à la Religion; mais ſi foible, à mon gré, que j'ai peine à croire que la *France* le mît en conſidération. On ſent bien que je veux parler de la *Couronne Britannique* rentrée dans le giron de l'*Egliſe*, & d'un Roi *Catholique-Romain*. Voilà un côté de la médaille. Tournez-la, vous verrez une Nation invariable dans ſa Profeſſion de Foi, & des Sujets d'une Communion toute oppoſée à celle du Souverain. Quel contraſte! Quelle ſource de haines, de complots & de révoltes! La gloire de contribuer à un ſi grand évènement, peut-elle faire enviſager, ſans frémir, les ſuites qu'il en-

entraîne après lui? Un Trône toujours chancelant; une Autorité ſans force; un Gouvernement ſuſpect, fût-il même bien intentionné, & conſéquemment odieux; des Sujets livrés à la crainte & à la méfiance; un Roi toujours inquiet & ſoupçonneux; un Chef de la Religion ſans fonctions, & ſans miſſion. Une Couronne vaut-elle qu'on l'achette à ce prix? La *France* y trouveroit-elle quelque avantage ſolide?

Du côté du Temporel, objet pour l'ordinaire plus touchant, je conviens que la *France* ſe ſeroit amplement vengée de la *Maiſon d'Hanovre*. C'eſt bien quelque choſe. Mais les affaires de la *Reine de Hongrie* & de la grande Alliance en iroient-elles plus mal, du moins dans la ſuite? Je n'en crois rien. Le nouveau Roi ne pourroit pas apparemment altérer à ſon gré les Conſtitutions de l'*Angleterre*, & la Forme du Gouvernement, ni faire annuler des Traités auxquels la Nation a accédé. Ce *Parlement*, le Boulevard de la Liberté *Angloiſe* & de l'Etat, ſe trouveroit toujours entre le Maître & les Sujets. La Couronne ſeroit changée, il eſt vrai; mais l'Etat & l'Eſprit de la Nation reſte-

reſteroient les mêmes. Quelle apparence que le *Prétendant* pût engager le *Parlement* à renoncer à ſon ancienne haine contre la *France*, & à entrer dans des vues pacifiques? A peine aſſis ſur le Trône, oſeroit-il en faire la propoſition? L'avantage qui reviendroit à la *France*, eu égard aux affaires générales, ne ſeroit donc que paſſager. Je veux dire qu'elle auroit privé pour un tems, & peut-être fort court, la *Reine de Hongrie* & ſes Alliés de ſecours d'hommes & d'argent. Je dis pour un tems; car je ſuis perſuadé que le *Prétendant*, devenu *Roi de la Grande-Bretagne*, ſeroit entraîné par le torrent; & que, malgré ſes diſpoſitions favorables à la *France*, il ſeroit obligé de ſe plier au panchant des *Anglois* pour la *Maiſon d'Autriche*, & aux arrangemens politiques précédemment pris, ſoit par rapport au ſyſtême particulier de l'*Angleterre*, ſoit par rapport au ſyſtême général de l'*Europe*. Je vai plus loin; je ſoutiens qu'une choſe exceptée, que j'expliquerai dans la ſuite, la révolution réuſſiſſant ne pourroit pas même être de quelque utilité aux projets de la *France*.

1. Parce que, la ſaiſon d'hiver n'étant pas propre aux expéditions militaires, la diverſion cauſée par l'affaire d'*Ecoſſe* ne donne pas plus beau jeu aux Armes *Françoiſes* dans les *Païs-Bas* & en *Allemagne*.

2. Parce que, ſi l'entrepriſe du *Prétendant* n'eſt pas terminée avant le printems, la *France* ſe verroit obligée à faire de plus grands efforts pour lui, & vraiſemblablement à en faire moins ailleurs, ce qui ne ſeroit pas ſans danger.

3. Parce que, ſoit que l'affaire traîne en longueur, comme il y a toute apparence, ſoit qu'elle ne languiſſe pas, il ſeroit à craindre pour la *France*, que toutes les Puiſſances *Proteſtantes*, ou la plus grande partie, ne s'élevâſſent contre elle, & qu'au printems elle ne ſe vît engagée dans une guerre d'une toute autre importance que celle qu'elle a actuellement ſur les bras.

4. Parce que ce cas arrivant, & tous faiſant cauſe commune, la *France* ſeroit probablement réduite à une défenſive qui influeroit ſur ſes Alliés, & qui mettroit la *Reine de Hongrie*, le *Roi de Sardaigne* & leurs Alliés en état

état de ſe relever de leurs pertes.

5. Parce qu'étant à préſumer que *Louïs XV.* ne faiſant la guerre que pour parvenir à une Paix avantageuſe & honorable, il ſeroit preſque impoſſible qu'elle ſe fît, ſans que le *Prétendant* fût ſacrifié, & la *Maiſon d'Hanovre* rétablie.

Dans le cas où la révolution ne prospèreroit pas, la *France*, en l'appuyant ouvertement, auroit infructueuſement tenté de porter un coup mortel à la *Maiſon d'Hanovre.* Il en naîtroit une haine implacable entre les deux Maiſons, un obſtacle invincible à toute eſpèce de réconciliation entre les deux Nations, & par conſéquent à la Pacification générale. Suites funeſtes d'une conduite hazardée, & tout-à-fait contraire aux ſaines maximes.

Tout mûrement examiné, il s'enſuit donc que les avantages que la *France* pourroit eſpérer en ſe déclarant pour le *Prétendant*, ſont trop peu importans, & les inconvéniens qui pourroient en réſulter trop grands pour qu'elle s'expoſe à prendre hautement ſon parti. Je ne doute pas qu'elle ne

l'aide ſous main. C'eſt un épouvantail dont elle ſe ſervira utilement pour harceler au moins le *Roi de la Grande-Bretagne*, pour mettre les trois Royaumes dans l'impuiſſance d'entreprendre au dehors, & pour déconcerter les hauts Alliés. Elle ſe tiendra derrière le rideau ; & ſans courir les riſques des évènemens, elle attendra tout du tems.

J'ai dit que l'entrepriſe du *Prétendant* pourroit être utile à la *France* en une choſe, que j'ai promis d'expliquer, il faut y ſatisfaire. C'eſt en tenant toutes les Forces de l'*Angleterre*, & ſur-tout celles de Mer, occupées à la défenſe du Païs & à la ſureté des Côtes. Il pourroit arriver, au moyen de ce, que la *France* & l'*Eſpagne*, conjointement ou ſéparément, fiſſent d'heureux efforts, ſoit pour le recouvrement de *Gibraltar*, de *Port-Mahon* & du *Cap-Breton*, ſoit pour envahir les Poſſeſſions des *Anglois* dans les Iles, ſoit pour enlever leurs Flottes Marchandes. Dans la criſe où eſt la *Grande-Bretagne*, il n'eſt guères poſſible qu'on ne néglige pas l'extérieur pour donner tous ſes ſoins au dedans. Tout

ce

ce qui eſt loin de nous, n'intéreſſe pas à beaucoup près autant que ce qui eſt proche. Un mal préſent abſorbe juſqu'aux ſimples attentions qu'on ſent bien qu'on devroit à un mal éloigné. Ces ſortes d'évènemens, de quelque façon qu'ils tournent, ſont toujours funeſtes à un Etat. La prémière ardeur pour une défenſe commune ſe rallentit. La nouveauté ne trouve que trop de ſectateurs. Les Manufactures languiſſent; le Commerce eſt inanimé; la confiance tombe; l'argent devient rare; la miſère s'accroit avec la diſette; le nombre des mécontens ſe meſure par celui des malheureux & des eſprits inquiets; les parens, les alliés, les amis, les voiſins, tout eſt dans une méfiance continuelle. Les craintes redoublent, les précautions diminuent. Le ſoldat ſe mutine. Les Grands ſont arrogans. Rien n'agit efficacement pour l'Etat, parce qu'on remet à ſe décider ſuivant les circonſtances. Tout contribue à augmenter un danger qu'un peu d'unanimité & de réſolution diſſiperoit. Combien l'inaction a-t-elle fait proſpérer d'ennemis, qu'un peu de vigueur auroit terraſſés? Les mal-

heurs du dedans en entraînent au dehors. On concentre toutes ſes forces, & c'eſt une néceſſité. On ne penſe qu'à garantir le tronc aux dépens des branches. La tempête eſt-elle paſſée? on calcule ſes pertes, on les trouve immenſes. Mais on s'en conſole, par le peu qu'on a ſauvé près de ſoi, & par l'eſpoir, ſouvent équivoque, de recouvrer un jour ce qu'on a perdu au loin. S'il en étoit ainſi de l'*Angleterre*, il faut avouer que l'entrepriſe du *Prétendant* auroit des ſuites bien fatales pour elle, & bien avantageuſes à ſes Ennemis. Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Berne ce 30. *Novembre* 1745.

XII. LETTRE.

LEs réflexions que j'ai faites, MONSIEUR, ſur l'entrepriſe du *Prétendant*, m'ont conduit à en faire auſſi ſur les Princes engagés dans la guerre avec des Etats, des forces & des reſſources médiocres, en comparaiſon des grandes Puiſſances avec leſquelles ils

ils ſont unis, ou dont ils ont à ſe défendre. C'eſt une vérité reconnue de tout tems, & prouvée par l'expérience, que les petits Princes ſont tôt ou tard la victime des Grands. A conſidérer le *Roi de Sardaigne* de ce point de vue, que peut-on conjecturer qu'il deviendra? Ses intérêts ſeroient ſacrifiés, du moins pour la plus grande partie, à de plus grands, tels que ceux des *Maiſons* d'*Autriche* & de *Bourbon*, de l'*Angleterre*, de la *Pruſſe* &c. Il eſt tout naturel d'en conclure, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, étoit de reſter neutre. Mais en ſuppoſant qu'il n'étoit pas de ſon intérêt, ou de ſon goût, d'embraſſer la neutralité, il lui auroit ſans doute été plus avantageux de s'unir à la *Maiſon de Bourbon*, qu'à la *Reine de Hongrie* & à l'*Angleterre*. Vous me direz que je devine les choſes après qu'elles ſont arrivées. Non, MONSIEUR, je penſois ainſi avant les échecs du *Roi de Sardaigne*. L'évènement ne ſert qu'à me prouver que j'avois penſé juſte. Jettez les yeux ſur les Etats de *S. M. S.* ſur ſes forces, & ſur ſa poſition; comment décideriez-vous qu'il devroit ſe

conduire avec une Puiſſance auſſi formidable que la *France*, & ſa voiſine? Ne diriez-vous pas qu'il ne doit rien négliger pour vivre en bonne intelligence avec la *France*, ſur-tout dans le cas, où, unie à l'*Eſpagne*, elle a intérêt, ou l'intention de porter la guerre en *Italie*? De qui la *Savoie* peut-elle eſpérer une protection plus efficace, & des ſecours plus promts que de la *France*? De qui peut-elle craindre davantage? La *Maiſon d'Autriche*, ou toute autre Puiſſance, tenteroit toujours envain d'entreprendre ſur les Etats du *Roi de Sardaigne* appuyée par la *France*; & jamais les unes ou les autres ne pourroient le garantir des reſſentimens de celle-ci. Le feu Roi *Victor* l'éprouva bien ſous le règne de *Louïs XIV.* Il fut heureux d'avoir Mr. le Duc de *Bourgogne* pour Gendre. Sans cela, ni toutes les forces de l'*Empire*, ni ſa profonde politique, n'auroient pas ſauvé *Turin.*

Dans la guerre de 1733. le Roi règnant a fait lui-même l'expérience de l'utilité d'être alliée de la *France.* Ses Poſſeſſions en *Italie* en ont été augmentées aux dépens de l'Empereur

reur *Charles VI*, Prince bien autrement puiſſant & redoutable que ne l'eſt la *Reine de Hongrie*. Les avantages que le *Roi de Sardaigne* a tirés du Traité de 1738. par le canal de la *France*, ſont ſi récens, qu'il y a lieu de s'étonner qu'ils ne lui aient pas ſervi de règle pour la préſente guerre. Que pouvoit-il attendre de ſon alliance avec la *Reine de Hongrie* & l'*Angleterre*, qu'il ne pût au moins eſpérer en ſe liguant avec la *France* & l'*Eſpagne*? *S. M. S.* n'eſt point en état de ſoudoyer longtems une Armée tant ſoit peu conſidérable. Elle ne le peut qu'au moyen de ſubſides. L'*Angleterre* étoit plus en puiſſance de lui en fournir que la *France*? La Nation *Britannique*, chargée depuis pluſieurs années de ſupléer au déſordre des Finances de la *Reine de Hongrie*, & obligée à des dépenſes immenſes, tant pour armemens, que pour faire honneur à ſes engagemens avec différens Princes, n'étoit-il pas à préſumer que les remiſes pourroient languir, & même ceſſer par des accidens imprévus, ou ſi les ſuccès ne répondoient point aux eſpérances? Quant aux ſecours d'Hommes, pou-

voit-il s'en promettre de ſuffiſans ; ſoit de *Sa Majeſté Hongroiſe*, qui en avoit à peine aſſez pour faire face en *Allemagne*, ſoit de la *Grande-Bretagne* entièrement occupée de la conſervation des *Païs-Bas* & des *Etats Autrichiens* dans l'*Empire* ?

Une autre raiſon, pour le *Roi de Sardaigne*, de s'unir avec la *Maiſon de Bourbon*, étoit la différence qu'il y a entre le Gouvernement *Anglois* & le *François*. Dans le prémier, la déciſion d'un ſubſide dépend d'un Parlement & de formalités ſujettes à diſcuſſion, & qui, quelqu'abrégées qu'elles ſoient, paroiſſent toujours trop longues à qui attend. En *France*, la volonté du Roi décide de tout. Un mot, un inſtant termine les affaires les plus importantes. Tout bien peſé, il n'y avoit pas, je crois, à balancer. Je préſume bien que *S. M. S.* l'a ſenti, & que ç'a été le dépit, plutôt que le choix, qui l'a jettée dans le Parti de la *Reine de Hongrie*. Las de l'indéciſion de la *Cour de Madrid*, le *Roi de Sardaigne* a cru la faire ceſſer, en ſe montrant diſpoſé à accepter les offres de *Sa Majeſté Hongroiſe*. Mais l'*Eſpagne*, qui n'ignoroit pas

pas qu'il ne pouvoit être que très desavantageux à ce Prince de se déclarer contre la *Maison de Bourbon*, n'avoit garde de rien précipiter. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'il seroit assez mal conseillé pour agir contre ses vrais intérêts. Il se peut aussi que le *Roi de Sardaigne*, recherché des deux côtés, se soit cru d'une très grande utilité. Pour l'ordinaire ces sortes d'idées ne laissent pas voir les objets tels qu'ils sont, elles les grossissent. Mais que *S. M. S.* se soit fait illusion, ou qu'elle se soit trop aisément rebutée, en est-elle moins à plaindre? Ses Etats sont presque conquis. Le Prince de *Piémont* s'est réfugié à *Venise*. *Turin* est dans la consternation, l'Ennemi est à ses portes. S'il est pris, je ne vois point d'azile sûr pour le *Roi de Sardaigne* dans son propre Païs. *Coni*, fameux par le glorieux siège qu'il a soutenu, ne fera vraisemblablement pas une aussi belle défense. Les tems sont différens. L'épouvante décourage. Les mesures même que le Roi a prises pour la sureté de la personne du Prince *Royal*, contribuent à l'augmenter. Les Peuples règlent leurs mou-

mouvemens ſur les démarches du Souverain. Que deviendra donc le *Roi de Sardaigne?* Oſerai-je vous dire ce que j'en penſe? Je crains bien que l'*Eſpagne* ne lui faſſe payer cher ſon alliance avec la *Reine de Hongrie.* La Reine d'*Eſpagne* ne lui pardonnera pas la préférence. D'ailleurs, on veut faire un établiſſement à *Dom Philippe.* La *Savoie* & le *Piémont* ſont des paſſages depuis longtems enviés par la *France.* Les *Ducs de Savoie* ſe ſont toujours prévalu de cette poſition avantageuſe. L'occaſion ſemble s'offrir de ne plus dépendre d'eux, & de s'aſſurer pour toujours la liberté de ces paſſages pour la réunion en *Italie* des forces combinées de la *Maiſon de Bourbon.* Les vues qu'on a d'établir dans ce Païs-là une nouvelle branche de cette Maiſon, ne pourroient-elles pas faire penſer à joindre la *Savoie* & le *Piémont* aux conquêtes qu'on a déjà faites, & qu'on ſe promet de faire, & de compoſer du tout un Etat qui certainement ſeroit puiſſant? Ce ſeroit alors qu'on verroit le Royaume de *Lombardie* ſortir de ſes cendres, & que la *Maiſon de Bourbon* ſe trouveroit en état de donner des fers

l'*Italie*, & par une ſuite toute naturelle la loi à l'*Europe*. Ce n'eſt peut-être pas une affaire ſi difficile à faire qu'on le penſeroit. Le train que prend la guerre en *Allemagne*, ne permet pas d'eſpérer que la *Reine de Hongrie* ſoit aſſez tôt en état de faire paſſer en *Italie* des forces ſuffiſantes pour en empêcher la conquête & la perte du *Roi de Sardaigne*. L'*Angleterre* eſt auſſi actuellement dans l'impuiſſance de s'y oppoſer. Quand *Sa Majeſté Hongroiſe* pourra penſer à pourvoir à ſes Etats de-delà les Monts, il n'en ſera plus tems. On a trop négligé cette partie. Soit qu'on ſe ſoit flaté que les Couronnes alliées rencontreroient de plus grands obſtacles, ſoit qu'on ait jugé qu'il ſuffiſoit de ſeconder médiocrement le *Roi de Sardaigne*, dans la préſomtion que l'*Angleterre* feroit des efforts, ou que quelques Princes d'*Italie* prendroient parti, il paroit qu'on s'eſt mécompté. On peut regarder ce Païs à peu près comme perdu, ſurtout vu le danger que courent les Etats du *Roi de Sardaigne*. On reſtitueroit d'autant moins à la *Reine de Hongrie* ſes Etats d'*Italie*, que *Dom Phi-*

Philippe les poſſèderoit, à titre de Royaume, avec la *Savoie* & le *Piémont*: paſſages au moyen deſquels, comme je l'ai dit, la *France* pourroit aiſément & promtement le ſecourir contre les tentatives de la *Maiſon d'Autriche*.

S. M. S. n'a devant elle qu'un triſte avenir. Victime de la cauſe de la *Reine de Hongrie*, elle demandera inutilement des dédommagemens. Où les trouver? Sera-ce l'*Ile de Corſe*, où l'on vient de prendre la *Baſtie* pour le *Roi de Sardaigne*? Eh! quel dédommagement! Des Peuples inquiets, toujours prêts à ſe révolter, & qu'on ne peut contenir que par de fortes garniſons! Le *Roi de Sardaigne* dépouillé de la *Savoie* & du *Piémont* pourroit-il s'y faire craindre, & y avoir un Corps de troupes ſur lequel il pût compter? Je demande même s'il ſeroit bien ſûr que la vindicative *Reine* d'*Eſpagne* l'y laiſſât tranquile. Ne ſongeroit-elle point à marquer ſa reconnoiſſance au Sénat de *Gènes*, en travaillant, conjointement avec les deux Princes ſes Fils, à remettre cette Ile ſous la domination de la République?

Quel eſpoir le *Roi de Sardaigne* peut-

peut-il avoir du côté de l'*Empereur*? Je ſuis bien perſuadé que ce Prince voit avec un ſenſible regret la triſte ſituation de *S. M. S.* Mais ne doit-il pas être encore plus touché de celle de la Reine ſon Épouſe? S'il voyoit jour à pouvoir ſe déclarer ſans danger, il eſt hors de doute qu'il le feroit, par la ſeule conſidération des intérêts d'une *Maiſon* qui eſt devenue la ſienne. Mais la bonne politique ne lui permet pas de rompre une neutralité qui met ſon Duché de *Toſcane* à l'abri. C'eſt un morceau précieux, en un mot, le Patrimoine aujourd'hui de la *Maiſon de Lorraine*. Il pourroit arriver telles circonſtances où l'*Empereur*, dénué de ſon *Grand-Duché*, ſe trouveroit ſans un pouce de terre avec un grand Nom & une grande Dignité à ſoutenir. Quand même il ſe déclareroit, de quelle efficacité ſeroit-il avec des forces auſſi médiocres que celles de la *Toſcane*? Que pourroit-il ſans la *Reine* ſon Épouſe? Mais quels ſecours en attendre, lorſqu'elle eſt réduite à faire de ſi foibles efforts pour elle-même? Il y auroit une reſſource: ce ſeroit d'engager l'*Empire* à déclarer

rer la guerre à la *France* & au *Roi de Pruſſe*. Mais ce ne ſeroit pas un moyen ſûr de garantir la *Toſcane*: car il n'eſt pas poſſible que l'*Empire* déclare la guerre, & que le Chef reſte neutre; puiſque ce ſeroit l'intérêt propre du Chef, autant & peut-être plus que celui du *Corps Germanique*, qui armeroit les Princes de *l'Empire*. A la prémière nouvelle que les Couronnes alliées auroient d'une ſemblable démarche, la *Toſcane* ſeroit envahie, & conquiſe, avant que *L. M. I.* pûſſent y mettre obſtacle. Mais eſt-il de l'intérêt du *Corps Germanique* de déclarer la guerre? Se déterminera-t-il à courir le riſque d'évènemens qui ne ſont pas ſans danger? Achèvera-t-il de ſe ruïner? Peut-être devroit-il mettre le tout pour le tout. En ce cas, il faudroit du moins de l'unanimité, & il n'y en a pas. Le *Brandebourg* & le *Palatinat* ſont bande à part. Indépendamment du concert, il ſeroit néceſſaire que les plus puiſſans Princes d'*Allemagne* qui tiennent pour la *Maiſon d'Autriche*, ne fûſſent pas occupés de leur propre défenſe. La *Ruſſie*, la *Suède* & le *Dannemark* pourroient y ſupléer.

ſupléer. Mais il n'eſt pas ſûr que ceux-ci ſe déclarent, tant qu'il n'y aura pas véritablement à craindre pour la Liberté de l'*Empire*, ni que la *Ruſſie* ſe détermine à ſe mêler des affaires de l'*Europe*, autrement que par voie de médiation. Peut-être entreprendrai-je quelque jour de vous en faire convenir. Je ſuis, MONSIEUR, &c.

A Berne ce 5 Décembre 1745.

XIII. LETTRE.

Avoir l'animoſité avec laquelle la guerre ſe fait, croiroit-on, MONSIEUR, qu'il y eût entre les Puiſſances belligérantes des Traités anciennement jurés, & plus d'une fois renouvellés, à l'effet de cimenter entre elles une bonne amitié & une concorde durables? Cependant rien n'eſt plus vrai. Recherche-t-on avec attention la cauſe du mal? On voit avec douleur qu'il vient du peu de compte qu'on fait des Traités & Conventions; partie néanmoins ſi eſſentielle du Droit des Gens. Certaines circonſtances déterminent

terminent à prendre des engagemens; que certains évènemens font, dans la ſuite, eſtimer n'être pas abſolument obligatoires. D'autres tems, d'autres ſentimens. Qu'eſt-ce donc que des Traités? Ces Actes revêtus de la foi du ſerment, ne ſont-ils qu'illuſoires, ou momentanés? Examinons un peu cette matière, elle en vaut bien la peine.

La poſition réciproque des Puiſſances contractantes, & leurs diſpoſitions lorſqu'elles contractent, conſtituent la nature des Traités, & leur ſolidité dépend d'une exactitude ſcrupuleuſe à les obſerver. De cette réciprocité de poſition naiſſent les Alliances offenſives & défenſives; les Stipulations de ſubſides, de ſecours de différentes eſpèces, de Ceſſions, & d'Echanges; les Capitulations, & les Traités de Paix & de Commerce.

Quelques-unes de ces Conventions ſont purement volontaires; l'utilité & la convenance les font faire. Certaines ſont de précaution, la Politique les dicte. Les autres ſont forcées, la néceſſité y contraint. Mais elles ſe meſurent toutes ſur le degré de puiſſance, ſur

ſur l'intérêt actuel & à venir ; en un mot ſur les circonſtances préſentes ou prévues. Tout ſe balance ; enſorte qu'à toute rigueur on pourroit n'admettre que des conventions volontaires, parce qu'étant loiſible de les accepter, ou de les rejetter, il eſt préſumé que lorſqu'on les accepte, on le fait de plein gré & pour ſon avantage. Je conviens cependant, qu'on eſt quelquefois tirannisé par la loi du plus fort. C'eſt le cas des Capitulations. Les Accords de cette dernière eſpèce, & de tout ce qui y a trait, ont pour baſe cette terrible maxime, *væ victis.* Mais obligent-ils moins pour cela ? Non ſans doute. Les Vaincus ſont cenſés avoir exactement peſé l'étendue des obligations auxquelles ils s'engagent, & ne s'y engager que pour éviter les dangereuſes ſuites d'une défenſe trop opiniâtre. C'eſt l'intérêt actuel, & la perſpective d'un triſte avenir, qui déterminent. On ſe ſoumet avec réflexion, & conſéquemment par un mouvement libre & volontaire, à des conditions onéreuſes, mais qu'on regarde comme un mal médiocre, en comparaiſon de celui dont on ſe préſerve.

La bonne-foi doit être le fondement des Capitulations, ainſi que des Traités de toute eſpèce, par la raiſon que des deux côtés l'utilité & la convenance font agir. La dure extrémité où le Vaincu ſe trouve réduit, loin d'être une preuve que ſa volonté ait été violentée, ne laiſſe au contraire aucun lieu de douter qu'il n'ait balancé exactement les deſavantages de ſa ſituation préſente & à venir avec les conditions qu'on lui a propoſées. D'où il faut conclure, qu'il a fait ſon option avec connoiſſance de cauſe, & en vue de ſon plus grand bien; & ce d'autant plus, qu'il s'eſt donné plus de mouvement pour obtenir la meilleure compoſition. Tant que durent les pourparlers, & ſur-tout après la ſignature, on ne peut pas dire que le Vaincu ne compte pas ſur la foi du Vainqueur; autrement il n'accepteroit aucune condition. Mais, comme il faut que la loi ſoit égale, il eſt hors de doute que le Vainqueur de ſa part doit avoir tout lieu de juger qu'on obſervera ſans la moindre reſtriction les conditions convenues. Autrement point de compoſition à eſpérer; reſſource cependant

dant ſi utile dans ce ſiècle, où l'attaque des Places eſt portée à un ſi haut point! Delà il s'enſuit que, lorſque dans la ſuite on ſe trouve, d'un ou d'autre côté, comme incliné à faire quelque démarche qui pourroit paroître contraire à une Capitulation, on ne la doit pas faire, quoiqu'il fût peut-être facile de la juſtifier. Avant tout, il faut remonter au principe, & ſe demander à ſoi-même, ſi, lors de l'engagement, on a entendu le prendre de bonne-foi, & en remplir les clauſes à toute rigueur, quelque choſe qui pût arriver; en un mot, ſi on trouveroit conforme aux règles de l'exacte équité, que la Puiſſance, avec laquelle on a contracté, ſe permît ce qu'on a quelque panchant à ſe permettre. J'avoue qu'il eſt rare qu'on tranſgreſſe, ou qu'on élude des Capitulations. Ordinairement tous les cas ſont prévus, & les clauſes expreſſes. S'il n'en eſt pas ainſi, c'eſt la faute de celui qui capitule. Il ne peut, ni ne doit jamais prétendre en tirer avantage. Toute ſtipulation équivoque eſt contre lui, a plus forte raiſon toute réſerve non exprimée. Pourquoi? parce que les

Capitulations ſont de droit étroit.

Les Traités d'Alliance & de Commerce ſont bien différens. Ils doivent avoir & ont en effet plus d'extenſion. La clauſe générale qu'*il y aura une amitié & une union fermes & durables entre les Puiſſances contractantes & leurs Sujets*, emporte la bonne correſpondance, toutes ſortes de bons offices, & toute protection & ſureté pour les Nations reſpectives dans tous les Païs & Etats de la domination de leurs Souverains, ſans aucune reſtriction, à quelque titre que ces Etats & Païs ſoient poſſédés, & dans quelque lieu qu'ils ſoient ſitués, proche ou loin. En conſéquence, tout article ſujet à interprétation, doit toujours être interprété favorablement pour l'une des Nations qui reclame la foi des Traités. La raiſon en eſt, que lors du Traité les Puiſſances ont certainement entendu, que leurs Sujets jouïroient de tous les avantages de l'amitié réciproque dans toute l'étendue des Etats reſpectifs ſans diſtinction. Autrement il faudroit dire qu'elles ſont convenues d'être amies dans un lïeu & non dans un autre, ce qui eſt contre le bon-ſens.

Je

Je crois ce principe inconteſtable, parce qu'il eſt fondé ſur l'Equité, la Raiſon & la nature du Contrat. Qu'on pèſe à cette balance tous les différends qui peuvent ſurvenir au ſujet d'un Traité d'Alliance ou de Commerce, on n'en trouvera aucun, j'oſe le dire, qui ne doive être décidé en faveur de la Nation qui ſe prétend lèſée. Envain objecteroit-on les divers ſens dont un article, & même un terme, ſont ſuſceptibles. Envain ſe retrancheroit-on dans l'omiſſion de mots prétendus déciſifs, ou à dire qu'on les a omis avec connoiſſance de cauſe, & avec volonté de faire des réſerves. Dès qu'on reclame tout ce que la bonne amitié & l'union ſuppoſent, toute objection tombe, toute réſerve eſt inadmiſſible; parce que, je ne ſaurois trop le répéter, ce ſeroit être amis dans une partie des Etats réciproques, & ennemis dans l'autre: ce qui ne peut ſe concilier avec les intentions des Puiſſances contractantes, ni avec le but de leur alliance.

Les Traités de paix, & d'alliance offenſive & défenſive; les Stipulations de ſecours & de ſubſides; les Ceſſions,

les Echanges &c. doivent être plus précis, par la raiſon qu'ils embraſſent des objets qui ne peuvent être ſous-entendus. Dans ces différens Inſtrumens il y a des réſerves, des renonciations, des proteſtations, des dérogations, des excluſions, des maintenues, des évaluations, des traditions, qui ne peuvent être omiſes, qu'il ne ſoit préſumé qu'on l'a fait volontairement. Une clauſe générale ne peut ſupléer, ni couvrir l'erreur. Cependant, en agiſſant de bonne-foi, ne pourroit-on pas prévenir les ſuites, ſouvent facheuſes, que peuvent avoir des articles mal couchés, des omiſſions ou des erreurs de fait? Il faut tout raprocher de l'équité. Alors peu ou point de diſcuſſions, & encore moins de guerres.

Il me ſeroit aiſé de m'étendre davantage ſur cette matière. Mais ſi j'entreprenois d'entrer dans un certain détail, je ne finirois pas. Contentez-vous, s'il vous plaît, de cet eſſai. Peut-être aurai-je occaſion d'y revenir. Je ſuis, MONSIEUR &c.

A Berne ce 10 *Décembre* 1745.

XIV. LET.

XIV. LETTRE.

IL court un bruit, MONSIEUR, que la *France* fait des armemens conſidérables en faveur de la *Maiſon Stuard*, & qu'elle prendra ouvertement la défenſe du *Prétendant*. Je doute toujours que ce bruit ſoit fondé. Mais quand bien même il le ſeroit, je ne me départirois pas de ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, parce que je crois avoir raiſonné conformément aux vraies maximes de la ſaine Politique. Qu'on diſe qu'il ſe fait en *France* des diſpoſitions qui ſemblent n'avoir d'autre objet que l'*Angleterre*, qu'il paſſe même des Troupes & des Munitions en *Ecoſſe*, & que tout cela ſe fait au ſu du Roi, je ne ferai nulle difficulté de le croire. Je n'ai pas prétendu ſoutenir que la *France* n'aidera pas ſous main le Prince *Edouard*, mais ſeulement qu'elle ne doit pas le faire ouvertement. On me permettra donc d'être incrédule juſqu'au moment de la déclaration préciſe de *Louïs XV.* & après cette déclaration même de renvoyer à ce

que j'ai-dit dans ma onzième Lettre.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'*Impératrice-Reine* pût faire, pour la défenſe de ſes Etats d'*Italie*, d'auſſi grands efforts, qu'on dit que la *France* en fait pour le *Prétendant*. *Milan* n'auroit pas ouvert ſes portes à *Dom Philippe*. Il eſt vrai que ce Prince n'eſt pas encore maître de la Citadelle. Mais croyez-vous qu'une Garniſon de 2000 hommes, ſans eſpérance d'être efficacement & promtement ſecourue, tienne longtems? Que peuvent le *Roi de Sardaigne* & le *Prince de Lichſtenſtein*, eux qui ont bien de la peine à ſe maintenir, & qui ſont dans une poſition encore plus fâcheuſe que les Nouvelles Publiques ne le diſent? Je ſuis bien perſuadé que la *Reine de Hongrie* n'a nulle envie de laiſſer perdre ce beau Païs. Toutes les Gazettes nous annoncent qu'il y va paſſer des renforts conſidérables, mais qu'ils ont de peine à ſe mettre en mouvement! La Cour de *Vienne* ne donne d'attention qu'à ce qui lui eſt proche, & elle néglige, forcément ſans doute, ſes Etats éloignés. Mais ces Etats ſont importans, ce ſont des morceaux précieux. Etoit-

il

il donc impoſſible de faire un détachement conſidérable des Armées d'*Allemagne?* Si on en croit les Rélations publiques, le *Prince Charles* a des forces prodigieuſes. Ajoutez-y 30000 *Saxons*, & vous trouverez qu'il faut que l'*Impératrice-Reine* ait au moins 150000 hommes en campagne, pour faire tête au ſeul *Roi de Pruſſe*, qui n'en a pas les deux tiers. Vous me direz que la plus grande partie ſont des Troupes irrégulières. Mais ce ſont ces mêmes Troupes irrégulières qui ont ſi fort contribué à ruiner de belles & nombreuſes Armées *Françoiſes* en *Bohème* & en *Bavière*. D'ailleurs depuis la Bataille de *Freyberg*, qu'a fait le *Roi de Pruſſe* en *Bohème?* Il s'y eſt maintenu, & voilà tout. La mauvaiſe ſaiſon l'a obligé à faire repaſſer les gorges à ſes Troupes, & à les mettre en quartiers d'hiver dans la *Siléſie*. Le *Prince Charles* a ſuivi cette Armée dans ſa retraite ; c'étoit le droit du jeu. Il eſt rare qu'on ne trouve pas l'occaſion d'entreprendre ſur un Ennemi qui ſe retire. Cette occaſion, le *Prince Charles* comptoit l'avoir ſaiſie au combat de *Soor*. Il a été peu avantageux

aux

aux *Autrichiens*, & n'a pas empêché le *Roi de Pruſſe* d'exécuter ſon deſſein. Il paroiſſoit que ce Prince avoit fermé la campagne. Les *Autrichiens* en pouvoient faire de-même, & ſe contenter de s'aſſurer des paſſages, d'autant mieux même que la Négociation entamée à *Hanovre*, alloit toujours ſon train. Si on eût pris ce parti, on ſe ſeroit vu en état de jetter des ſecours en *Italie*. Mais on a cru devoir s'attacher à *Sa Majeſté Polonoiſe*. On s'eſt flaté qu'en faiſant un grand effort, on termineroit la guerre de ce côté-là, & qu'enſuite on ſe verroit en liberté de ſonger à l'*Italie*. Je ne ſai ſi ces diſpoſitions étoient bien conſéquentes, mais l'évènement a prouvé que non. Le *Roi de Pruſſe*, toujours actif & vigilant, a de-nouveau ouvert la campagne malgré la rigueur de la ſaiſon, & la victoire s'eſt déclarée pour lui. Voilà la *Saxe* envahie, *Leipſig* & *Dreſde* ſoumis, & la *Maiſon Electorale* fugitive. Quel changement de ſcène ! La *Siléſie* au moins devoit être la proie des Couronnes alliées. Quel mécompte ! Que reſte-t-il à ſa *Majeſté Polonoiſe*, pour ſauver ſes Etats, qu'à demander la

paix

paix au *Roi de Pruſſe* ? L'accordera-t-il, offenſé comme il eſt ? Et s'il l'accorde, quelles en ſeront les conditions ? La *Saxe* reclame le ſecours de la *Ruſſie*. Cela pourroit bien déterminer *Sa Majeſté Pruſſienne* à faire au plutôt la paix avec les Cours de *Vienne* & de *Dreſde*. Mais ce ne ſeroit peut-être que pour ſe mettre en état de faire ſentir à la *Ruſſie* les effets de ſon reſſentiment. Quoi qu'il en ſoit, à ne raiſonner que politiquement ſur la conduite des Cours de *Vienne* & de *Dreſde*, on ne peut qu'être étonné qu'elles ſe ſoient flatées d'accabler le *Roi de Pruſſe*. Des Troupes battues & rebattues ne ſe portent pas avec ardeur contre un Ennemi qui les a vaincues. La confiance & le courage manquent. Dans ces circonſtances les affaires générales ſont pour l'ordinaire malheureuſes. Il faut nombre de petits combats pour rendre le cœur au ſoldat. Et ce n'eſt pas une des moindres parties de la Science Militaire, que de ſavoir donner à propos ces combats, en faire ſentir les avantages à ſes Troupes, & leur en faire eſpérer de plus grands. Mais preſque toujours on agit

ſur

ſur des ſuppoſitions. On ſe dit que les armes ſont journalières, & que l'Ennemi qui a vaincu hièr, peut être battu aujourd'hui. On ſe promet de faire de meilleures diſpoſitions, de mieux choiſir ſon champ de bataille, de piquer ſes Troupes d'honneur. C'eſt ainſi qu'on ſe leurre, en ne comptant pour rien le découragement & la crainte qu'inſpire un Ennemi d'autant plus audacieux, d'autant plus redoutable, qu'il marche au combat avec confiance, & une eſpèce de certitude d'en ſortir encore vainqueur. Il faut donc beaucoup de prudence pour reprendre l'ascendant, ou du moins pour le remettre de niveau. Les grands Maîtres dans l'Art Militaire s'y ſont toujours trouvés très embaraſſés. Les *Condez*, les *Turennes*, les *Montecuculli*, ont donné une ſingulière attention à cette partie de la Guerre. Il eſt en effet bien hazardeux de trop s'engager avec un Ennemi, qui a pris une certaine ſupériorité. Que peut-on ſe promettre d'une Armée qui va à l'Ennemi à contre-cœur? Je le répète, on ne peut lui rendre ſa prémière audace, que par de légers combats donnés

nés à propos, & assez souvent pour faire naître aux Troupes l'envie d'en venir à une action générale. Quand on en est-là, on peut raisonnablement compter sur la victoire. Je suis, MONSIEUR, &c.

A Berne ce 15 *Décembre* 1745.

XV. LETTRE.

DEpuis la dernière Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, MONSIEUR, j'ai été témoin de quelques conversations politiques, dont il faut que je vous fasse part. Imaginez-vous des cercles de Nouvellistes. Je voltigeois de l'un à l'autre, affectant toujours de ne prendre aucun parti, ensorte que j'étois bien reçu dans tous, & qu'on parloit librement devant moi. Ici on exaltoit les triomphes du *Roi de Prusse*, son habileté dans l'Art Militaire, sa bravoure, l'excellente discipline & la valeur de ses Troupes. On ne mettoit point de bornes à ses conquêtes. La *Saxe* soumise étoit, disoit-on, une nouvelle carrière de gloire qu'il s'ouvroit, & on ne doutoit pas que

Vienne

Vienne n'en fût le terme. Là on craignoit la marche des Troupes *Ruſſiennes*, & que *Sa Majeſté Czarienne* ne dérangeât les projets de *Sa Majeſté Pruſſienne*. Vous ne trouverez pas étonnant que le *Roi de Pruſſe* ait nombre de partiſans dans nos Cantons. Un des plus zèlés m'aborda, & me dit. Je ne ſaurois croire, Monſieur, que vous donniez dans les idées extravagantes de ces gens-là. Vous êtes homme ſenſé, raiſonnons ſans paſſion, & examinons, ſi vous le voulez bien, quelles ſeront les ſuites des victoires du *Roi de Pruſſe*. Je crois m'entendre en Politique autant qu'un autre. J'avoue que *Sa Majeſté Pruſſienne* a beau jeu; mais convient-il à un grand Prince, comme il eſt, de jouer tout ſon jeu? On le mène de conquête en conquête, on lui fait faire le ſiège de *Vienne*. Il faut avoir renoncé au bon-ſens pour raiſonner ainſi. Le *Roi de Pruſſe* s'éloignera-t-il de ſes Etats, pour courir à des triomphes incertains, tandis que la *Ruſſie* fait marcher à grands pas une Armée deſtinée à faire une diverſion dans la *Pruſſe*? S'expoſera-t-il à voir tout

l'*Empire*

l'*Empire* ſoulevé contre lui? Vous ne le croyez pas ſans doute, & vous avez raiſon. Il eſt bien plus naturel de penſer que *Sa Majeſté Pruſſienne* donnera les mains aux prémières propoſitions d'Accommodement que le *Roi de Pologne* lui fera faire. Il eſt beau, & bien flateur de pouvoir donner la paix au milieu même de ſes victoires. Le *Roi de Pruſſe* n'aura garde de laiſſer échapper l'occaſion d'ajouter ce nouvel éclat à la gloire qu'il s'eſt acquiſe. D'ailleurs c'eſt le ſeul moyen que la Fortune, accoutumée à le bien ſervir, lui puiſſe offrir de faire taire la *Ruſſie*. Que ſait-on même, s'il ne ſeroit pas de la politique de s'arranger auplutôt avec les Cours de *Vienne* & de *Dreſde*, pour ſe mettre en état de donner à la *Ruſſie* des marques de reſſentiment d'autant plus juſtes, qu'il eſt certain qu'il y a des Traités d'alliance entre cet Empire & la Couronne de *Pruſſe*, qu'il paroit que la Cour de *Pétersbourg* ne ſe ſoucie pas beaucoup d'obſerver? La conduite de la *Ruſſie* eſt, ſelon moi, trop peu meſurée. Je ſens bien qu'elle eſt charmée de ſe mêler des affaires de l'*Allemagne*. Elle

a ſenti ſes forces, & quelle influence elle peut avoir dans les affaires de l'*Empire*. Elle part de-là, c'eſt ſon ſyſtême. Mais pourquoi s'inmiſcer dans les querelles de ſes Voiſins, autrement que par voie de conciliation? Cette Puiſſance eſt-elle donc ſi redoutable, qu'elle puiſſe impunément tenter de donner la loi? L'Impératrice Règnante eſt-elle ſi bien affermie ſur ſon Trône, qu'elle ne doive rien craindre du *Roi de Pruſſe?* Auroit-elle oublié les raiſons que ce Monarque auroit de l'inquiéter? Vous voyez bien où je veux toucher. Je n'ai donc garde de trouver la conduite de la *Ruſſie* conſéquente; mais je ne puis, d'un autre côté, être de l'avis de ceux qui diſent que le *Roi de Pruſſe* ne doit pas faire grand état de quinze à vingt mile *Ruſſiens*, & qu'accoutumé à vaincre il ne fera que ſe montrer à eux, pour les renvoyer honteuſement dans leur Païs. Ce n'eſt pas qu'il ne pût arriver qu'il ne les battît; mais je crois que, tout bien conſidéré, il ne ſeroit pas ſage de s'expoſer à les avoir en tête avec les *Autrichiens* & les *Saxons*. Mon ſentiment eſt donc, que le *Roi*

de Pruſſe fera la paix, pour peu qu'on lui faſſe d'ouverture. Vous penſez comme moi, n'eſt-ce pas MONSIEUR? Oui ſans doute, répondis-je; & c'eſt le ſeul mot que je trouvai occaſion de placer pendant cette longue tirade politique. Mon Nouvelliſte me quita à ces mots, & je m'en félicitois, quand un autre ſe ſaiſit de moi. Avouez, MONSIEUR, que la *France* doit être bien contente du *Roi de Pruſſe*. Voilà ce qui s'appelle ſavoir faire la guerre, & mettre à profit tous ſes avantages. Parlons bas, car je ne ſerois pas bien aiſe que certaines gens qui ſont-là m'entendiſſent. Si la *France* avoit fait un effort dans les *Païs-Bas*, il y a tout à parier que la *Reine de Hongrie* & ſes Alliés ſeroient obligés de demander la paix. Mais il n'y a que le *Roi de Pruſſe* qui agiſſe. On n'y conçoit rien. S'il m'en croyoit, il feroit bien de tirer ſon épingle du jeu, & de laiſſer la *France* ſe démêler d'affaire. Pourroit-on y trouver à redire, quand il eſt vrai qu'on n'aide *Sa Majeſté Pruſſienne* par aucunes diverſions, & qu'on lui laiſſe tout le fardeau de la guerre en *Allemagne*? Je vous quite; je vole chez

un de mes Amis qui attend des Lettres de *Leipſig*; je ſuis gros de ſavoir où on en eſt. Adieu, MONSIEUR. Mon Homme s'éclipſe, & moi je reſpire. Les fatigantes gens que les Nouvelliſtes ! J'avois la tête ſi rompue de leurs raiſonnemens, que je me ſauvai au plus vite chez moi, bien réſolu d'éviter à l'avenir ces ſortes d'Aſſemblées. Je ſuis, MONSIEUR &c.

A Berne ce 20. *Décembre* 1745.

XVI. LETTRE.

IL paroit, MONSIEUR, que la bonne intelligence s'altère entre la *France* & la *République de Hollande*. A en juger par les mouvemens des *François* dans les *Païs-Bas*, on ne ſera pas longtems ſans apprendre qu'ils auront fait quelque entrepriſe de conſéquence. Peut-être eſt-on à la veille d'une rupture entre la Cour de *Verſailles* & les *Etats-Généraux*. La conduite que *Louis XV.* a tenue jusqu'à préſent, me feroit penſer qu'il ſe déterminera difficilement à rompre avec la *Républi-*

que;

que ; & je ſuis bien perſuadé que la *République* de ſon côté apportera tous ſes ſoins pour ne pas ſe brouiller avec la *France*. Il eſt de l'intérêt de ces deux Puiſſances de reſter unies, leur Commerce réciproque ſouffriroit beaucoup de leur deſunion ; & celui de la *Hollande* avec la *France* eſt ſi avantageux aux *Hollandois*, que j'eſtime qu'ils y regarderont à deux fois avant que de ſe déterminer à y renoncer. D'ailleurs la *Hollande* neutre a un ſi beau rolle à jouer, qu'il eſt raiſonnable de penſer qu'elle ſe conſervera, tant qu'il lui ſera poſſible, en état de le jouer. Les Partiſans de la *France* ont beau dire, que ce n'eſt pas être neutre, que de donner à la *Reine de Hongrie* & à ſes Alliés des ſecours tels qu'on n'en feroit peut-être pas davantage ſi on étoit en guerre ouverte. Les gens impartiaux conviennent que la *République* ne peut pas ſe diſpenſer de remplir ſes Traités, & qu'il eſt malheureux pour elle d'être forcée à agir, comme auxiliaire, contre une Puiſſance qu'elle voudroit ménager, & dont elle perdra toujours l'amitié avec regret, & malgré elle. En effet

la poſition de la *République* eſt embarraſſante. Ses intérêts demandent qu'elle entre dans le ſyſtème général de l'*Europe* pour l'*Equilibre*. Sa conſervation exige qu'elle ne voie pas avec indifférence les progrès de la *France* dans les *Païs-Bas*, ni la perte de ſes Barrières, & encore moins les ſuccès du *Prétendant* en *Ecoſſe*. La conſidération de ſon Commerce veut qu'elle vive en bonne amitié avec la *France*. Il eſt difficile de concilier tant d'intérêts. Mais après tout, il s'agit de ſavoir ſi la *République* doit n'enviſager que les avantages qui peuvent lui revenir de ſon union avec la *France*, & fermer abſolument les yeux ſur les riſques qu'elle courroit à avoir cette Puiſſance pour très proche voiſine. Les intérêts d'Etat ne doivent point ſe meſurer ſur des utilités préſentes, quand l'avenir offre des préjudices à craindre. Il faut même être très clairvoyant, & grand politique, pour ne ſe pas laiſſer ébloüir par des nuances d'avantages actuels, qui cachent des inconvéniens à venir réels, ou qu'en bon Gouvernement on peut préſumer tels. L'alliance de la *France* eſt ſans contredit

dit d'une grande utilité à la *République*; mais ces deux Puiſſances pourront-elles reſter longtems amies, quand la prémière aura pouſſé ſes conquêtes dans les Païs-Bas au point de faire craindre à l'autre au moins la ruïne de ſon Commerce? Seroit-il tems alors d'ouvrir les yeux ſur le danger qu'on courroit? Il eſt de la nature d'un torrent d'entraîner tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Croyez-vous que la *France*, devenue maîtreſſe de *Bruxelles* & d'*Anvers*, parlât toujours en Amie à la République? Ne pourroit-il point arriver que les ménagemens, que les égards que je veux bien ſuppoſer qu'elle conſerveroit, ne ſeroient que des moyens plus aſſurés d'obtenir tout ce qu'elle voudroit, par la conſidération de ſa poſition eu égard à la *République*? J'avoue que ſi on examinoit avec une ſérieuſe attention tout ce qui peut réſulter de ce que je fais ſeulement entrevoir, on trouveroit que les *Etats-Généraux* ne pourroient pas ſe diſpenſer de déclarer la guerre à la *France*. Il ſemble en effet que leur propre conſervation leur en impoſe la loi. Mais quelle extrémité!

Il n'y a peut-être pas moins de danger à prendre ce parti. C'eſt-là le revers du tableau. Dans la ſituation où ſont les affaires générales, je ne vois pas que la *République* pût gagner à ſe déclarer contre la *France*. Elle ne pourroit point du tout être aidée par l'*Angleterre*, Alliée la plus utile qu'elle puiſſe avoir; & elle ne le ſeroit pas ſuffiſamment par la *Reine de Hongrie*. Mais, me direz-vous, le danger étant à peu près égal des deux côtés, & plus éloigné cependant dans le prémier cas, il n'y a pas à balancer à maintenir la bonne intelligence avec la *France*. Je me rangerois volontiers à votre ſentiment, s'il n'y avoit point en effet d'autre parti à choiſir entre les deux que j'ai expoſés. Quel eſt donc ce parti, me direz-vous? De procurer une Paix générale, à l'aide d'une neutralité qui laiſſe toutes les voies ouvertes pour entreprendre un ouvrage ſi grand, ſi glorieux, & ſi néceſſaire. C'eſt le plus beau rolle que la *République* puiſſe jouer, &, je l'oſe dire, le ſeul où elle figurera avantageuſement. Je ne crois pas me tromper, en avançant que la *France* ne demande-

manderoit qu'à ſortir honorablement d'une guerre couteuſe. Ses conquêtes la dédommagent à peine de ſes pertes. *Louïs XV.*, Prince bon & humain, ne voit pas ſans douleur les dommages que ſoufrent ſes Peuples. On peut donc aſſurer qu'il ſe porteroit volontiers à la Paix. Peut-être trouveroit-on moins de facilités dans les Hauts Alliés. Indépendamment de quantité de raiſons qu'ils allègueroient, la conſidération de l'*Equilibre*, cette grande épée de bataille dont on s'eſt ſi ſouvent ſervi depuis le commencement de ce ſiècle, ſeroit un obſtacle dificile à vaincre. Mais les *Etats-Généraux* ſont trop éclairés pour ne pas trouver des moyens propres à concilier toutes les Parties. L'ouvrage de la Pacification générale eſt donc le ſeul objet qui mérite l'attention de la *République*. C'eſt une voie ſure pour porter au plus haut point ſa gloire; & quelque embrouillées que ſoient les choſes, j'eſpère que les *Etats-Généraux* viendront à bout de faire un arrangement convenable & ſolide. Je ſuis, MONSIEUR &c.

A Berne ce 25 Décembre 1745.

XVII. LETTRE.

JE vous ai touché, MONSIEUR, un mot, en paſſant, de l'*Equilibre* dans ma précédente Lettre. Il me prend envie de diſcuter un peu cet important article, & d'examiner s'il eſt bien poſſible de l'établir; ſi les voies que l'on prend pour y parvenir, peuvent faire eſpérer d'y réuſſir; & enfin, ſi les Puiſſances déclarées pour la *Maiſon d'Autriche* n'ont d'autre but que de mettre cette auguſte Maiſon en état de faire la Balance.

Tout homme qui s'intéreſſe ſincèrement au repos général de l'*Europe*, doit ſouhaiter qu'aucune Puiſſance ne ſoit jamais aſſez formidable pour donner la loi aux autres. Le maintien de la tranquilité publique dépend aſſurément du ſolide établiſſement d'un *Equilibre*. Ce ſyſtême, qui a repris vigueur dans ce ſiècle, mérite ſans contredit l'attention de tous les Etats. Je ſuis perſuadé qu'il n'en eſt aucun qui n'y penſe ſérieuſement. Les grandes Puiſſances, comme les petites, en

en font une des maximes de leur Gouvernement; mais avec cette différence, que les prémières, ſous le prétexte de faire la Balance, cherchent réellement à s'agrandir aux dépens les uns des autres; & que les ſecondes, craignant d'être englouties, s'uniſſent pour une commune conſervation. Les uns tendent donc moins à l'*Equilibre* qu'à ſa ruïne, & les autres le regardent comme le rempart de leur liberté. Depuis bien des années les *Maiſon d'Autriche* & de *Bourbon* ſont regardées comme les ſeules capables de faire le contrepoids de l'*Europe*. J'avoue que dans un certain tems cela a pu être de la part de la *Maiſon d'Autriche*; mais ce tems eſt loin de nous, & nous avons vu que cette auguſte *Maiſon* ne s'eſt pas trouvée en état de faire ſeule ce contrepoids, il lui a falu des aides. La *Maiſon de Bourbon* au contraire a luté ſeule, & quoiqu'à deux doigts de ſa ruine elle a ſoutenu le choc qui ſembloit devoir la renverſer. Elle eſt ſortie de ce combat dangereux avec honneur, & ſa puiſſance en a pris de nouvelles forces, & tout cela aux dépens de la

Ri-

Rivale; je veux dire que la puiſſance de celle-ci a diminué autant que la puiſſance de l'autre s'eſt accrue. Le feu Empereur *Charles VI.* en fit la triſte expérience dans la Guerre de 1733. Un peu plus d'eſprit de vigueur dans ſon Ennemi, ce Prince ne s'en ſeroit peut-être pas relevé. Depuis ſa mort, la *Reine de Hongrie*, malgré l'immenſité de ſes Etats, & le grand nombre d'hommes qu'elle peut mettre ſur pié, auroit vainement tenté de faire tête à la *France*, ſi l'*Angleterre*, la *Hollande*, l'*Electeur de Hanovre*, celui de *Saxe* & le *Roi de Sardaigne* ne s'étoient armés pour ſa défenſe. Qu'a produit cependant une Ligue ſi formidable? Loin d'entamer la *France*, les *Hauts-Alliés* ont fait des pertes conſidérables. La ruïne de deux grandes & belles Armées *Françoiſes*, au moins dans la *Bohème* & la *Bavière*, avoient fait eſpérer, non ſans quelque fondement, qu'on pourroit entreprendre ſur la *France*. Les eſpérances ont été déçues: preuve inconteſtable de la grande ſupériorité de la *Maiſon de Bourbon*. Je dis plus, preuve évidente que le contrepoids n'eſt preſque pas poſſible

du

du côté de la *Maiſon d'Autriche* & de ſes *Alliés*. Vous conclurez delà qu'il n'y a donc point de Puiſſance qui puiſſe faire l'*Equilibre*. C'eſt ce que je n'entreprendrai point de prouver. Je ſai que l'*Equilibre* peut ſe faire, & que les Puiſſances alliées pourroient peut-être en venir à bout. Mais que de choſes ſont néceſſaires pour rendre leur concours efficace! & qu'il eſt dificile que toutes les Parties de ce Tout reſpectable tirent également à la même corde! J'avoue que la *Maiſon d'Autriche* doit être regardée comme la baze ſur laquelle on puiſſe édifier l'*Equilibre*. Mais vous ne diſconviendrez pas qu'elle n'a aujourd'hui que l'ombre de la puiſſance qu'elle a eue autrefois. La mauvaiſe adminiſtration des Finances, vice ancien dans le Gouvernement de la *Cour Impériale*, eſt ſelon moi la principale cauſe du déchet de l'auguſte *Maiſon d'Autriche*. Il eſt inconcevable qu'avec des Etats immenſes la *Maiſon Impériale* ſe ſoit preſque toujours trouvée hors d'état de faire ſeule la guerre, ou d'aider puiſſamment ſes Alliés, & ce faute d'argent. Toujours à la merci des Puiſſances avec leſquelles elle s'eſt unie, elle leur a été

à

à charge. Il eſt quelques-unes de ces Puiſſances qui ſe ſouviennent encore, & qui ſe ſouviendront longtems des efforts qu'il leur a falu faire pour la *Maiſon d'Autriche*, & qui n'oublieront peut-être jamais que cette *Maiſon* leur a laiſſé tout le fardeau de la guerre. Mais que pouvoit faire la *Maiſon d'Autriche*? Sans fonds, ſans crédit, il ne lui étoit pas poſſible de lever des Troupes, & encore moins de les ſoudoyer. La bonne volonté ne pouvoit ſupléer à l'impuiſſance. C'étoit donc force que les Alliés de la *Maiſon d'Autriche* ſe chargeâſſent du ſoin de la défendre, & même des frais de la défenſe. La *Cour de Vienne* n'a jamais bien ſenti la néceſſité de mettre un bon ordre dans ſes Finances, ou elle n'a pu y parvenir : choſe aſſez ſingulière pour une Puiſſance preſque toujours en guerre. Cet abus ſi ancien ſubſiſte encore, & c'eſt lui qui rend la *Reine de Hongrie* dépendante, pour ainſi dire, de ſes propres Sujets. Il en réſulte auſſi un inconvénient bien important, & dont les ſuites pourront être un jour bien dangereuſes. C'eſt que, faute de moyens ſuffiſans pour ſoudoyer ſes Troupes, la

la *Reine de Hongrie* eſt obligée de ſe relâcher ſur la Diſcipline. L'appas du pillage anime le ſoldat. On ferme les yeux ſur ſes excès. Peut-on faire autrement avec des ſoldats dont le butin eſt, en quelque ſorte, le payement le plus aſſuré ? Que n'y-a-t-il point à craindre d'une ſi mauvaiſe Diſcipline? Que de déſordres peuvent s'enſuivre, ſurtout à préſent que la *Maiſon d'Autriche* a mis les armes à la main à ces Peuples braves, mais féroces, que depuis la guerre de trente ans on avoit eu attention de tenir en réſerve, ou plutôt de tenir dans l'inaction, & dans une honteuſe mais utile oiſiveté ! Précaution ſage qu'avoit dicté la conſidération des maux que ces Peuples avoient faits à l'*Allemagne*. On pourroit prédire que ce ſont moins des défenſeurs que des ennemis redoutables que la *Maiſon d'Autriche* forme. Triſte effet d'une mauvaiſe adminiſtration ! Fatale néceſſité qu'a produite un mal invétéré !

Si j'entrois, comme je pourrois le faire, dans l'examen de tout ce que je viens de vous dire, je ſuis perſuadé que vous conviendriez qu'il n'eſt guères poſſible de mettre la *Maiſon d'Au-*

d'Autriche à portée de faire l'*Equilibre* vis-à-vis de la *Maiſon de Bourbon*, ni d'eſpérer d'y parvenir par les voies que l'on prend. Plus on s'obſtine à retarder l'accroiſſement de la puiſſance de la *Maiſon de Bourbon*, plus il ſemble qu'on la porte au ſuprême degré. Trois Trônes occupés par des Princes de cette Maiſon, un quatrième prêt à s'élever, quelles entraves pour l'*Europe* entière, ſi ces Princes reſtent toujours unis, comme leur intérêt le demande, & que leur Politique le leur a dicté depuis plus de quinze ans! La force ouverte eſt peut-être moins de ſaiſon que jamais pour porter quelque obſcurciſſement à l'éclat où la *France* eſt montée. Il eſt dans la Politique, & dans la bonne économie du Gouvernement, des reſſources qui paroiſſent moins promtes dans le point de vue, mais dont le ſuccès eſt infaillible. Les Puiſſances alliées ſont trop habiles pour ne pas les ſaiſir, & ce n'eſt pas à un petit Particulier *Suiſſe* à les indiquer.

J'aurois fort envie de vous faire voir que le but des Puiſſances alliées avec la *Maiſon d'Autriche* eſt moins d'établir par elle un *Equilibre*, que de ménager

ger leurs propres intérêts, ſous le prétexte de travailler à ce grand ouvrage. Que la *Maiſon Impériale* reprenne ſon ancien luſtre, qu'elle remonte au degré de puiſſance où elle s'eſt vue, ſes Défenſeurs, aujourd'hui ſi zèlés, pourroient être les prémiers à ſe liguer contre elle, & à s'unir pour l'humilier. Ma Lettre eſt déjà ſi longue que je n'oſe entrer dans cette diſcuſſion, qui pourroit me mener plus loin que je ne voudrois. J'y reviendrai peut-être quelque jour. Je ſuis MONSIEUR &c.

A Berne ce 27. Décembre 1745.

XVIII. LETTRE.

VOilà donc la Paix conclue entre les Cours de *Vienne*, de *Berlin* & de *Dreſde*. C'eſt envérité, MONSIEUR, une nouvelle bien agréable. Il n'y a plus qu'à ſouhaiter que cet Accommodement en procure un général. On ne doute pas que *Sa Majeſté Pruſſien-*

ne n'y donne tous ſes ſoins. Faſſe le Ciel qu'elle réuſſiſſe.

Bien des gens penſent qu'il y a eu plus de politique que de généroſité dans le procédé du *Roi de Pruſſe*, & qu'il ne s'eſt prêté ſi facilement & ſi promtement à la Paix, que pour ne pas s'attirer la *Ruſſie* ſur les bras. Pour moi, je trouve cette action magnanime. De quelque côté qu'on l'enviſage, rien, ſelon moi, ne peut en diminuer le mérite. C'eſt être véritablement Héros. Je laiſſe les Spéculatifs ſe deſſecher le cerveau à deviner ce que fera deſormais le *Roi de Pruſſe*. Il a fait la Paix, c'eſt aſſez pour moi. Je pars delà, je le trouve grand & très grand, & je voudrois être capable de faire ſon éloge, comme je ſens qu'il devroit & pourroit être fait. Avouons, MONSIEUR, qu'il eſt bien aiſé aux Rois de s'immortaliſer, & qu'il leur en coute peu pour ſe rendre l'objet de la vénération de l'Univers, quand ils veulent bien faire ce qu'il faut pour cela. Que l'on faſſe ſonner ſi haut que l'on voudra la priſe de ces fameuſes Pièces de canon, nommées les *Sept Electeurs*, la

la Poſtérité lira ſur leur ceinture en caractères ineffaçables, *Le* 25. *Décembre* MDCCXLV. FREDRIC III. *donna la paix aux Maiſons d'*AUTRICHE *&* SAXE, *dans Dreſde même, dont il s'étoit emparé, après avoir défait leurs Troupes combinées.* Cette inſcription n'eſt pas laide.

Si on en croit les Nouvelles Publiques, les affaires du *Prétendant* ne ſont pas dans un état bien brillant. Mais ſi d'un autre côté on fait attention à la diminution des Fonds publics d'*Angleterre*, qui continue toujours, il n'eſt pas poſſible d'ajouter foi à ce que diſent les *Gazettes*. C'eſt ſe faire illuſion, que de dire que l'affaire de la Rebellion eſt finie, tandis qu'on voit le *Prince Edouard* les armes à la main. Je ne croirai tout terminé, que lorſqu'il ſera abſolument hors du Païs.

A propos de cette malheureuſe affaire, j'ai vu dans les Papiers *Anglois* les Sermons des Evêques, & des Miniſtres. J'ai été ſurpris que des hommes auſſi ſenſés que le ſont les *Anglois*, ſe jettent dans les invectives, & s'attachent à défendre la cauſe du *Roi Geor-*

ge, & le maintien de la Religion & du Gouvernement *Anglicans*, en déchirant les *Papiſtes*. A quoi cela ſert-il ? A peine le pardonneroit-on à des Femmes. Cela me fait ſouvenir d'avoir lu dans les *Journées Amuſantes* de ces ſortes de traits contre une Communion différente, ils m'ont révolté. Vous ſavez que Madame de *Gomez* eſt Auteur de ce Livre. J'ai été étonné que le Cenſeur n'ait pas rayé dans le manuſcrit tout ce que cette Dame dit contre le *Calviniſme*, & ſes Sectateurs. Permettez-moi de vous rappeller ce qu'elle dit, & en même tems de le relever.

De toutes les Héréſies qui ont paru, il n'y en a point eu de plus funeſte aux Autels & à la Majeſté des Rois, que celle de Calvin. Ses Maximes inſpirent un air de liberté qui conduit à la desobéiſſance, à la rebellion, & à tous les crimes. Les complots, la déſolation des Peuples, & les ſacrilèges qu'on a vus en France, en ſont une preuve. L'Amiral de Coligny, héréſiarque & rebelle, fait entrer des Troupes étrangères dans le cœur du Royaume, veut l'aſſujettir, & changer l'Etat Monarchique en Républicain. Il périt dans le maſſa-

maſſacre de la Saint Barthelemi. La Hollande ſe ſouſtrait à la domination de ſes légitimes Souverains, non pas par principe de Religion, mais par amour pour la Liberté & par l'ambition de Guillaume Prince d'Orange. L'héréſie de Calvin eſt la plus condamnable & la plus pernicieuſe, par les crimes qu'elle a fait commettre, & les malheurs qu'elle a cauſés, puiſque Coligny & Guillaume auroient paſſé pour les plus grands Hommes de leur tems, s'ils avoient employé leur valeur & l'étendue de leur génie pour des projets juſtes & légitimes. Ils ont terni leur mémoire, en ſuivant une héréſie qui les a forcé à changer en vices affreux les plus grandes vertus; le courage, la fermeté d'ame, & la ſupériorité d'eſprit ne pouvant plus porter le titre de vertu, lorſqu'on s'en ſert à former ou à ſoutenir des crimes.

Quel fanatiſme, MONSIEUR! Quelles idées extravagantes! Mais quel portrait affreux des deux plus grands hommes de leur ſiècle! Je voudrois qu'on m'établît les vices de *Coligny* & de *Guillaume*, & les crimes qu'ils ont commis. Ils n'ont peut-être pas été exemts d'ambition l'un & l'autre. Mais

que le prémier ait eu le deſſein de détruire la Monarchie, c'eſt une imagination qu'une femme ſeule peut avoir. *Coligny*, grand homme, d'un mérite rare, grand guerrier, & plus grand Capitaine, défend un parti qu'on cherche à abattre. Il le fait en brave homme, il ne fait la guerre que pour avoir la paix; dès qu'il la peut croire ſolide, il met bas les armes. Il eſt maſſacré, & meurt victime de ſon trop de confiance. Diſons mieux, les *Catholiques-Romains* feroient un plus beau portrait de *Coligny*, s'il n'eût pas trop ſouvent battu leurs Généraux. N'admirez-vous pas Madame *de Gomez*, qui avance que le *Calviniſme* conduit à tous les crimes, qui veut le prouver par la conduite de *Coligny*, & qui pour y parvenir dit qu'il périt dans le maſſacre de la *Saint Barthelemy*? Fut-il conſeillé & exécuté par des *Calviniſtes* ce maſſacre? Ne fut-il pas fait au contraire par l'ordre de Perſonnes de la Communion *Romaine*? Communion qu'on veut perſuader être abſolument éloignée des grands crimes. Madame *de Gomez* voudroit-

droit-elle juſtifier une action que les *François* même ont en horreur, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'Hiſtoire eût enſévelie dans l'oubli? Ce n'eſt point la Réligion qui porte aux crimes, mais l'inobſervation des Préceptes & des Commandemens. Où Madame *de Gomez* a-t-elle pris que les *Principes du Calviniſme ſont que toute Autorité légitime, quelle qu'elle ſoit, ne peut convenir à ceux qui profeſſent cette Religion?* Où a-t-elle lu que *les Ecrits de Calvin avoient communiqué de la taciturnité à Coligny & à Guillaume*, qu'elle vous repréſente comme taciturnes? Jettons les yeux ſur les Etats *Proteſtans*, qu'y voyons-nous que des Sujets ſoumis, fidèles, & inviolablement attachés aux principes de leur Gouvernement? Aujourd'hui que le Fanatiſme & le faux Zèle ſont bannis de l'Univers, on ne voit point les *Calviniſtes* s'armer contre leurs Souverains, parce que leurs Souverains eux-mêmes mieux conſeillés, ne cherchent plus à les détruire. C'a donc été forcément, & pour défendre leur vie autant que leur Religion, que les *Calviniſtes* ont pris les armes.

La Réforme, continue Madame *de Gomez*, *renverſe les principes d'obéiſſance, de clémence & de juſtice. L'ambition dans un vrai Catholique, peut devenir une grande vertu, au-lieu qu'elle n'eſt jamais qu'un vice affreux dans un Hérétique.* Peut-on raiſonner ainſi? Madame *de Gomez* ſe connoit-elle en vertus & en vices? Comment concevoir que ce qui eſt paſſion puiſſe être pardonnable, même louable dans un homme, & condamnable dans un autre, parce qu'ils penſeront différemment en matière de Religion? Disconviendra-t-on qu'un *Turc* peut être un très honnête-homme? Pourquoi refuſer cette qualité à un *Proteſtant*, dont les ſentimens ſont fondés ſur l'Evangile, à la différence du *Turc?* Je ne finirois pas, ſi je vous rappellois toutes les ridiculités, j'ai penſé dire toutes les ſottiſes, que Madame *de Gomez* dit. Je ne doute pas qu'en *France* même les Gens ſenſés n'aient hauſſé les épaules en liſant ces morceaux des *Journées Amuſantes*, mais je ſuis ſurpris que perſonne ne les ait relevés. Il faut parler ſobrement de la Re-

Religion, ou plutôt il n'en faut point parler. C'eſt à ceux qui ſont ſur le chandelier à le faire. Quant à nous, attachons-nous à aimer Dieu parfaitement, & notre Prochain comme nous-mêmes. Reſpectons les Grands-hommes, de quelque croyance qu'ils ſoient. Je dis plus, un Honnête-homme, de quelque Religion qu'il faſſe profeſſion, mérite notre vénération. Et dans quelle Religion n'y en a-t-il pas? Je ſuis, MONSIEUR &c.

A Berne ce 31. *Décembre* 1745.

FIN.

LIVRES NOUVEAUX

Imprimés depuis peu par la *Compagnie* d'Amſterdam.

AMité (l') après la mort, ou Lettres des Morts aux Vivans. *Traduit de l'Anglois.* 12. 2 vol. 1740.

627062

Amour

Amour Magot (l') les Tiſons, & Lettres écrites des Campagnes Infernales. 8. 1738.

Anecdotes Hiſtoriques & Galantes du XVI. Siècle. 12. 2 vol. 1742.

Avantures de JOSEPH ANDREWS & de ſon Ami Mr. ABRAHAM ADAMS, *écrites dans le goût des* Avantures de Don-Quichotte, *publiées en Anglois par* M. FIELDING, *traduites par une Dame Angloiſe ſur la 3me. Edition, & enrichie de Figures*, 12. 2 vol. 1744. Nouv. Edit.

B.

BIbliothèque Galante, ou les Quarts-d'heure Amuſans. 12. 2 vol 1742.

——— Amuſante & Choiſie. 12. *Tome I.*

C.

CROUSAZ (*Mr. de*) Divers Ouvrages contenant des Penſées libres ſur les Inſtructions tant publiques que particulières, ſur la Pédanterie & autres Sujets; avec un Discours ſur la beauté & ſur l'utilité des Sciences. 8. 1736.

CICERON, Traduction des Tuſculanes avec des Remarques par le *Préſident* BOUHIER & *l'Abbé* D'OLIVET. 12. 3 vol. 1739.

——— Lettres à Atticus traduites par *l'Abbé* MONGAULT avec des Remarques. 12. 6 vol. 1741.

CAPRICES d'Imagination. 8. 1740.

E.

ELémens (les) & Progrès de l'Education. 8. 1745.

Entretiens utiles & agréables, avec des Hiſtoires amuſantes & des Remarques ingénieuſes ſur les Paſſions des Hommes. 12 2 vol. fig. 1737.

G.

GEographie Phyſique de la Terre, *traduit de l'Anglois*. 8. fig. 1735.

GRI-GRI, Hiſtoire véritable. *trad. du Japonois*. 12. 2 Part. 1745.

Guerrier (les) Philoſophe, ou Mémoires de Mr. le Duc de **. Contenant des Réflexions ſur divers Caractères de l'Amour, & des Anecdotes curieuſes de la dernière Guerre des François en Italie. 8. 4 parties. 1744.

H.

HIſtoire du Théatre François *depuis ſon Origine juſqu'à préſent*; avec la Vie des plus célèbres Poëtes Dramatiques, des Extraits exacts & un Catalogue raiſonné de leurs Ouvrages, accompagnée de Notes Hiſtoriques & Critiques. 8. 2 vol. 1736. *Idem le Tome 2. à part.*

L'Homme & le Siècle, ou Maximes & Sentences Critiques & Morales ſur l'un & ſur l'autre 8. 1738.

Hiſtoire de Guillaume le Conquérant par Mr. d'Exiles, Auteur du *Doyen de Killerine*. 12. 2 vol. 1742.

I.

JOurnées (les) Amuſantes *dédiées au Roi*, par *Madame de Gomez*. 12. 8 vol. 1736.

Inſtitutions de Phyſique par Madame la Marquiſe *du Chatelet*. 8. fig. 1742. Nouv. Edit. augmentée, & enrichie du Portrait de cette illuſtre Dame.

L.

LEçons (les) de la Sageſſe ſur les Défauts des Hommes. 12. 3 vol. 1745.

—— de Phyſique Expérimentale, par *l'Abbé Nolet*. 12. 3 vol. fig. 1745.

LENGLET, (*l'Abbé*) Méthode pour étudier l'Hiſtoire, avec un Catalogue des principaux Hiſtoriens, & des Remarques ſur la bonté de leurs Ouvrages & ſur le choix des meilleures Editions. *Nouvelle Edition* faite ſur la *dernière de Paris de* 1735, & enrichie de *Cartes Géographiques*. 12. 5 vol. fig. 1737.

—— Principes de l'Hiſtoire pour la Jeuneſſe, par Années & par Leçons. 8. 5 vol. 1737-1738 *Idem*, les Tomes 2. 3. 4. 5. *à part*.

Lettres du Roi HENRI IV. & de Mrs. DE VILLEROY & DE PUYSIEUX *Sécrétaires-d'Etat* à Mr. DE LA BODERIE, Ambaſſadeur auprès de JAQUES I, parmi leſquelles il y en a pluſieurs ſur les affaires de la Succeſſion de BERG & de JULIERS. 8. 2 vol. 1733.

LABAT, (le P.) Voyages en Eſpagne & en Italie. 12. 8 vol. fig. 1731.

—— en Guinée, Iles voiſines

&

& à Cayenne, faits en 1725. 1726. & 1727. par le *Chevalier des Marchais.* 12. 4. vol. fig. 1731.

Lettres de Thérèse pendant son séjour à Paris. 8. 6 parties. 1741 —— 1745.

—— Historiques, Critiques, Politiques & Galantes. 8. 2 vol. 1743.

M.

MOUHY, (*le Chevalier de*) la Mouche, ou les Avantures de BIGAND, *traduites de l'Italien.* 12. 4 vol. 1737.

Mémoires de la Comtesse de *Horneville*, ou Réflexions sur l'Inconstance des Choses Humaines, *par Mr. de St. Simon.* 8. 2 vol. 1740.

Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de Perse, Nouv. Edit. considérablement augmentée de nouveaux portraits &c. 8. 1746.

N.

NEutonianisme (le) pour les Dames par le Marquis *Algarotti.* 12. 2 vol. 1741.

O.

ORigine Ancienne de la Physique Nouvelle. 12. 3 vol. par le Père REGNAULT Auteur des *Entretiens Physiques*, ensemble 7 vol. avec fig.

Oeuvres de Théatre de Baron. 12. 2 vol. 1736.

Oeuvres Mêlées de *Mr. le Chevalier* DE ST. JORY, contenant ses Lettres, ses Poësies, le Philosophe Trompé par la Nature, Comédie, & quelques Anecdotes Turques & autres Pièces. 8 2 vol. 1735.

Ou-

Ouvrages divers de *Mr.* DE MAUPERTUIS, contenant; Elémens ſur la Géographie; Discours ſur les différentes figures des Aſtres; Discours ſur la Paralaxe de la Lune, pour perfectionner la théorie de la Lune & celle de la Terre; & Lettre ſur la Comète. Nouv. Edit. 12. avec fig. 1744.

P.

PRières Dévotes & Méditations par Mrs. *Cartier de St. Philip.* 12. 1738.

Paméla, ou la Vertu Récompenſée, 12. 4 vol. 1744. *trad. de l'Anglois.* Nouv. Edit. revue & enrichie de Figures.

R.

RICCOBONI Réflexions ſur les Théatres de l'Europe. 8. 1741.

S.

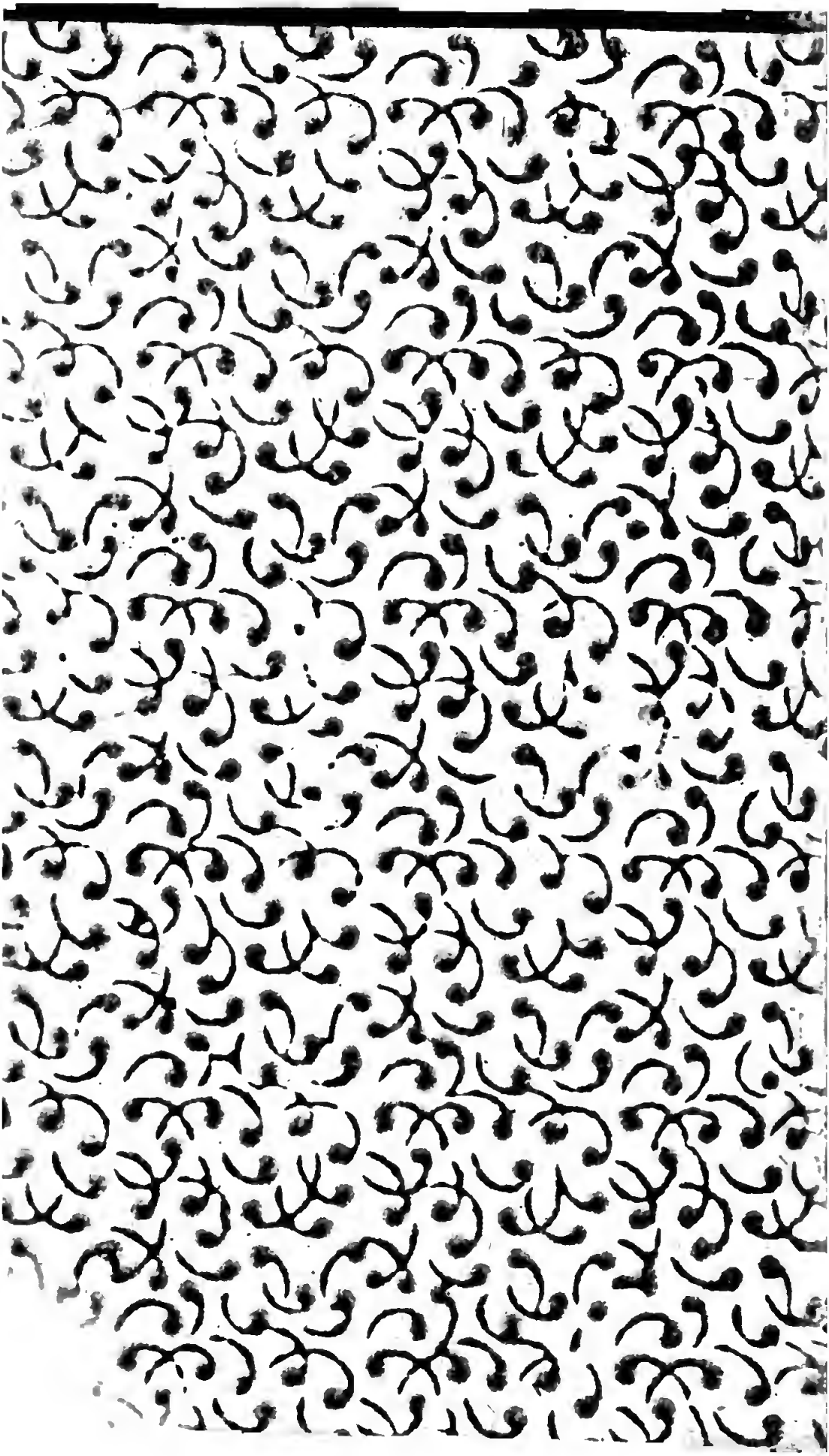
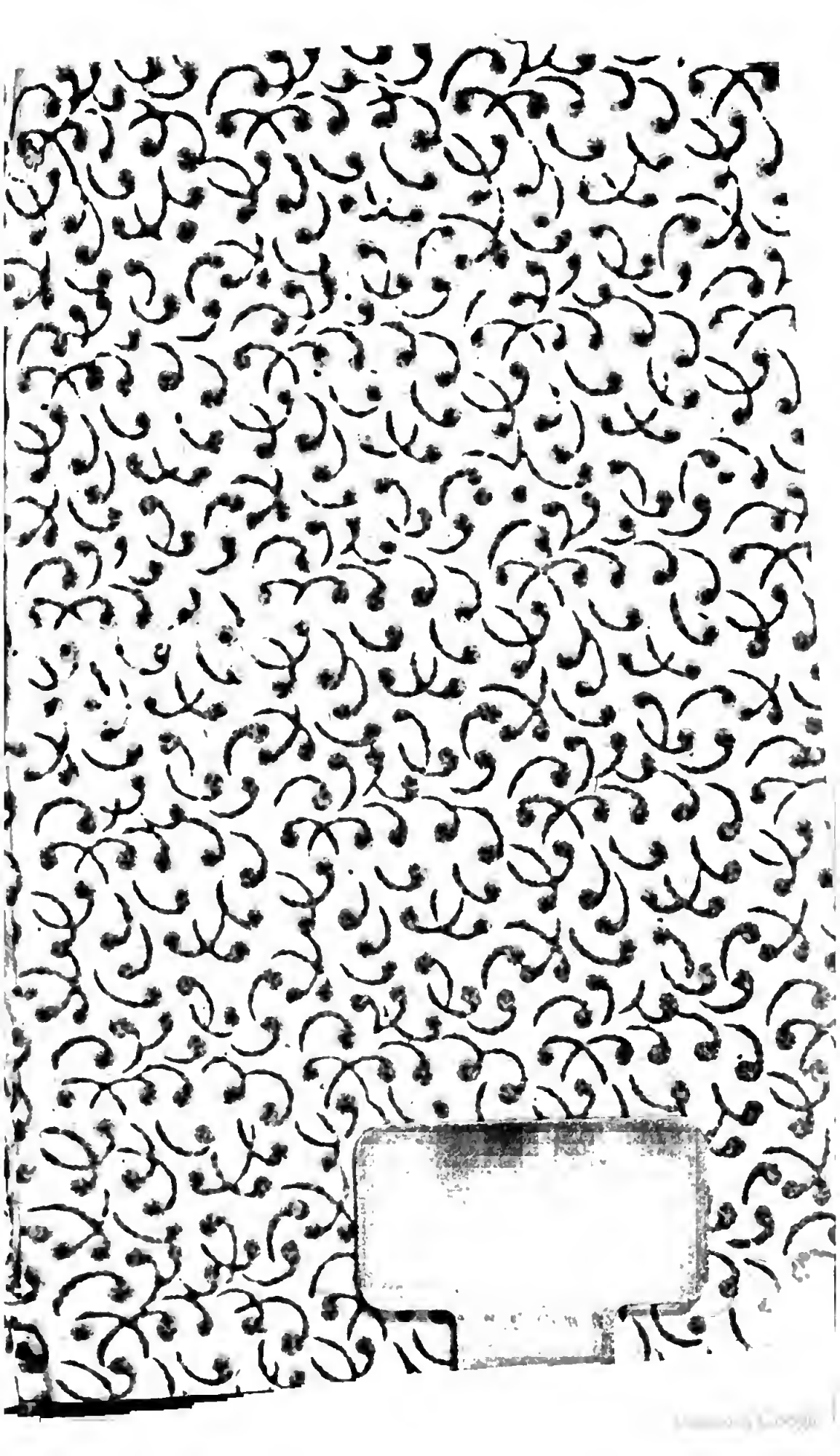
STANIAN (Mr. Temple), Hiſtoire de Grèce, *traduite de l'Anglois.* Nouv. Edit. 12. 3 vol. 1744.

SYKES, Examen des Fondemens de la Religion Naturelle & Révélée, *trad. de l'Anglois.* 12. 2. vol. 1741.

T.

TRaité de la Guériſon des Plaies d'Arà feu par LE DRAN, *Chirurgien des Armées de France & des Hôpitaux de Paris.* 12. 1741.

V.

VEritable (le) Ami, ou la Vie de David Simple, *trad. de l'Anglois de Mr. Fielding.* 2 Vol. 1745.

FIN.